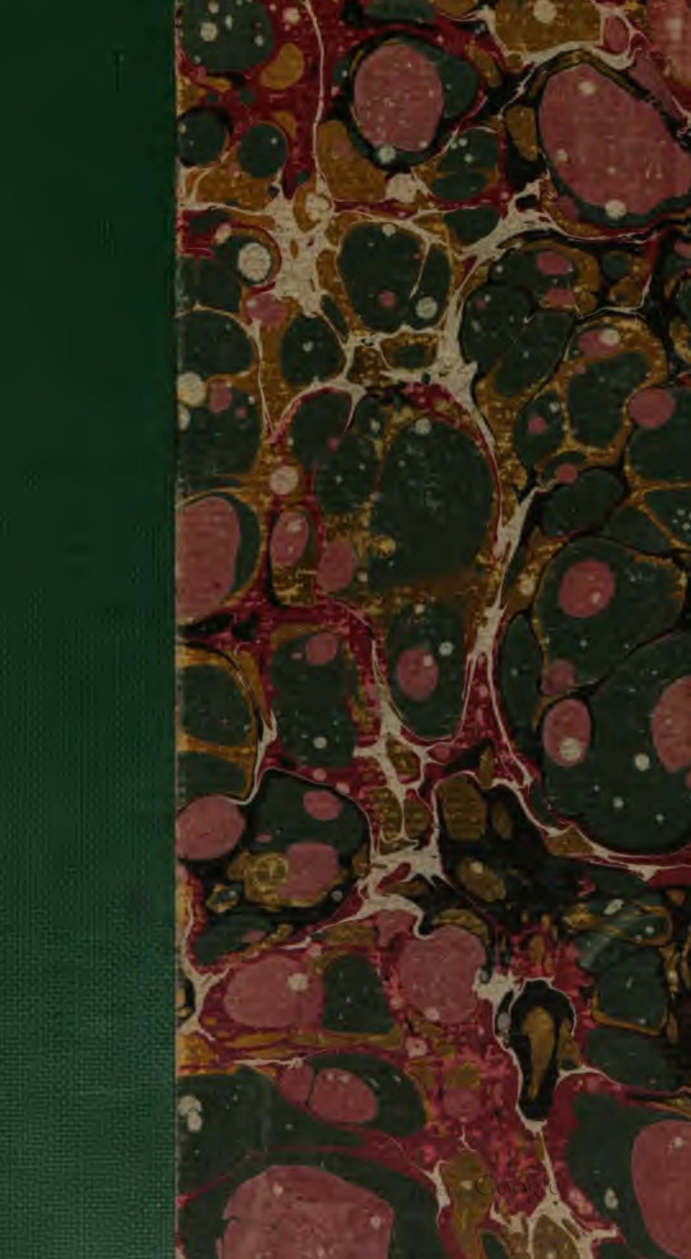
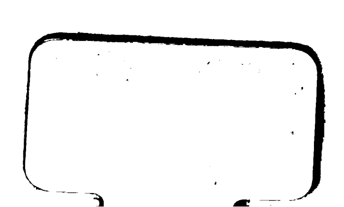



TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA



ANACRÉON,
SAPHO, BION,
MOSCHUS, THÉOCRITE,
MUSÉE,
LA VEILLÉE DES FÊTES DE VÉNUS;

Choix de Poésies de CATULLE, D'HORACE & de différens Auteurs.

Seconde Edition, revue & corrigée,

Par M. MOUTONNET DE CLAIRFONS, des Académies des Arcades, de la Crusca, de Lyon & de Rouen.

Je borne aux doux fruits de leurs plumes
Ma Bibliotheque & mes vœux. GRESSET.

PREMIERE PARTIE.



A PARIS,
Chez BARROIS l'aîné, Libraire, quai des Augustins, du côté du Pont S. Michel.

M. DCC. LXXXI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



A MADAME LA PRINCESSE DE CH**

Madame,

Pouvois-je hésiter un moment à vous offrir cette traduction des Poëtes les plus agréables & les plus délicats de l'antiquité ! Les Poësies inspirées par les Graces ne doivent paroître que sous les auspices des Graces. La Beauté

ſeule a le droit de ſe parer des fleurs brillantes des prairies, d'en reſpirer le doux parfum, & de ceindre ſon front de guirlandes légères de lis & de roſes. J'aurois déſiré, Madame, que la fraîcheur & le tendre coloris des Poëſies que j'oſe vous préſenter, ne ſe fuſſent point altérés entre mes mains : je ſerois ſûr de votre ſuffrage.

Je ſuis avec un profond reſpect,

MADAME,

Votre très-humble & très-obéiſſant Serviteur,

MOUTONNET DE CLAIRFONS.



AVERTISSEMENT.

Il feroit inutile de faire une longue Differtation fur la manière de traduire les Anciens. Chaque Traducteur a fon fyftême particulier. Le Public éclairé jugera d'après ma traduction des principes que j'ai fuivis. Je fouhaite que mon travail foit fur-tout agréable à cette portion charmante qui fait les délices de la Société. Les Savans ont peut-être trop négligé le commerce de ce fexe enchanteur, que l'on doit toujours confulter en matière de goût & de délicateffe. Les

Femmes ont en effet le tact très-fin, & le jugement exquis. Elles possèdent, pour ainsi dire, toute la fleur de l'esprit.

Remi Belleau, de la Fosse, Regnier, Gacon, de Longepierre, &c. ont traduit en vers les Odes d'Anacréon. Chaulieu est peut-être le seul qui eût dû les traduire : mais ce voluptueux épicurien, ce paresseux aimable, fuyoit le travail & la contrainte : il vouloit produire sans effort des piéces, qui, quoique négligées, n'en portent pas moins l'empreinte du génie.

Madame Dacier nous a donné une traduction en Prose d'Anacréon & de Sapho. Je n'en ferai point ici la critique : je me con-

tenterai de citer ces mots qu'on lit dans le *nouveau Dictionnaire Historique, par une Société de Gens de Lettres, 1772.* » Les
» Poësies d'Anacréon semblent
» avoir été dictées par les Amours
» & les Graces. L'antiquité, &
» même notre siécle n'ont point
» fourni d'Auteur qui ait pu
» égaler ce style délicat & facile,
» cette molesse élégante, cette
» négligence heureuse qui fait
» son caractère. La France n'a
» eu que la Fontaine à lui com-
» parer. *On ne parle plus des*
» *versions de Madame Dacier en*
» *prose, de Belleau en vers, &*
» *de quelques autres postérieures.*

J'ai consulté pour Anacréon & Sapho toutes les éditions & les

meilleurs Commentaires. Les connoiſſeurs diſtinguent ſur-tout l'Edition charmante de M. Capperonnier.

Je ne puis m'empêcher de dire un mot ſur le célébre Henri Etienne. Cet homme ſavant & profond, nous aſſure qu'il a tiré de l'oubli, au péril de ſa vie, les Odes d'Anacréon. La verſion qu'il nous en a donnée en vers Latins, eſt encore la meilleure : elle fait du moins ſentir en partie les graces de l'original ; avantage précieux que n'ont aucunes de nos traductions Françoiſes.

Au lieu d'accompagner ma traduction de notes ſéches & grammaticales, j'ai préféré d'offrir au Lecteur des morceaux de Poëſies

analogues & puisées dans nos meilleurs Poëtes François.

Je ne connois aucune traduction entière en prose des Idylles de Bion & de Moschus. Les Epigrammes Grecques, *les Loisirs d'un Poëte*, plusieurs fragmens d'Anacréon & de Sapho, n'avoient point encore été traduits en notre langue.

Cette traduction fut publiée pour la première fois en 1773, in-8°. & in-4°. ornée de 25 gravures, d'après les dessins du célébre Eisen. Tous les Journalistes en parlèrent avec éloge. On peut consulter le Mercure, Mai 1773, pag. 106, l'Année Littéraire, n°. 7, pag. 102, le Journal des Beaux-Arts, Mai pag. 309, les

Affiches de Province, le Journal Encyclopédique, &c.

J'ai réuni dans cette nouvelle Edition, la traduction d'Héro & Léandre, Poëme de Musée, & des Idylles de Théocrite, qui parut en 1774.



VIE



VIE D'ANACRÉON.



Je vois ſortir l'ombre volage
D'Anacréon ce tendre Sage,
Le Neſtor du galant rivage,
Le Patriarche des Amours.

Gresset.

Anacréon, Poëte lyrique, étoit de Téos, ville & port d'Ionie. Il nâquit vers la ſeconde année de la cinquante-cinquiéme Olympiade, environ cinq cents ans avant l'Ere Chrétienne, à peu près dans le tems que le grand Cyrus commençoit ſa brillante carrière, & que Pyſiſtrate régnoit à Athènes.

Les Écrivains varient sur le nom de son père. Après tant de siécles écoulés, & au milieu de cette diversité d'opinions, il est presqu'impossible de connoître le véritable : quoiqu'il en soit, on en compte ordinairement quatre : Scythinus, Eumélus, Parthénius & Aristocrite. Sa mère se nommoit Êétia.

Il est constant que la famille d'Anacréon étoit distinguée par ses grandes richesses, par sa vertu, par sa noblesse, & surtout par son alliance avec celle de Codrus ; ensorte que notre Poëte étoit parent de Solon, de Dropidas & de Critias. Il n'est parvenu jusqu'à nous que fort peu de détails sur sa vie. Nous allons exposer ici sous

les yeux du Lecteur tout ce que nous avons pu recueillir sur cet objet.

Maxime de Tyr rapporte qu'Anacréon, encore fort jeune, se rendit à Mycale, où l'on célébroit une fête en l'honneur de Neptune. Il y avoit ordinairement un concours prodigieux des habitans de toutes les villes d'Ionie, & l'on se livroit à la joie & au plaisir. Anacréon, la tête ceinte d'une couronne de fleurs, un peu échauffé par les fumées du vin, marchoit en chancelant & en chantant. Une nourrice qui portoit un enfant sur son bras, se trouve par hasard sur son passage; il la heurte sans la voir, la renverse, & fait au même instant des imprécations contre ce

jeune enfant. La nourrice se releve sans aigreur & sans colere, adresse la parole à Anacréon, le conjure de faire dans la suite l'éloge de l'enfant qu'il vient de renverser. Les Dieux exaucèrent ses vœux. Cet enfant devint dans la suite parfaitement beau. Anacréon l'aima beaucoup, & le célébra dans ses vers. C'est Cléobule. Cette Anecdote me paroît sans vraisemblance, & absolument apocryphe.

Polycrate, tyran de Samos, Prince voluptueux & Philosophe, né pour apprécier & honorer les Arts, les Lettres & les talens, voulut attirer à sa Cour Anacréon. Le Poëte hésite quelque tems; mais entraîné par les grandes qualités de Polycrate, il quitte

Abdère, & s'embarque pour Samos. Le tyran le reçut avec la plus grande diſtinction, & avec toutes les marques de la plus vive amitié. Il lui envoya quelque tems après ſon arrivée cinq talens d'or (1) : Anacréon n'ayant pu ſe livrer au ſommeil pendant deux nuits, à cauſe de cette ſomme, la renvoya le lendemain, en prononçant ces mots remarquables : *il faut abſolument mépriſer & dédaigner tout ce qui peut contenir le germe du chagrin & de l'inquiétude.* Polycrate lui demanda pourquoi il lui avoit renvoyé les cinq talens : *je hais*, lui répondit

(1) Les cinq talens d'or ſont évalués à plus de cent mille livres de notre monnoie.

Anacréon avec une noble franchise, *je hais un présent qui m'empêche de me livrer pendant la nuit aux douceurs du sommeil* (1).

Polycrate goûtoit la société d'Anacréon, entendoit avec plaisir la lecture de ses Poësies, l'admit dans son intimité, & le combla de bienfaits. On prétend que notre Poëte rendit le tyran plus doux, plus sociable, plus humain, & qu'il contribua beaucoup à diminuer son faste & sa hauteur.

Elien rapporte qu'Anacréon fit l'éloge de Smerdias, favori de Polycrate, dont il faisoit les plus

(1) Cette histoire, ou plutôt ce conte a pu donner lieu à la Fable de la Fontaine, intitulée *le Savetier & le Financier*.

chères délices. Le jeune Samien ſenſible aux louanges du Poëte, le paya de toute ſa reconnoiſſance : Anacréon l'aimoit ſeulement à cauſe de ſon eſprit & de la douceur de ſon caractere. Il n'eut jamais pour lui d'autre attachement. *Que perſonne au nom des Dieux ne calomnie le Poëte de Téos, & ne l'accuſe d'intempérance & d'incontinence* (1) ! Polycrate jaloux de cette amitié réciproque, fit impitoyablement couper la belle chevelure du jeune

(1) Cette vive exclamation eſt traduite mot pour mot d'après Elien. Ce témoignage eſt bien honorable à la mémoire d'Anacréon. Ce Poëte avoit trop de goût, trop de délicateſſe dans l'eſprit pour s'être livré à des excès énormes, à une paſſion

Smerdias, & comme c'étoit son projet, déshonora ce beau Samien, & causa la plus vive douleur à Anacréon. Celui-ci dissimula l'injure & son chagrin ; se conduisit avec prudence & modération. Il se contenta de composer des vers, mais tournés avec tant d'art, que

---

honteuse, qui avilit & dégrade l'homme, & le place au-dessous de l'animal. Il a fait l'éloge de Bathylle, de Cléobule, de Smerdias, de Mégiste, quoiqu'il ne ressentît pour eux que de l'amitié ; comme il a chanté Bacchus sans s'enivrer. Epicure vivoit sobrement : Horace ne buvoit presque jamais de vin.

Ce que j'avance ici n'est point un paradoxe: le divin Platon donne à notre Poëte le nom de *sage*. Le froid & philosophe Fontenelle dans ses dialogues des Morts, lui fait disputer le prix de la sagesse avec le fameux Aristote, & le Poëte l'emporte sur le Rhéteur.

Polycrate n'en fut point offensé.

Personne n'ignore ce que fit Hipparque en faveur d'Anacréon; il lui envoya une galère à cinquante rames, & des présens magnifiques. Ce Poëte demeura auprès de ce Prince environ sept ans; il jouissoit de tous les avantages & de tous les agrémens; sa vie étoit délicieuse: aussi préféroit-il Athènes à toute autre ville de la Grèce, à cause de la délicatesse, de la douceur, de l'aménité, de la politesse des habitans qui cultivoient & estimoient la Poësie. Pendant son séjour dans la Capitale de l'Attique, il eut pour amis intimes Polycrate, Hipparque, Pythagore, le Médecin Démocede,

Simonide, Chérile & plusieurs autres grands Hommes.

A l'âge de quarante-quatre ans, Anacréon retourna dans sa Patrie, quelque tems avant le massacre d'Hipparque (1) par Harmodius & Aristogiton. Il faisoit ses délices d'une petite maison de campagne, située aux portes de la ville. Il goûtoit en paix le calme & la tranquillité de la vie champêtre, & admiroit voluptueusement les charmes toujours renaissans de la nature. Sa maison étoit dans la plus

(1) Thucydide prétend qu'Hipparque ne fut point tyran d'Athènes; mais que ce fut Hippias son frère aîné, & il le prouve d'une manière incontestable dans le 6e. livre de la guerre du Péloponèse.

belle position. L'on découvroit la mer Egée, & l'on dominoit en même-tems sur plusieurs îles éparses çà & là dans les environs. Anacréon se livroit lui-même aux travaux de la campagne, & présidoit à ses vendanges. Il vivoit délicieusement en Poëte & en Philosophe, au milieu de son petit héritage; goûtoit le bonheur, & le faisoit goûter à tous ceux qui l'environnoient.

Anacréon couloit des jours purs & sereins dans sa maison de campagne, lorsqu'il partit pour se rendre à Téos : il n'étoit suivi que d'un seul domestique, & d'un chien très-fidèle. Le domestique pressé par un besoin, s'éloigna de la

grande route, & revint enſuite rejoindre ſon maître. Il oublia de reprendre le ſac qui renfermoit l'argent. Anacréon continue de marcher, ſans s'appercevoir que le chien ne le ſuivoit plus. Arrivé à Téos il ne retrouve point ſon argent, & ne peut terminer ſes affaires. Il reprend peu de jours après le chemin de ſa maiſon de campagne, &, lorſqu'il paſſoit vis-à-vis de l'endroit, où le domeſtique s'étoit arrêté, le chien l'apperçut, accourut au-devant de lui, le conduiſit auprès du ſac, qu'il n'avoit pas quitté un inſtant, & expira enſuite, parce qu'il n'avoit pas mangé pendant tout ce tems. Jean Tzetzès rapporte cette Hiſ-

toire, dont je ne voudrois pas garantir la vérité (1); mais cette fidélité merveilleuse du chien, sa mort touchante, attendrissent. C'est à ce titre que nous avons conservé ce trait singulier.

---

(1) On raconte tous les jours des anecdotes beaucoup plus surprenantes que celle-ci. Voici un fait qui a été sçu de toute la Capitale: je le tire du *Journal de Paris*, 4 Septembre 1778, n°. 247. pag. 987, » Ces jours der-
» niers, un enfant âgé de 12 à 13 ans, étoit
» à se baigner : il fut entraîné par le courant
» de l'eau dans un trou extraordinairement
» profond, où il seroit infailliblement péri,
» si un chien qu'il avoit, ne fût venu à son
» secours. Cet animal a plongé après lui 14
» ou 15 fois de suite, & l'a ramené autant de
» fois à la surface, en le prenant tantôt par
» les cheveux, & tantôt par le bras. Enfin
» par son manège on a eu le tems de venir

Anacréon partageoit tout ſon tems entre les Muſes & ſes amis. Sans ambition, ſans jalouſie, il dédaignoit le faſte, les cabales, mépriſoit la baſſe flaterie, l'encens des fades louangeurs, ignoroit la médiſance, & ne ſe livroit jamais

» au ſecours de cet enfant : mais le malheu-
» reux animal exténué de fatigue, & ne
» pouvant être aſſez-tôt ſecouru, a péri en
» ſauvant la vie à ſon maître «. Que les Cartéſiens viennent encore nous ſoutenir que les animaux ſont des automates ! ils ne pourront jamais expliquer d'une maniere ſatisfaiſante, d'après leurs principes, cette conduite ſinguliere du chien. J'aurois pardonné volontiers aux Egyptiens ſuperſtitieux d'élever un tombeau, un autel même à un chien auſſi fidèle, auſſi attaché à ſon maître. On regrette que cet animal ſi ſenſible, ſoit mort auſſi promptement.

aux mouvemens de la haine ou de la calomnie. Son ame étoit noble & élevée : il avoit l'eſprit enjoué & charmant ; l'imagination riche & fleurie ; le cœur peut-être plus voluptueux que tendre. Il parvint à une très-grande vieilleſſe. On rapporte que dans ſes dernières années il ſe nourriſſoit de raiſins ſecs, & qu'un pepin s'étant arrêté dans ſon goſier, le ſuffoqua (1). Le Poëte le plus aimable, & le plus Philoſophe, devoit éprouver une mort douce, & finir, pour ainſi dire, par un ſommeil court &

(1) On ne peut croire qu'un ſimple pepin de raiſin ait pu étouffer Anacréon. Ce pepin lui cauſa vraiſemblablement une toux violente qui le ſuffoqua.

paiſible. Anacréon mourut à quatre-vingt-cinq ans.

Sa pompe funèbre fut magnifique : on lui éleva un tombeau & une ſtatue à Téos. On trouvoit ſouvent dans ſa Patrie des tableaux, & des médailles qui le repréſentoient. Du tems de Pauſanias on voyoit encore au milieu de la citadelle d'Athènes, la ſtatue de ce Poëte, placée à côté de celles de Périclès & de Xantippe.

D'après les médailles antiques on reconnoît qu'Anacréon avoit une phyſionomie fine, délicate, avec une certaine gravité, mêlée d'une douceur aimable, d'une candeur ingénue, d'un calme délicieux. Son extérieur, ſes yeux

ſurtout pleins de feu déceloient la fineſſe de ſon eſprit, la gaieté de ſon caractère, ſon penchant pour l'amour & les plaiſirs : il étoit impoſſible de ne pas aimer Anacréon.

Ce Poëte compoſa des chanſons à boire, des piéces érotiques, des élégies, des hymnes, des épigrammes, des poéſies anacréontiques, ainſi appellées du nom de leur Auteur, un Poëme ſur l'amour d'Ulyſſe pour Pénélope, un autre intitulé le *Songe* : il avoit encore fait des vers ſur la Médecine, &c.

Ses Odes ſeules, & quelques Épigrammes parvenues juſqu'à nous, ſuffiſent pour l'immorta-

liſer. Chaque Ode eſt un chef-d'œuvre. La joie, le plaiſir & la volupté préſidoient à toutes les compoſitions de ce Poëte gracieux. Tous ſes vers prouvent qu'il ne conſultoit que ſon cœur & la nature. Les beautés ſimples, naïves, touchantes & voluptueuſes de ſa Poëſie, l'ont fait choiſir pour le peintre de Bacchus & de la Reine de Cythère. Quelle moleſſe inimitable ! quelle négligence aiſée, & au-deſſus de l'art ! quelle délicateſſe charmante de pinceau ! Les ris & les jeux n'ont rien produit de plus parfait. Cupidon & Bacchus dirigeoient tour à tour la main de ce Poëte délicat : les Graces demi-nues broyoient, en

riant & en folâtrant, ses couleurs brillantes, quoique naturelles, & Vénus animoit de son soufle divin des peintures aussi délicieuses. La poësie d'Anacréon est douce, pure, élégante, harmonieuse: ses images agréables, voluptueuses & variées; tout est rempli d'idées riantes, de tableaux & de descriptions, dont le coloris est tantôt simple & naturel, & tantôt riche & frappant. La nature semble s'y jouer sans parure & sans ornement; mais embellie de tous ses attraits. Les Odes du Chantre de Téos sont semblables à un ruisseau, dont les eaux pures & argentées coulent avec un doux murmure à travers des prairies émaillées des

fleurs les plus ſimples & les plus odorantes. Une douce volupté nous enchante, lorſque nous liſons les vers du Chantre mélodieux de Téos.

Nec, ſi quid olim luſit Anacréon,
Delevit ætas. HORAT.

Le voluptueux Anacréon eſt plus Philoſophe qu'on ne ſe l'imagine ordinairement. Ses Odes ſont ſemées de vérités ſublimes ſur le mépris des richeſſes & de la mort. Toute ſa morale eſt enjouée & badine : ſes allégories ſont agréables & bien imaginées : il cache ſes leçons ſous les fleurs : il moraliſe au milieu des verres, des danſes, des ris & des jeux. Jamais vieillard ne fut plus aimable &

plus ſenſé. C'eſt un Philoſophe charmant qui débite d'excellentes maximes, en cueillant des roſes, & en s'abreuvant d'un vin exquis avec quelques amis choiſis, dont il fait les délices.

» Le ſtyle d'Anacréon, dit » Gravina, eſt ſimple, ſans faſte, » & fait pour ſon génie. Telles » ſont ſes Odes, dont la négli- » gence eſt plus aimable & plus » difficile à ſaiſir que les plus » beaux ornemens. Il ſemble que » tout ce qu'il dit, ne peut, ni ne » doit ſe dire autrement. Il n'a » nulle pompe, & l'on ne s'apper- » çoit pas qu'il en manque. Tout » ſemble ſortir de ſa plume ſans » effort; mais quelque effort que

» l'on fasse, on ne sauroit l'égaler.
» Il est vif & aimable sans art ;
» plein de sçavoir sans assaison-
» nement ; sage, mais sans appa-
» rence de doctrine. Dans ses
» jeux, ses badinages & ses petits
» contes, il mêle plus de morale
» que ne feroit un autre en se pi-
» quant de philosophie «. L'Abbé
Batteux s'exprime ainsi au sujet
d'Anacréon : » il étoit sçavant
» dans l'art de plaire ... il n'igno-
» roit pas combien il est important
» de mêler l'utile à l'agréable. Les
» autres Poëtes jettent des roses sur
» leurs préceptes pour en cacher
» la dureté. Lui, par un rafine-
» ment de délicatesse, mettoit des
» leçons au milieu de ses roses ;

» il sçavoit que les plus belles
» images, quand elles ne nous
» apprennent rien, ont une cer-
» taine fadeur qui laisse après elle
» le dégoût; & que si la sagesse a
» besoin d'être égayée par un peu
» de folie, la folie, à son tour,
» doit être assaisonnée d'un peu de
» sagesse «. Écoutons maintenant
l'Abbé Mallet. » Anacréon se
» rendit célèbre par la délicatesse
» de son esprit, & par le tour aisé
» de sa Poësie, où sans qu'il pa-
» roisse aucun effort de travail,
» on trouve par-tout des graces
» simples & naïves. Ses Odes sont
» marquées à un coin de délica-
» tesse, ou, pour mieux dire, de
» négligence aimable : elles sont
» courtes, gracieuses, élégantes,

» ne respirent que le plaisir & » l'amusement ». On peint très-bien Anacréon dans *les Étrennes du Parnasse*.

» Les graces riantes, la douce » aisance, la fécondité, la mo- » lesse voluptueuse, la fraîcheur » du coloris, la légèreté du pin- » ceau, le ton du cœur, le char- » me des sentimens, tous ces » avantages se trouvent réunis » dans Anacréon. Il orne la sa- » gesse & la rend aimable. Tout » est chez lui l'ouvrage de la » nature. L'art, l'esprit, les vains » ornemens lui sont inconnus. La » sensibilité & la tendresse qui » régnent dans ses Poësies, feront » les délices de tous les âges. Il

» flatte,

» flatte, il enchante, il intéresse,
» il touche. On croit voir le dé-
» licat Anacréon sous un myrte
» amoureux, le front couronné
» de roses, & penché noncha-
» lemment sur les genoux de sa
» maîtresse, & lui exprimant sa
» douce langueur. Le cortége de
» la Déesse des Amours folâtre
» autour des deux Amans. Vénus
» leur donne sa ceinture pour
» unir les fleurs qui naissent sous
» leurs pas. Plein d'une douce
» ivresse, Anacréon touche un
» luth gracieux, & ses accens paf-
» sionnés coulent jusqu'au cœur «.
Voici le jugement de M. Poin-
sinet de Sivry. » Pour moi, soit
» prévention, soit délicatesse, je
» me suis formé d'Anacréon une

» idée toute riante. Je me le
» repréfente comme un Poëte
» opulent, un Courtifan agréa-
» ble, un Philofophe voluptueux.
» Heureux entre tous les mortels
» d'avoir fçu affocier la fageffe
» aux plaifirs. La tendreffe & la
» gaieté étoient le fond de fon
» caractère. Ces deux penchans,
» dont l'affemblage eft fi rare,
» l'accompagnèrent jufqu'au tom-
» beau «.

Nous n'ajoûterons rien à tous ces témoignages : ils prouvent l'eftime fingulière que l'on a toujours eue pour le Poëte dont nous ofons donner aujourd'hui une nouvelle traduction. Puiffé-t-on y retrouver quelqu'étincelle du feu qui enflamma le tendre Anacréon,

lorſqu'il compoſoit ſes chef-d'œuvres !

Que le ſort d'Anacréon eſt digne d'envie ! Il vécut familièrement avec les perſonnes les plus diſtinguées par leur naiſſance, par leur goût & par leur eſprit. Depuis ſa mort ſes Odes ſont les délices de tous ceux qui les liſent : les traductions mêmes de ſes Poëſies ont eu un avantage ſingulier. Madame Dacier dédia la ſienne à M. le Duc de Montauſier, ce Gouverneur ſage, vertueux & éclairé. M. de S*** a dédié ſon Imitation en vers, accompagnée de la traduction de Madame Dacier, au Roi de Pruſſe, Héros magnanime, qui cueille avec un égal ſuccès les lauriers de Mars &

d'Apollon ; & moi j'offre ma traduction, toute foible qu'elle eſt, aux Graces & aux Amours.

Ainſi le vieux Anacréon
Orna ſa brillante vieilleſſe
Des Graces que dans ſa jeuneſſe
Chantoit l'Amante de Phaon.
De leurs célébres bagatelles
Le monde encore eſt occupé.
La mort de l'ombre de ſes aîles,
N'a point encore enveloppé
Leurs chanſonnettes immortelles.

L. C. D. B.





ODES D'ANACREON.

ODE PREMIERE.

Sur sa Lyre.

Je veux célébrer les Atrides (1) : je veux chanter Cadmus (2); mais les cordes de mon Luth ne résonnent que le seul Amour. Dernièrement je changeai les cordes, & même la Lyre entière. Je chantai alors les travaux d'Hercule, & ma Lyre rébelle ne sou-

(1) Agamemnon & Ménélas.

(2) Roi de Thèbes. Anacréon veut parler du Siége de Troye & des guerres de Thèbes.

pira que les Amours (1). Heros, je vous dis adieu pour jamais, ma Lyre ne chante que les seuls Amours.

❧

Anacréon s'exprime ainsi dans les fêtes lyriques :

Des zéphirs que Flore rappelle,
Je voulois chanter le retour :
Je vis Chloé . . . . . qu'elle étoit belle !
Je ne pus chanter que l'Amour.
Je lui consacrai dès ce jour,
Tous mes vœux, mes vers & ma Lyre ;
C'est pour Chloé que je respire.
Je ne chante qu'elle & l'Amour.

---

(1) Le verbe Grec signifie *contre-chanter*. Remi Belleau le traduit de cette maniere dans son vieux style.

Mais toujours elle fredonne
L'Amour qu'elle *contre-sonne*.



ODE II.

Sur les Femmes.

La Nature donna les cornes aux taureaux, une démarche fière aux courſiers, aux lions des dents redoutables, aux oiſeaux des ailes, des nageoires aux poiſſons, & le courage aux hommes. Que réſervoit-elle donc aux femmes pour leur partage? ..... La beauté, qui leur tient lieu de tous les boucliers, de tous les javelots. Une belle femme triomphe en effet & du fer & du feu.

ODE III.

Sur l'Amour mouillé.

Dernièrement au milieu de la nuit, lorſque l'Ourſe tourne ſous

la main du Bootes, & que tous les hommes accablés de fatigues, s'abandonnent au repos, l'Amour ſurvenant tout-à-coup, heurta à ma porte. Qui frappe, m'écriai-je, vous allez troubler mes ſonges (1). Ouvre, répond l'Amour, ne crains rien; je ſuis un jeune enfant tout mouillé, égaré dans l'obſcurité de la nuit. Touché de ce diſcours, j'allume auſſitôt ma lampe; j'ouvre, j'apperçois un enfant, portant un arc, un carquois & des ailes. Je l'approche du feu; je réchauffe ſes mains dans les miennes, & j'exprime l'eau de ſes cheveux humides. A peine étoit-il réchauffé qu'il dit, eſſayons mon arc, & voyons ſi la pluie ne l'a point endommagé. Il le tend, me

(1) Il y a une autre leçon & l'on traduit alors : *qui frappe? vous avez troublé mes ſonges*, ou bien, *vous allez couper, ſéparer mes ſonges.*

lance un trait cruel jusques au fond du cœur (1); saute en éclatant de rire, & me dit : félicite-moi, mon hôte, mon arc est en bon état, mais ton cœur est bien malade.

Cette Ode est une des plus belles d'Anacréon : rien de plus ingénieux & de plus agréable. Toute cette fiction est charmante. L'inimitable la Fontaine a traduit en vers cette Piéce. La copie est véritablement un chef-d'œuvre de délicatesse & de naïveté.

J'étois couché mollement,
Et, contre mon ordinaire,
Je dormois tranquillement;
Quand un enfant s'en vint faire
A ma porte quelque bruit.
Le vent, le froid & l'orage
Contre l'enfant faisoient rage.

---

(1) *Et comme un Taon*, il me blesse au fond du cœur.

Ouvrez, dit-il, je ſuis nû.
Moi, charitable & bon homme,
J'ouvre au pauvre morfondu,
Et m'enquiers comme il ſe nomme.
Je te le dirai tantôt,
Répartit-il, car il faut
Qu'auparavant je m'eſſuie.
J'allume auſſitôt du feu :
Il regarde, ſi la pluie
N'a point gâté quelque peu
Un arc, dont je me méfie.
Je m'approche toutefois,
Et de l'enfant prends les doigts,
Les réchauffe, & dans moi-même
Je dis : pourquoi craindre tant ?
Que peut-il ? C'eſt un enfant.

. . . .

. . . .

L'enfant, d'un air enjoué
Ayant un peu ſecoué
Les piéces de ſon armure,
Et ſa blonde chevelure,
Prend un trait, un trait vainqueur.
Qu'il me lance au fond du cœur.
Voilà, dit-il, pour ta peine :
Souviens-toi bien de Climène,

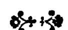
Et de l'Amour ; c'eſt mon nom.
Ah, je vous connois, lui dis-je,
Ingrat & cruel garçon !
Faut-il que, qui vous oblige,
Soit traité de la façon ?
Amour fit une gambade,
Et le petit ſcélérat
Me dit : pauvre camarade,
Mon arc eſt en bon état,
Mais ton cœur eſt bien malade.

ODE IV.

SUR LUI-MÊME.

COUCHÉ mollement ſur de tendres myrtes, & ſur des feuilles de lotos, je veux boire à pleine coupe. Que l'Amour, ſon manteau retrouſſé ſur l'épaule, me verſe du vin. Le cercle de la vie roule avec la rapidité d'un char léger. Après la diſſolution de nos corps, nous ne ſerons qu'un peu de pouſſière. Pourquoi couvrir de parfums ma tombe ? Pourquoi faire à la terre

des libations inutiles ? Parſume-moi plutôt, tandis que je reſpire encore. Charge ma tête de couronnes de roſes : Appelle ma Maîtreſſe. Je veux, ô Amour, chaſſer mes inquiétudes, & danſer avant de deſcendre chez les morts.



Couronnons-nous de fleurs nouvelles,
Nous en verrons bientôt l'éclat s'évanouir :
Profitons du Printems qui paſſera comme
elles,
L'âge nous preſſe d'en jouir.

Hâtons-nous, tout nous y convie ;
Saiſiſſons le préſent, ſans ſoin de l'avenir;
Craignons de perdre un jour, un inſtant
d'une vie
Que la mort doit ſi-tôt finir.

Sa rigueur n'épargne perſonne,
Tout l'effort des humains n'interrompt pas
ſes loix ;
Et de la même faulx la cruelle moiſſonne
Les jours des Bergers & des Rois.

Si-tôt que froids & vains fantômes
Des fleuves redoutés nous toucherons les
bords,
Nous n'aurons plus d'Iris dans ces sombres
Royaumes ;
Il n'est point d'Amours chez les morts.

On n'y sçait plus chanter, ni rire ;
Ils n'ont plus ce Nectar qui comble ici nos
voeux,
Ces festins, où des Rois contrefaisant l'Em-
pire,
Nous nous croyons plus heureux qu'eux.

Des jours que la Parque nous file
Consacrons donc le cours à Cypris, à Bacchus:
Eh ! que faire sans eux d'une vie inutile ?
Il vaudroit autant n'être plus.

LA MOTTE.

ODE V.

SUR LA ROSE.

MÊLONS avec notre vin la Rose consacrée aux Amours. Ceignons nos têtes de couronnes de Roses, dont les feuilles sont charmantes. Buvons & rions avec une douce volupté. La Rose est la plus belle des fleurs (1). La Rose fait tout le soin du Printems. Les Roses sont les délices des Dieux. Lorsque le Fils de Vénus danse avec les Graces, ses beaux cheveux sont ornés de boutons de Rose. Je vais donc

(1) Rose, l'honneur des fleurettes,
Du Printems, le cher souci,
Et des Dieux les amourettes,
Et le parfum adouci
De l'enfant de la Cyprine.
REMI BELLEAU.

me couronner, & toucher ma Lyre. Le front couvert de couronnes de Roſes, j'irai, ô Bacchus, danſer dans ton Temple, avec une jeune beauté raviſſante (1).

ODE VI.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

METTONS des couronnes de Roſes ſur nos têtes; buvons, livrons-nous à une aimable gaieté. Une jeune Bergère tenant un Thyrſe garni de feuilles de lierre, danſe d'un pied léger au ſon de la Lyre, pendant qu'un jeune homme, laiſſant flotter ſes beaux

(1) L'épithéte grecque eſt charmante; mais il eſt, je crois, impoſſible de la rendre en François avec élégance; elle ſignifie mot à mot *au ſein profond*, ou ce qui revient au même *au ſein élevé*, *ſaillant*, *rebondi*.

cheveux, exhale les plus doux parfums & marie sa voix mélodieuse aux accords touchans d'un Luth. Cupidon à la blonde chevelure, accompagné du charmant Bacchus, & de la belle Cythérée, se livre avec joie aux plaisirs de la table, si délicieux pour les vieillards.



ODE VII.

Sur l'Amour.

L'Amour marchant dans un chemin difficile, me contraignit avec une tige d'hyacinthe de le suivre dans sa course. Pendant que je traversois les bois épais, que je franchissois les précipices & les torrens rapides, un serpent me piqua. Mon ame vint à l'instant sur mes lèvres éteintes; j'étois près de mourir; mais Cupidon agitant ses ailes délicates sur

mon front, me dit : eh, pourquoi ne veux-tu pas aimer ?

Anacréon a voulu prouver dans cette Ode, que l'Amour ſans fléches, ſans arc & ſans flambeau, n'en eſt pas moins à craindre, & qu'il eſt preſque impoſſible d'éviter les traits de ce Dieu redoutable.

Il n'eſt point de cœur ſauvage,
Que l'Amour n'engage :
Ce Dieu fait ſentir ſes traits,
Où l'Aſtre du jour ne luit jamais.
On ſoupire,
Juſques dans le ſombre Empire :
Nous portons ſes fers
Juſques dans les Enfers. *Danchet.*

ODE VIII.

Sur un Songe.

Échauffé par la liqueur de Bacchus, une nuit que je ſommeillois

ſur des tapis de pourpre, je m'imaginois courir légèrement ſur la pointe du pied, & folâtrer avec de jeunes filles. Des jeunes gens plus beaux que Bacchus, me déchiroient par des railleries ſanglantes, à cauſe de ces beautés charmantes. En voulant les embraſſer, elles diſparoiſſent toutes avec mon ſonge. Malheureux, je reſte ſeul, & j'eſſaye de me rendormir !



ODE IX.

SUR UNE COLOMBE.

D'où viens-tu, aimable Colombe, d'où viens-tu ? d'où ſont les parfums, qu'en planant dans les airs, tu exhales comme une roſée odorante ? Quel eſt ton maître, je voudrois le ſavoir (1) ?

(1) On lit différemment le commencement de cette Ode. Quelques Traducteurs

LA COLOMBE.

Anacréon m'envoye vers Batylle, dont la beauté foumet tous les cœurs. Ce Poëte m'obtint de Vénus pour une chanfon qu'il fit en fon honneur : je le fers depuis ce moment, & comme tu vois, je porte fes lettres amoureufes. Il dit que bientôt il me rendra la liberté; mais quand il me renverroit, je refterois toujours à fon fervice. Qu'ai-je befoin de voler dans les

---

attribuent un vers à la Colombe, que d'autres mettent dans la bouche de l'homme, & traduifent ainfi : *qui me parle? Et d'où vient ce défir curieux ?* J'ai fuivi Corneille de Paw. On pourroit peut-être traduire ainfi les cinq premiers vers. *D'où viens-tu, où vas-tu, aimable Colombe ? Quelle main a répandu fur tes plumes, les parfums, qu'en planant dans les airs, tu exhales comme une rofée ?*

champs, ſur les montagnes, de chercher une retraite ſur les arbres, & d'être réduite pour toute nourriture à quelques graines ſauvages : tandis que je me nourris du pain que je prends dans les mains d'Anacréon même : que je bois dans ſa coupe le vin qu'il a goûté. Quand j'ai bu, je tourne amoureuſement autour de mon maître ; je le couvre enſuite de mes ailes ; & ſi je me ſens aſſoupie, je vais me poſer & je m'endors ſur ſa Lyre. Tu es inſtruit ; adieu : tu m'as rendue plus babillarde qu'une Corneille.

Vu que je mange du pain
Becqueté dedans la main
D'Anacréon, qui me donne
Du même vin qu'il ordonne
Pour ſa bouche ; & quand j'ai bu,
Et mignonnement repu,
Sur ſa tête je ſautelle ;
Puis de l'une & de l'autre aîle
Je le couvre, & ſur les bords
De ſa Lyre je m'endors.

Les deux derniers vers de Remi Belleau ſont très-imitatifs : on croit voir la Colombe s'endormir peu à peu ſur la Lyre de ſon maître. Le Poëte François a tâché d'imiter la cadence des vers grecs qu'il ſuffit de ſavoir lire, pour en ſentir toute la beauté. Cette Ode eſt pleine de délicateſſe, de douceur & d'agrément. M. le Févre diſoit qu'*elle n'avoit pas été compoſée par un mortel ; mais que les Graces avoient travaillé de concert à ce chef-d'œuvre*. En effet, quelle idée gracieuſe Anacréon ne nous donne-t-il pas de ſa Poëſie, puiſque la mere des Graces & de l'Amour, Vénus elle-même, daigne acheter une ſeule petite chanſon, avec une de ſes Colombes chéries !

ODE X.

SUR UN AMOUR DE CIRE.

UN jeune homme vendoit un Amour de cire. Me trouvant auprès de lui, combien veux-tu, lui dis-je, de cette petite ſtatue? Il me répondit en Dorien; donnez-m'en ce que vous voudrez. Je vous dirai ſincérement que je ne ſuis point ouvrier en cire; mais je ne veux pas habiter davantage avec un Amour qui ſe plait à conſumer tout de ſes feux (1). En ce cas donne-moi donc pour une drachme, donne-moi cet hôte charmant (2). Pour toi, ô

(1) Nous préférons la correction de Corneille de Paw. Le texte ordinaire porte *qui deſire tout.*

(2) *Donne-moi ce Dieu charmant qui*

Cupidon, enflamme ſoudain mon cœur, ſinon je te jette au feu, & je te fais fondre toi-même.

ODE XI.

SUR LUI-MÊME.

LES femmes me diſent ; tu es vieux, ô Anacréon ! prends ce miroir, vois, tu n'as plus de cheveux, ton front eſt chauve. Quant à mes cheveux j'ignore ſi j'en ai, ou ſi je n'en ai point; mais je ſais que plus un vieillard approche de la mort, plus il doit ſe livrer aux plaiſirs.

---

partagera mon lit. La Drachme attique valoit environ ſix ſols.

ODE XII.

SUR UNE HIRONDELLE.

COMMENT, Hirondelle babillarde, comment veux-tu que je te punisse? Couperai-je le bout de tes ailes, ou plutôt t'arracherai-je la langue, comme le barbare Térée? pourquoi avant l'Aurore es-tu venue dissiper par tes chants mes songes délicieux?

ODE XIII.

SA FUREUR.

L'EFFÉMINÉ Atys, devenu, dit-on, furieux par la vengeance de Cybèle, faisoit retentir les échos des montagnes (1). Ceux qui boivent de l'eau

(1) Cybele ayant reconnu qu'Atys s'étoit

mystérieuse

myſtérieuſe de la fontaine de Claros, conſacrée à Phébus, entrent en fureur, & prophétiſent à grands cris. Pour moi je veux, parfumé d'eſſences, plein de Bacchus, je veux me livrer avec ma maîtreſſe à d'amoureux tranſports.

ODE XIV.

L'AMOUR VAINQUEUR.

JE veux, oui, je veux aimer. L'Amour me le conſeilloit l'autre jour; mais inſenſé que j'étois, je fus rebelle à ſes conſeils. Soudain ce Dieu prend ſon carquois, arme ſon arc, & ſe diſpoſe à me combattre. Comme un autre Achille, j'endoſſe une cuiraſſe, je

---

refroidi pour elle, le fit mutiler & entrer en fureur. Le Poëte fait alluſion à cette vengeance. On peut conſulter le diſcours de l'Empereur Julien ſur la mere des Dieux.

saisis un bouclier, un javelot, & je combats contre l'Amour. Il lance ses traits, je fuis. Quand il les eut tous épuisés, furieux, il se lance lui-même au lieu de trait, pénétre au fond de mon cœur, & m'ôte les forces. En vain je tiens ce bouclier : je ne peux rien au-dehors ; le combat se livre au-dedans de moi-même.

ODE XV.

SUR SES GOUTS.

JE vois avec indifférence Gygès, Roi de Sardis. La soif de l'or ne me tourmente point ; je ne suis nullement jaloux du sort des tyrans. Tout mon soin, c'est de parfumer mes cheveux ; de ceindre ma tête de couronnes de roses. Je ne pense qu'au présent. Et, qui connoît le lendemain ? Bois donc,

pendant que tes jours sont sereins; goûte les plaisirs de la table; fais des libations à Bacchus, de peur qu'une maladie subite ne te dise : *désormais tu ne boiras plus.*

ODE XVI.

SUR LUI-MÊME.

TU chantes les combats des Thébains : un autre célébre les guerres des Phrygiens : & moi je chante mes défaites. Ni cavalerie, ni flotte, ni infanterie, n'ont causé ma perte. Mais un ennemi bien différent, les yeux enflammés de ma maîtresse me percent jusqu'au fond du cœur (1).

(1) Henri IV. ce bon Roi, ce pere de ses peuples, ce Prince aimable, dont on ne peut prononcer le nom sans attendrissement,

ODE XVII.

SUR UNE COUPE D'ARGENT.

VULCAIN, fonds cet argent : fais, non une armure complette, (car quels charmes ont pour moi les combats) mais une coupe large & profonde. Ne représente dessus ni la brûlante canicule, ni le chariot, ni le triste Orion. Qu'ai-je besoin des Pléïades, des étoiles du Bootes ? Grave tout autour des vignes, des grappes de raisin, l'Amour & Bathylle, foulans la vendange avec le charmant Bacchus.

dit un jour au Nonce du Pape, qui se trouvoit avec lui à un ballet, composé de quinze femmes, des plus belles & des plus qualifiées de la Cour : *M. le Nonce, je n'ai jamais vu de plus bel Escadron, ni de plus périlleux que celui-là.*

Aulu-gelle rapporte que cette Ode fut chantée & jouée sur des instrumens, pendant un repas auquel il assistoit. Elle a été rendue en latin, un peu différemment par Crinitus (1). Cette traduction, ou plutôt cette imitation m'a paru très-agréable. Je vais la donner ici en françois.

Puissant Dieu de Lemnos, Vulcain, façonne-moi une coupe d'argent : qu'elle soit large & profonde. Ne grave dessus ni les Astres, ni le Bootes, ni les Pléïades, ni Mars armé de sa cuirasse, ni les combats sanglans. Que

(1) Pierre Crinitus, disciple & successeur d'Ange-Politien, professa les Belles-Lettres à Florence sa patrie. Il s'acquit beaucoup de réputation, & mourut de chagrin à 40 ans vers 1505.

m'importent les Aſtres, Mars & les combats. Repréſente plutôt Bacchus chancelant, des vignes fléxibles, des pampres verdoyans, des grappes vermeilles, des branches errantes de lierre, & l'Amour dardant de tous côtés ſes feux vainqueurs.

ODE XVIII.

SUR LE MÊME SUJET.

BEL Art, déploye toute ta magie; grave ſur une coupe charmante, le printems, cette ſaiſon qui produit les roſes, nos plus chères délices. . . . .

. . . .

Artiſte fameux, mets en œuvre cet argent, fais un vaſe, & repréſente deſſus des feſtins délicieux : mais je t'avertis de ne graver ni des ſacrifices étrangers, ni des ſujets terribles. Fi-

gure plutôt le fils de Jupiter, Bacchus qui nous prodigue son Nectar, & Vénus lui offrant une coupe, en applaudissant au jeune Hyménée. Grave sous les pampres épais d'une vigne chargée de grappes, les Amours désarmés, & les graces riantes. Forme un grouppe d'aimables jeunes gens : ou, si tu l'aimes mieux, représente Apollon, jouant & folâtrant (1).

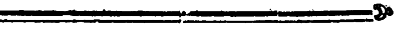
ODE XIX.

QUE TOUT BOIT.

LA terre boit la pluie : les arbres pompent ses sucs : la mer engloutit les

(1) Corneille de Paw croit avec raison que cette Ode est composée de deux fragmens. J'ai fait usage de ses corrections. Je n'avertis pas toujours quand je suis ce Commentateur.

fleuves (1) : le ſoleil boit la mer, & la lune boit les feux du ſoleil. Pourquoi donc me contrarier, ô mes amis, quand je veux boire ?



ODE XX.

LES SOUHAITS.

LA fille de Tantale fut changée en rocher ſur les montagnes de Phrygie (2) ; & la fille de Pandion, métamorphoſée en hirondelle, fendit les airs. Pour moi, jeune Beauté, que ne ſuis-je ton miroir, tu me fixerois ſans

(1) On n'a point encore rendu le ſens de ce vers ; on traduit ordinairement : *la mer boit les vents*. Cette idée ne préſente aucun ſens raiſonnable.

(2) Niobé, fille de Tentale, fut changée en rocher ſur le Mont de Sipyle, en Phrygie.

ceſſe ! ta tunique (1), tu me porterois toujours ! Je voudrois être l'onde pure dans laquelle tu baignes tes appas. Que ne ſuis-je eſſence ; je te parfumerois ! la bandelette qui preſſe ton ſein ! les perles de ton collier ! Jeune Beauté, que ne ſuis-je au moins ta chauſſure, tu me foulerois de tes pieds délicats (2) !

---

(1) La tunique chez les Grecs ſe mettoit ſur la peau.

(2) Une perſonne d'un goût ſûr, d'un tact fin & délicat, M. Rigoley de Juvigny, croit que l'on devroit traduire à peu près de cette manière : *que ne ſuis-je ta chauſſure, je toucherois, je preſſerois tes pieds délicats.* Ce ſens eſt fort beau, & préſente quelque choſe de plus voluptueux encore que le vers d'Anacréon. M. de Juvigny a bien voulu revoir ma traduction, & m'aider de ſes conſeils, que j'ai toujours ſuivis.

On a eu tort de traduire par le mot bas de *ſoulier :* les termes de *brodequin*, de *cothurne*, ne ſont pas plus juſtes. Le *ſandalon*

Les vers ſuivans renferment peut-être plus de délicateſſe, plus de volupté que ceux mêmes d'Anacréon.

Que ne ſuis-je la fougére
Où, ſur le ſoir d'un beau jour,
Se repoſe ma Bergere
Sous la garde de l'Amour !

Que ne ſuis-je le zéphire
Qui carreſſe ſes appas !
L'air que ſa bouche reſpire ;
La fleur qui naît ſous ſes pas !

Que ne ſuis-je l'onde pure
Qui la reçoit dans ſon ſein !
Que ne ſuis-je la parure
Qu'elle met ſortant du bain !

étoit une eſpece de chauſſure de femmes, compoſée d'une ſeule ſemelle qui s'attachoit avec des bandelettes & des agrafes.

Que ne ſuis-je cette glace
Où ſes charmes répétés,
Offrent à l'œil une grace,
Qui ſourit à ſes beautés !

Que ne ſuis-je la fauvette,
Qu'avec plaiſir elle inſtruit ;
Et qui ſans ceſſe répéte :
Baiſez, baiſez jour & nuit !

ODE XXI.

SUR LA SOIF.

DONNEZ, femmes charmantes, donnez que je boive à pleine coupe ! Quoique j'aie bu déjà beaucoup, je je ſuis très-altéré : je puis à peine reſpirer. Donnez-moi de ces fleurs ! mon front deſſéche les couronnes que je porte. Mais comment pourrai-je diſſiper les feux de mon amour ?

ODE XXII.

A Bathylle.

Asseyez-vous, ô mon cher Bathylle, ſous cet ombrage délicieux. Les feuilles naiſſantes & les tendres rameaux de ce bel arbre ſont agités mollement par les zéphirs. Une fontaine limpide coule dans les environs avec un doux murmure. Peut-on voir une retraite auſſi charmante, & ne pas s'y repoſer un inſtant !

Grotte, d'où ſort ce clair ruiſſeau,
De mouſſe & de fleurs tapiſſée,
N'entretiens jamais ma penſée
Que du murmure de ton eau.

Chaulieu.

ODE XXIII.

SUR L'OR.

Si Plutus prolongeoit avec ses richesses la vie des hommes, j'accumulerois des trésors, je les garderois soigneusement. Au moment fatal j'en donnerois une partie à la mort, afin qu'elle me laissât. Mais si les mortels ne peuvent racheter leur vie, à quoi l'or me serviroit-il? Pourquoi gémirois-je inutilement? Pourquoi verserois-je des pleurs, si la mort est inévitable? Je préfère aux trésors, d'excellent vin, les entretiens de mes amis, & les douceurs que je goûte dans les bras voluptueux de ma maîtresse (1).

(1) Point de tristesse :
Passons nos jours
Dans les amours
Et dans l'ivresse,
Buvons sans cesse,
Aimons toujours.

Le vin, là tendresse
Convive, Maîtresse,
M'invite à jouir.
Tout plaisir m'enchante ;
Je bois, ris & chante ;
Toujours dans l'attente
D'un nouveau plaisir.

BERNARD.

ODE XXIV.

SUR LUI-MÊME.

JE suis né mortel : je dois parcourir rapidement la carrière de la vie : je ne me ressouviens que de mes jours écoulés, sans connoître ceux qui me restent. Loin de moi, cruelles inquiétudes, ne troublez point mon repos ! Avant que la mort me surprenne, je veux badiner, rire & danser avec le charmant Bacchus.

Gacon rend ainſi cette Ode :

Je ſuis né pour mourir ; c'eſt un arrêt du
ſort :
De mes jours écoulés je ſçai quel eſt le
nombre
Et l'avenir cache dans l'ombre,
L'heure qui doit marquer ma mort.
Mais ſans ſonder la deſtinée
Par de trop curieux déſirs ;
Avant cette triſte journée,
Je ne ſonge qu'à mes plaiſirs.

ODE XXV.

SON AMOUR POUR LE VIN.

MES inquiétudes s'évanouiſſent, quand je bois du vin. A quoi ſervent tant de ſoins, de peines, de gémiſſemens ? Il faut que je meure, malgré tous mes regrets ; &, pourquoi donc s'écarter de la route qui mène au plai-

ſir ? Buvons, ô mes amis, de la liqueur du beau Bacchus ; le chagrin s'endort au milieu des coupes.

ODE XXVI.

SUR LE MÊME SUJET.

BACCHUS bannit tous mes chagrins : quand j'ai bu, je crois poſſéder les tréſors de Créſus, & je chante des airs agréables. Couché mollement, la tête couronnée de lierre, je dédaigne tout l'Univers. Allez combattre : pour moi je veux boire. Vîte, que l'on m'apporte une coupe ; j'aime mieux perdre la raiſon, que la vie (1).

Le voluptueux Chaulieu penſoit

(1) Mot à mot : *il vaut mieux que je ſois étendu ivre, que mort.*

comme Anacréon, si l'on en doit juger par les vers suivans.

Cher ami, vois dans ce verre
Pétiller ce jus divin:
Quand tout le monde est en guerre,
J'adore en paix ma catin.
Avec elle & le bon vin,
Je me suis fait un destin,
Dont la douceur infinie
N'aura jamais de fin
Que celle de ma vie.

ODE XXVII.

SUR LE MÊME SUJET.

JE danse, dès que je suis échauffé par la liqueur de Bacchus qui chasse les soucis, & fait naître la joie. Je sai goûter des plaisirs délicats, malgré mon amour pour le vin. Le bruit des instrumens, les chansons & Vénus,

me font éprouver de douces sensations, & je veux toujours danser.

Sanguin de Saint-Pavin, libertin fameux, & disciple de Théophile, s'est peint ainsi lui-même.

Je n'ai l'esprit embarrassé,
De l'avenir, ni du passé.
Ce qu'on dit de moi peu me choque :
De force choses je me moque :
Et sans contraindre mes desirs,
Je me donne entier aux plaisirs,
Le jeu, l'amour, la bonne chère, &c.

ODE XXVIII.

PORTRAIT DE SA MAITRESSE.

PEINTRE fameux, Peintre incomparable dans cet Art cultivé à Rhodes (1), peins d'après mon récit ma

(1) Il est question ici de la Peinture

maîtreſſe abſente. Peins ſes beaux cheveux noirs, ondoyans ; qu'ils paroiſſent exhaler, s'il eſt poſſible, les plus doux parfums. Trace ſous l'ébène de ſes cheveux, un grand front d'ivoire. Ne ſépare, ni ne confonds ſes ſourcils ; qu'ils naiſſent & ſe terminent par un arc imperceptible. Peins ſes paupières noires, ſes yeux bleus, tels que les a Minerve, & pleins de feu : qu'ils brillent d'une humide flamme, comme ceux de Vénus. Pour peindre le nez & les joues, mêle la blancheur du lait, à la fraîcheur, à l'éclat de la roſe. Que ſes lèvres invitent, appellent le baiſer. Que les graces voltigent ſur ſon menton délicat, autour de ſon col d'albâtre. Enfin, couvre ſon beau

---

en cauſtique, qui ſe faiſoitavec de la cire. Les anciens avoient deux manières de peindre, comme le prouve Pline le Naturaliſte. L. 35. Chap. II.

corps d'une robe de couleur purpurine : laiſſe à travers échapper quelques attraits, qui faſſent juger de la beauté de ceux qu'on ne voit pas. Finis : c'eſt ma maîtreſſe elle-même. O portrait enchanteur, tu vas parler !

Cette Ode eſt un chef-d'œuvre. Anacréon n'a raſſemblé dans ce portrait de ſa maîtreſſe, que des penſées fines, délicates, voluptueuſes : des expreſſions brillantes, douces, tendres & molles, pour ainſi dire. Le Peintre des graces peut ſeul exprimer le coloris ſéduiſant de ce portrait.

O toi, qui peins d'une façon galante,
Maître paſſé dans Cythère & Paphos,
Fais un effort ; peins-nous Iris abſente.
Tu n'as pas vû cette beauté charmante,
Me diras-tu : tant mieux pour ton repos :
Je men vais donc t'inſtruire en peu de mots.

Premièrement, mets des lis & des roſes ;
Après cela des amours & des ris.
Mais à quoi bon le détail de ces choſes ?
D'une Vénus tu peux faire une Iris.
Nul ne ſauroit découvrir le myſtère :
Traits ſi pareils jamais ne ſe ſont vus ;
Et tu pourras à Paphos & Cythère
De cette Iris refaire une Vénus.

LA FONTAINE.

ODE XXIX.

L'AMOUR ENCHAINÉ PAR LES MUSES.

LES Muſes enchaînèrent un jour Cupidon avec des fleurs, & le laiſsèrent ſous la garde de la Beauté. Vénus cherche l'Amour pour le délivrer, & promet le prix de ſa rançon. C'eſt en vain : l'on briſeroit ſes chaînes, qu'il ne s'enfuiroit pas ; il aime trop ſa captivité (1).

---

(1) La liberté vaut-elle un ſi doux eſclavage ?
Mlle. DE LOUVENCOURT.

Cette Ode a donné naiſſance à la Comédie des *Graces* de M. de Saint-Foix. Cette dernière piéce paroît écrite par Cupidon, par les Graces elles-mêmes. L'Ode d'Anacréon a toute la fraîcheur, & tout l'éclat d'un bouton de roſe : en voici la traduction en vers par Gacon.

Un jour les neuf ſçavantes ſœurs,
Par une aimable tyrannie,
Après avoir lié l'Amour avec des fleurs,
Le donnèrent en garde à la belle Uranie.
Vénus pour racheter ſon fils,
De ſa raçon offre le prix.
Mais s'étant fait une habitude
De ſa douce captivité ;
Il préfére la ſervitude
Aux charmes de la liberté.

ODE XXX.

PORTRAIT DE BATHYLLE.

O TOI qui d'une main habile,
Veux faire un portrait de Bathylle,
Pour dignement t'en acquitter,
Peintre, tu n'as qu'à m'écouter!
D'abord fais que ſa chevelure
Soit d'un noir luiſant dans le fond,
Et que flottant à l'avanture,
Le bout tire un peu ſur le blond.
Sous ſes ſourcils, d'un noir d'ébène,
Peins ſes beaux yeux, dont les regards
Nous laiſſent diſcerner à peine,
S'ils ſont de Vénus, ou de Mars,
Que ſur l'une & ſur l'autre joue
Un petit poil folet ſe joue;
Et fais qu'une aimable pudeur
S'y trouve jointe à la candeur.
A l'égard de ſa bouche aimable,
Moi-même je ne trouve pas
Un terme qui ſoit convenable,
Pour t'en exprimer les appas,

Comme de ſa noble éloquence,
Tu ne peux peindre les douceurs.
Fais que même par ſon ſilence,
Elle touche & gagne les cœurs.
Pour ſon col, peins d'après nature,
Le col du Mignon de Vénus.
Donne-lui les mains de Mercure,
Et l'eſtomac du beau Bacchus.
Fais qu'à ſon air on reconnoiſſe,
Qu'enflammé depuis peu de jours,
Un deſir inconnu le preſſe;
Effet des premières amours.
Je perdrois le tems en paroles,
Si j'exigeois de ton pinceau,
Qu'il repréſentât ſes épaules;
Ce n'eſt pourtant pas le moins beau.
Mais puiſqu'il ne t'eſt pas poſſible
De rendre leur beauté viſible;
Pour finir ce rare portrait,
Donne à ſes pieds le dernier trait,
C'eſt aſſez: un ſi bel ouvrage
Ne ſauroit jamais ſe payer;
Voilà Bathylle tout entier;
Tel eſt ſon port & ſon viſage,
Porte-le au temple de Junon;

Car

Car alors il ſera facile,
De prendre Apollon pour Bathylle,
Ou Bathylle pour Apollon. GACON.

ODE XXXI.

FUREUR BACCHIQUE.

LAISSEZ, au nom des Dieux, laiſſez moi boire à pleine coupe ? Je veux, je veux me livrer à une aimable folie. Alcméon & Oreſte devinrent furieux après avoir tué leurs mères. Pour moi, je veux ſans être ſouillé de meurtres, mais échauffé par la liqueur de Bacchus, je veux éprouver de doux tranſports. Hercule, agité par les furies, briſoit l'arc & le peſant carquois d'Iphitus. En proie à la fureur, Ajax frappoit ſon bouclier avec l'épée d'Hector. Pour moi je veux une large coupe à la main, les cheveux couronnés de

fleurs, ſans arc, ſans épée, je veux me livrer à de douces fureurs.

Gouverne qui voudra cet immenſe univers ;
Tout eſt indifférent dans la fureur bacchique.
A l'ombrage des pampres verds,
Le buveur dégagé de mille ſoins divers,
Au culte de Bacchus ſans réſerve s'applique;
Et bravant du bon ſens le pouvoir tyrannique,
Il met ſa raiſon dans les fers.

Mme. DESHOULIERES.

ODE XXXII.

SES AMOURS INNOMBRABLES.

SI vous pouvez compter toutes les feuilles des arbres, nombrer les flots de la mer entière, je vous charge ſeul du calcul de mes amours. Mettez premièrement vingt maîtreſſes d'Athènes ; enſuite quinze : ajoutez-en un nombre infini de Corinthe, ville d'Achaïe,

où les femmes ont tant d'attraits : deux mille de Lesbos, d'Ionie, de Carie, de Rhodes..... Que dites-vous ? vous exagérez ? Et je n'ai point encore parlé de mes maîtresses de Syrie, de Canope, de Crète, cette île fameuse, où l'Amour célébre ses mystères. Ajouterai-je les Beautés qui ont enflammé mon cœur au-delà de Cadix, de la Bactrianne, & des Indes ?

ODE XXXIII.

SUR LE MÊME SUJET.

TU reviens tous les ans, hirondelle chérie ; tu construis ton nid pendant les beaux jours, & l'hiver tu pars subitement pour revoir, ou les bords du Nil, ou Memphis. Cupidon fait continuellement son nid au fond de mon cœur. Un Amour veut essayer

ſes aîles, un autre eſt encore dans la coque; tandis qu'un troiſième eſt ſeulement à demi-éclos. Ces petits Amours ne ceſſent de pouſſer des cris confus. Les plus âgés nourriſſent les plus jeunes, qui, devenus bientôt grands eux-mêmes, en produiſent d'autres à leur tour. Que deviendrai-je? il m'eſt impoſſible de porter dans mon cœur cet eſſaim nombreux d'Amours (1).

ODE XXXIV.

A UNE JEUNE FILLE.

Ne me fuyez pas à cauſe de mes cheveux blancs. Ne dédaignez pas mon amour, parce que toute la fleur

(1) J'ai cru devoir ſuivre la correction faite par Corneille de Paw, elle me paroît la plus raiſonnable.

de la jeunesse brille sur votre visage. Considérez combien les lis éclatans, mêlés avec des roses, forment des couronnes agréables !

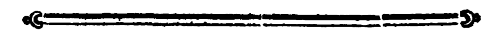
Il est vrai que la vieillesse
A fait blanchir mes cheveux :
Mais de la vive jeunesse
J'ai sçu conserver les feux.
Ah ! malgré tout l'avantage
Que vous donne le bel âge,
Venez, unissons nos cœurs :
Dans ces couronnes de fleurs
Voyez avec quelle grace,
Belle Eucharis,
Une rose s'entrelaçe
Avec les lis.

ODE XXXV.

SUR UN TABLEAU D'EUROPE.

JEUNE homme, ce taureau me paroît être Jupiter : il porte sur son dos

une jeune Sidonienne, traverse le vaste Océan, & de ses pieds fend les flots. Un autre taureau ne quitteroit point ses pâturages pour nager sur l'onde : Jupiter seul peut l'avoir tenté.



ODE XXXVI.

IL FAUT JOUIR DU PRÉSENT.

A QUOI bon m'enseigner les loix & les sophismes captieux des Rhéteurs ? quel avantage retirerai-je de toutes ces disputes, qui ne me serviront jamais de rien ? apprenez-moi plutôt à boire de la douce liqueur de Bacchus : enseignez-moi plutôt à folâtrer avec l'aimable Cypris. Ma tête est couronnée de cheveux blancs ; le tems presse : donne-moi de l'eau ; verse du vin ; endors ma raison : bien-

tôt tu me déposeras dans le tombeau. Les morts n'ont plus de désirs.

❧

Censeur de ma chère paresse,
Pourquoi viens-tu me réveiller,
Au sein de l'aimable molesse,
Où j'aime tant à sommeiller ?
Laisse-moi, philosophe austère,
Goûter voluptueusement
Le doux plaisir de ne rien faire,
Et de penser tranquillement.

L. C. D. B.

ODE XXXVII.

Sur le Printems.

CONSIDÉREZ comme, au retour du Printems, les roses brillent de tous leurs charmes. Regardez les ondes amollies par la douceur de la saison nouvelle : voyez les plongeons se jouer sur l'eau : examinez les grues qui

s'en retournent. Le ſoleil répand ſes rayons ſans obſtacle. Les nuages ténébreux ſont diſſipés. Les campagnes cultivées offrent un coup d'œil riant. La terre ſe couvre d'une agréable verdure. L'olive ſe développe. La vigne ſe couvre de pampres verdoyans. Les jeunes fruits paroiſſent en abondance, à travers les feuilles & les tendres rameaux.

ODE XXXVIII.

SON GOUT POUR LE PLAISIR.

JE ſuis vieux : cependant je bois mieux encore que les jeunes gens. Faut-il danſer? au lieu d'appui, je tiens une bouteille (1). Je n'ai pas beſoin

(1) *Je tiens un outre.* Le Poëte fait peut-être alluſion à la fête des *Aſcolies* en uſage

de la plante consacrée à Bacchus (1). Aille combattre qui voudra : il le peut. Esclave, apporte-moi une coupe délicieuse, remplie d'un vin exquis? Je suis vieux à la vérité, & je vais danser au milieu de jeunes gens, en imitant Silene.

---

chez les Grecs. Le Scholiaste s'exprime ainsi : » Quand on célébroit la fête des vaisseaux, » on mettoit au milieu de la place un outre » enflé. Ceux qui vouloient disputer le prix, » étoient obligés de se tenir dessus, jusqu'à ce » qu'ils eussent vuidé l'outre qu'ils tenoient. » Celui qui avoit fini le premier, sans va- » ciller, recevoit, pour sa victoire, un » outre plein de vin ».

(1) *Férule*, plante que l'on portoit dans les sacrifices de Bacchus. De-là venoit le proverbe : *plusieurs portent la férule, mais peu sont inspirés de l'esprit de Bacchus.*

ODE XXXIX.

SUR LE MÊME SUJET.

QUAND je bois du vin, la joie passe dans mon cœur, & je célébre les Muses. Quand je bois, je livre aux vents qui grondent sur la mer, les conseils, les inquiétudes & les soins. Quand je bois, une douce ivresse s'empare de ma raison, je danse & je respire le doux parfum des fleurs. Ai-je bu; je forme des couronnes dont je ceinds ma tête, & je chante le calme délicieux de la vie. Dès que j'ai bu, je me parfume d'essences odoriférantes; je serre étroitement entre mes bras une jeune Beauté, & je célébre Vénus. Quand je bois du vin dans une coupe à larges bords, mon ame s'épanouit, & je goûte avec mes amis le plaisir de

la danse. Quand je bois, c'est un gain véritable. C'est le seul avantage que je remporterai, puisque nous devons tous mourir.

Quel sort plus heureux !
Buveur amoureux,
Sans soins, sans attente,
Je n'ai qu'à saisir
Un riant loisir :
Pour l'heure présente
Toujours un plaisir ;
Pour l'heure suivante
Toujours un désir.

L. C. D. B.

ODE XL.

L'AMOUR PIQUÉ PAR UNE ABEILLE.

Un jour Cupidon n'apperçut pas une Abeille endormie au milieu d'un buisson de roses : il en fut piqué au doigt.

Il ressent une vive douleur : pousse des cris : court, vole vers la belle Vénus. Je suis perdu, ma mère, s'écrie-t-il, je suis perdu : je me meurs : un petit serpent aîlé, que les Laboureurs nomment Abeille, vient de me blesser. Si l'aiguillon d'une petite Abeille, répond Vénus, cause tant de douleur, juge par-là, ô Cupidon, combien souffrent ceux que tu perces de tes traits !

Longepierre s'exprime ainsi au sujet de cette Ode. « Voici celle qui m'a » toujours le plus touché : c'est véri- » tablement le langage de Vénus & de » l'Amour ; & tout ce que l'un & » l'autre peut avoir de douceur, est » répandu dans cette Ode divine. La » fiction en est toute ingénieuse, & » toute charmante ; l'expression délicate » & fine ; la réflexion de Vénus au-

» dessus de tout ce que l'on en peut
» dire : enfin ce n'est que grace, & que
» beauté ». Gacon parle aussi avanta-
geusement de cette Ode. « Peut-on
» traiter un sujet si stérile de lui-même
» par une fable plus riche en toutes
» ses parties ! Quelle simplicité & quelle
» naïveté dans le petit Amour ! Mais
» quelle douceur mêlée d'une fine
» raillerie dans la mère des Grâces » !

Théocrite charmé de la beauté de cette Ode s'est exercé sur le même sujet : nous joignons ici la traduction de son Idylle.

Un jour une Abeille irritée blessa l'Amour qui déroboit le miel de ses ruches, & lui piqua le bout des doigts. Ce Dieu ressent de la douleur : sa main se gonfle : il frappe du pied la terre ; court vers sa mère, lui montre sa bles-

fure, & fe plaint de ce qu'un petit infecte, comme l'Abeille, caufe de fi grandes douleurs. Amour, lui répond Vénus en fouriant, ne reffembles-tu pas aux Abeilles? quoique petit, quelles bleffures ne fais-tu point !

En comparant ces deux piéces, on trouve plus de naturel dans Anacréon, & plus d'art dans Théocrite.

Mademoifelle de Louvencourt, après avoir fondu ces deux piéces, en a compofé une Cantate charmante, intitulée également, *l'Amour piqué par une Abeille*. La voici.

Dans les jardins enchantés de Cythère,
Venus raffembloit les Amours ;
La froide indifférence, & la raifon févère
De ces aimables lieux font bannis pour toujours.

Mille Amans fortunés, conduits par la conſtance,
Y reçoivent le prix des vœux qu'ils ont offerts;
Et tout y reſſent la préſence
Du Dieu charmant qu'adore l'univers.

Sous les loix de la jeune Flore,
Un éternel Printems enchaîne les zéphirs;
Et les fleurs qu'on y voit éclore,
Sont l'ouvrage de leurs ſoupirs.

Les ruiſſeaux amoureux mêlent leur doux murmure
Aux concerts des oiſeaux qui chantent nuit & jour;
Le ſoleil y répand une clarté plus pure;
Qu'il emprunte des feux que lui prête l'Amour.

Tandis que les Amours, dans ces jardins épars,
Moiſſonnent du Printemps la richeſſe éclatante;
Une Roſe naiſſante,
Du tendre Amour arrête les regards:

Rien n'est si beau que vous, dit-il, dans ce bocage;
Jeune Rose pleine d'appas,
Si d'autres fleurs naissent dans ces climats,
C'est pour vous rendre un doux hommage.

Qu'à votre gloire tout conspire;
Faites l'ornement du Printemps:
Formez dans l'amoureux empire
Les chaînes des heureux amans:

Parez les graces immortelles
Qui suivent la Mère d'Amour.
Rendez à la beauté, par un juste retour,
Encore des armes nouvelles.

L'Amour charmé céde au désir pressant
De cueillir une fleur si belle;
Mais dans le même instant une Abeille cruelle
Ose blesser ce Dieu charmant.

Je me meurs, je succombe à ma douleur mortelle;
Dit à Venus, l'Amour en soupirant:
Vénus sourit de sa douleur amère,
Elle guérit bientôt sa blessure légère,
Et par ces mots appaise son tourment.

Charmant vainqueur, tu nous exposes
A des maux cent fois plus cuisans!
Par les peines que tu ressens,
Juge des maux que tu nous causes!

Tes traits, puissant Dieu des Amours,
Font ressentir des peines plus cruelles;
Ils portent dans les cœurs mille atteintes mortelles,
Que tu ne guéris pas toujours.

ODE XLI.

SUR LE PLAISIR ET LE VIN.

BUVONS, rions & chantons en l'honneur de Bacchus, inventeur de la danse. Ce Dieu aime les chansons, se plaît avec Cupidon, rend Vénus plus touchante, fait naître les graces, procure une douce ivresse, calme les inquiétudes, & assoupit les chagrins. Lorsque d'aimables jeunes gens m'apportent du vin, ma tristesse s'enfuit

avec les nuages que chassent les vents. Prenons nos coupes, dissipons nos ennuis? Pourquoi se livrer aux sollicitudes! Notre vie est incertaine. Comment pouvons-nous prévoir l'avenir? Parfumé d'essences, plein d'un nectar délicieux, je veux danser & folâtrer avec des Beautés charmantes. Que le chagrin ronge ceux qui le veulent bien. Pour nous, aimables convives, buvons, rions & chantons en l'honneur de Bacchus?

Triomphe, victoire:
Honneur à Bacchus;
Publions sa gloire.
Triomphe, victoire:
Buvons aux vaincus.
Bruyante trompette,
Secondez nos voix:
Sonnez leur défaite;
Bruyante trompette,
Chantez nos exploits.
Triomphe, victoire:
Honneur à Bacchus, *&c.* ROUSSEAU.

ODE XLII.

SUR LE MÊME SUJET.

J'AIME les danses du charmant Bacchus : je me plais à toucher du luth auprès d'un jeune buveur intrépide. Cependant je préfère à tous les autres plaisirs, celui de me couronner de fleurs d'hyacinthe, de rire & de folâtrer avec de jeunes Beautés. Mon cœur ne connoît ni la jalousie, ni l'envie meurtrière. Je fuis les traits perçans de la langue médisante. Je déteste les querelles excitées par le vin dans les festins destinés à la joie. Menons une vie tranquille, en dansant aux accords du luth, avec des Beautés parées des graces de la jeunesse.

Fidèles ſectateurs du plus charmant des
Dieux,
Ordonnez le feſtin, apportez-moi ma lyre ?
Célébrons entre nous un jour ſi glorieux :
Mais parmi les tranſports d'un aimable délire,
Eloignons loin d'ici ces bruits ſéditieux,
Qu'une aveugle vapeur attire.
Laiſſons aux Scythes inhumains
Mêler dans leurs banquets le meurtre & le
carnage ;
Les dards du Centaure ſauvage,
Ne doivent point ſouiller nos innocentes
mains.
Banniſſons l'affreuſe Bellone
De l'innocence des repas;
Les Satyres, Bacchus & Faune
Déteſtent l'horreur des combats.
Malheur aux mortels ſanguinaires,
Qui par de tragiques forfaits
Enſanglantent les doux myſtères
D'un Dieu qui préſide à la paix.

ROUSSEAU.

ODE XLIII.

SUR LA CIGALE.

O Cigale, que nous te trouvons heureuse ! Après avoir bu un peu de rosée, tu chantes délicieusement (1) sur les arbres élevés. Tout ce que tu vois dans les champs; tout ce que produisent les saisons t'appartient. Tu es l'amie des laboureurs : jamais tu ne leur fais de tort. Douce Prophéteſſe de l'été (2), tu es chère à tous les mortels. Les Muses t'aiment; Apollon lui-même te chérit : il t'a donné une voix sonore (3). Tu ne ressens point

(1) *Tu chantes comme un Roi.*

(2) La Fontaine appelle le Rossignol *le héraut du Printemps.*

(3) Quoi qu'en disent les Poëtes, la

les atteintes de la vieilleſſe. Prudente Cigale, née de la terre, tu prends plaiſir à chanter. Inſenſible à la douleur, privée de chair & de ſang, tu es preſque ſemblable aux Dieux.

Cigale ne chante point, & ne peut même chanter. Les expériences modernes ont fait connoître que la Cigale eſt ventriloque, c'eſt-à-dire, que l'organe de ſa voix eſt dans ſon ventre. C'eſt une vraie tymbale, compoſée avec un art admirable, dont la membrane hauſſée & baiſſée preſtement par un muſcle à reſſort, frappe l'air, & forme ce bruit que les Poëtes honorent du nom de chant. La nature n'a donné qu'au mâle ſeul, la faculté de rendre ce bruit ou ce cri. M. de Réaumur ayant diſſéqué des Cigales, mit en jeu ces muſcles, & auſſitôt il fit parler une Cigale, morte depuis plus de trois mois.

ODE XLIV.

SUR UN SONGE.

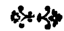
JE croyois dans un ſonge avoir des aîles, & courir avec rapidité. L'Amour malgré le plomb qui chargeoit ſes pieds délicats, me pourſuivoit, & bientôt m'atteignit. Que peut me préſager un tel ſonge ? Mon cœur léger & volage va, je penſe, être enchaîné pour toujours.

A l'âge de dix-ſept ans, Mademoiſelle Potar Dulu compoſa une Ode Anacréontique, intitulée *le Songe* : elle eſt bien faite ; & comme elle eſt très-rare, on nous ſaura peut-être gré de la joindre ici.

A l'ombre d'un myrte aſſiſe,
Je m'endormis l'autre jour;
Quel ſommeil! quelle ſurpriſe!
Je vis en ſonge l'Amour.



Qu'il me paroiſſoit aimable!
Mon cœur en fut enchanté;
Il n'avoit de redoutable,
Que ſon nom & ſa beauté.



Les zéphirs de leurs haleines
Agitoient ſes beaux cheveux;
Il me les offroit pour chaînes,
Si je brûlois de ſes feux.

Ses yeux ſûrs de tous leurs charmes,
Etoient vifs avec langueur;
Lui falloit-il d'autres armes,
Pour dompter un jeune cœur?

Sa main droite étoit armée
D'une lyre & d'un carquois:
Vois, dit-il, ta deſtinée,
Choiſis: chante, ou ſuis mes loix?

Prends

Prends ma lyre, & dans les ames
Fais brûler mes feux vainqueurs ;
Sauve-toi par-là des flammes,
Dont je brûle tous les cœurs ?

Je fus long-tems incertaine ;
Mais cédant à son désir,
Je pris la lyre avec peine,
Et dis avec un soupir :

S'il étoit sous ton empire,
Un mortel semblable à toi,
Je briserois cette lyre,
Elle exige trop de moi.

S'il faut qu'un jour je te chante,
Le tems n'en est pas venu ;
Faut-il donc pour qu'on te vante
Ne t'avoir jamais connu ?

Reprends ton présent funeste,
Laisse-moi, lui dis-je encor ;
Mais vers la voute céleste,
Il avoit pris son essor,

Ainsi, fatale victime
De ses dangereux bienfaits,
Je le chante quand je rime,
Sans sçavoir ce que je fais.

Bergères, craignez vos songes,
Quand vos sens en sont flattés :
L'Amour, des plus doux mensonges,
Fait de tristes vérités.

ODE XLV.

SUR LES TRAITS DE L'AMOUR.

DANS les antres de Lemnos, l'Epoux de la belle Cythérée forgeoit avec de l'acier les fléches des Amours. Vénus en trempoit la pointe dans un miel plein de douceur, tandis que Cupidon y mêloit du fiel. Mars de retour des combats, & agitant un énorme javelot, méprisoit dédaigneusement les

traits de l'Amour. Cupidon lui dit, en voici un fort péſant : eſſaye, tu en jugeras toi-même. Mars reçoit le trait : Vénus ſourit. Certes, dit Mars en pouſſant un profond ſoupir, celui-ci eſt très-lourd : je te le rends : tu peux le garder, lui répond malicieuſement l'Amour.

« Quelle grace, dit Gacon, quelles » images, & quelle variété ne trouve- » t-on pas dans cette Ode ! Vulcain, » Vénus & l'Amour : la patience d'un » bon Mari, la bravoure d'un Guer- » rier, la joie d'une Coquette, & la » malice d'un Enfant gâté. En un mot » les chagrins & les douceurs qui ſe » rencontrent dans l'Amour ; & tout » cela en moins de vingt vers.

Nous allons joindre ici la belle Cantate de Rouſſeau, intitulée, *les*

Forges de Lemnos. Elle eſt pleine de chaleur.

Dans ces antres fameux, où Vulcain nuit & jour
Forge de Jupiter les foudroyantes armes ;
Vénus faiſoit remplir le carquois de l'Amour.
Les Graces, les plaiſirs lui prêtoient tous leurs charmes :
Et ſon époux couvert de feux étincelans,
Animoit en ces mots ſes Cyclopes brûlans.

Travaillons, Vénus nous l'ordonne,
Excitons ces feux allumés ;
Déchaînons ces vents enfermés :
Que la flamme nous environne !

Que l'airain écume & bouillonne !
Que mille dards en ſoient formés !
Que ſous nos marteaux enflammés,
A grand bruit l'enclume réſonne !
Travaillons, Vénus nous l'ordonne, *&c*.

C'eſt ainſi que Vulcain par l'Amour excité,
Armoit contre lui-même une Epouſe volage ;
Quand le Dieu Mars, encor tout fumant de carnage,
Arrive l'œil en feu, le bras enſanglanté,

Que faites-vous, dit-il, de ces armes fragiles,
Fils de Junon, & vous Calybes assemblés :
Est-ce pour amuser des enfans inutiles,
Que cet antre gémit de vos coups redoublés ?

Hâtez-vous de réduire en poudre
Ce fruit de vos travaux honteux.
Renoncez à forger la foudre,
Ou quittez ces frivoles jeux.

Mais tandis qu'il s'emporte en des fureurs si vaines,
Il se sent tout-à-coup frappé d'un trait vengeur :
Quel changement ! quel feu répandu dans ses veines,
Couvre son front guerrier de honte & de rougeur !
Il veut parler : sa voix sur ses lèvres expire ;
Il leve au ciel les yeux ; il se trouble ; il soupire ;
Toute sa fierté céde, & ses regards confus
Par les yeux de l'Amour arrêtés au passage,
Achevent de faire naufrage
Contre un sourire de Vénus.

Fiers Vainqueurs de la terre
Cédez à votre tour ;
Le vrai Dieu de la guerre
Est le Dieu de l'amour.

N'offensez point sa gloire,
Gardez de l'irriter,
C'est perdre la victoire
Que de la disputer.
Fiers vainqueurs de la terre, &c.

ODE XLVI.

CONTRE L'ARGENT.

Il est fâcheux de n'aimer point : il est fâcheux d'aimer : mais le plus grand des malheurs, c'est d'aimer une ingrate (1). En amour la naissance ne

---

(1) Ah ! que c'est un tourment affreux
D'aimer, sans espoir d'être heureux.
DANCHET.

ſert de rien : la ſcience & la vertu ſont mépriſées : on n'eſtime que l'argent. Périſſe le premier qui aima ce métal funeſte ! l'argent déſunit les frères : briſe les plus reſpectables liens du ſang : excite la guerre, les meurtres : & ce qu'il y a de plus cruel, c'eſt par lui que nous périſſons, nous autres Amans.

La traduction de Gacon eſt littérale, & aiſée en même-tems ; la voici :

C'eſt un mal d'être inſenſible :
C'eſt un mal d'être amoureux ;
Mais des maux le plus terrible,
C'eſt d'aimer ſans être heureux.
L'eſprit, ni la politeſſe,
Ni même la qualité,
Ne peuvent ſans la richeſſe
Triompher de la beauté.
L'or ſeul aujourd'hui nous guide
Vers les faveurs de l'Amour.
Que maudit ſoit l'homme avide
Qui mit ce métal au jour !

Par lui l'on voit sur la terre
Regner le trouble & la guerre:
On voit le père & le fils
Vivre en mortels ennemis.
Mais des malheurs qu'il enfante,
Selon moi, l'un des plus grands,
C'est que sans cesse il tourmente,
Et perd les pauvres Amans.

ODE XLVII.

SES GOUTS.

J'AIME un vieillard agréable: j'aime un jeune danseur. Lorsqu'un vieillard danse, ses cheveux blancs annoncent qu'il est vieux, & sa danse que son esprit est jeune encore.

ODE XLVIII.

SUR UNE ORGIE GALANTE.

DONNEZ-MOI la lyre d'Homère; mais sans la corde destinée aux combats

ſanglans. Apportez les coupes marquées par les loix; apportez les billets que je les mêle (1)! Enivré du jus de la treille, je vais danſer, marier ma voix au ſon de la lyre, & chanter des couplets bacchiques au milieu des tranſports d'un aimable délire.

Ainſi puiſſé-je mollement
Et d'une ame toujours égale,
Profitant de chaque moment,
Rencontrer mon heure fatale,
Où, content de ne plus ſouffrir
Cent maux dont la mort nous délivre,
Je ceſſe ſeulement de vivre,
Sans avoir l'horreur de mourrir!

Chaulieu.

(1) Le premier ſoin des Anciens, lorſqu'ils ſe mettoient à table, étoit d'élire au ſort un Roi du feſtin, qui régloit la grandeur des coupes, établiſſoit des loix pour boire, & préſidoit à tout.



ODE XLIX.

TABLEAU DE BACCHANALES.

HABILE Peintre, écoute ma muse lyrique ; peins d'abord des villes livrées aux ris & aux plaisirs. Peins les folâtres Bacchantes, jouant de leurs doubles flûtes ; & si la cire peut répondre à tes efforts, peins les loix des Amans.

Cette Ode est remplie de lacunes : nous avons tâché d'en faire un tout assorti. Nous allons mettre sous les yeux du Lecteur un tableau analogue & qui peut servir de supplément à Anacréon. Ce tableau a été tracé par une main savante & légère, dans un ouvrage délicieux, dont, sans doute, le seul défaut est d'être écrit avec trop

d'art, trop d'esprit & de finesse. La nature l'emporte toujours sur les ornemens les plus précieux, & les plus recherchés. Rien n'est plus parfait qu'une belle & simple nudité.

« Tout-à-coup nous entendimes un
» grand bruit, & un mêlange confus
» de voix & d'instrumens de musique....
» Nous vimes arriver une troupe de
» Bacchantes, qui frappoient la terre
» de leurs thyrses, criant à haute voix
» *Evohé!* Le vieux Silène suivoit,
» monté sur un âne. Sa tête sembloit
» chercher la terre, & sitôt qu'on
» abandonnoit son corps, il se balan-
» çoit comme par mesure. La troupe
» avoit le visage barbouillé de lie.
» Pan paroissoit ensuite avec sa flûte,
» & les Satyres entouroient leur Roi.
» La joie regnoit avec le désordre,

» une folie aimable mêloit ensemble
» les jeux, les railleries, les danses,
» les chansons ».

Le Temple de Gnide.

ODE L.

A BACCHUS.

LE Dieu qui rend les jeunes gens propres à la fatigue, entreprenans dans leurs amours, excellens danseurs dans les festins, Bacchus descend sur les côteaux, apporte aux hommes un philtre délicieux, un nectar qui chasse les ennuis. Cette liqueur née de la vigne, est encore renfermée dans les raisins, suspendus à leurs ceps (1). Quand on

(1) En Grèce on emportoit les grappes attachées à leurs sarmens : on les exposoit au soleil pendant dix jours, & à la fraîcheur d'un égal nombre de nuits : on les laissoit ensuite cinq

aura coupé ces grappes, toutes les maladies cesseront, la santé brillera sur les visages, & la joie regnera dans tous les esprits, jusqu'au retour de la vendange prochaine.

C'est dans cette saison si belle,
Que Bacchus prépare à nos yeux,
De son triomphe glorieux,
La pompe la plus solemnelle:
Il vient de ses divines mains
Sceller l'alliance éternelle
Qu'il a faite avec les humains.

Autour de son char diaphane,
Les ris voltigeant dans les airs,
Des soins qui troublent l'univers,
Ecartent la foule profane ....

---

autres jours; & le sixiéme on les fouloit, & on renfermoit la liqueur dans des vaisseaux. On peut consulter Hésiode sur cet article.

Les Satyres tout hors d'haleine,
Conduisant les Nymphes des bois,
Au son du fifre & du hautbois
Dansent par troupes dans la plaine;
Tandis que les Sylvains lassés
Portent l'immobile Silène
Sur leurs tyrses entrelacés.

Rousseau.

ODE LI.

Vénus représentée sur un Disque (1).

Quelle main hardie & industrieuse a pu graver sur ce Disque, avec tant d'art & de vérité, les flots amon-

(1) Cette Ode est défectueuse dans le texte : elle n'en est pas moins digne d'Anacréon, quoiqu'en disent quelques Commentateurs.

celés de la mer? Quel Artiste sublime & rival des Dieux, a représenté si merveilleusement l'aimable Mère des Amours? Elle est nue : l'onde seule couvre les beautés qui doivent être dérobées aux regards. Cette Déesse nage sur les flots mollement agités; les presse de son beau sein d'albâtre, les fend avec ses épaules voluptueuses. Elle brille au milieu des vagues, comme un lis parmi d'humbles violettes. La troupe maligne & redoutable des tendres Amours, est portée sur le dos des Dauphins, & mille monstres des mers viennent se jouer en bondissant autour de la puissante Vénus, qui sourit à leurs divertissemens.

ODE LII.

LES VENDANGES.

DE jeunes garçons & de jeunes filles portent ſur leurs épaules des paniers remplis de grappes vermeilles, & les verſent dans le preſſoir. Les hommes ſeuls foulent le raiſin, en expriment le jus délicieux, célèbrent à grands cris Bacchus dans des chanſons deſtinées aux vendanges, & conſidèrent avec plaiſir leurs tonneaux remplis de ce nectar nouveau (1). Quand un vieillard en a bu, il danſe d'un pied chancelant, fait voltiger ſes cheveux

(1) Quelques Traducteurs liſent différemment cet endroit, & traduiſent de cette manière: *lorſqu'ils voyent cette nouvelle liqueur bouillir dans les tonneaux.*

blancs ; tandis qu'un aimable jeune homme, la tête un peu échauffée, tâche de ſéduire une jeune fille accablée de ſommeil, couchée mollement à l'ombre ſur un lit de feuillage ; il la conjure au nom de ſon amour, de le laiſſer jouir, avant le tems, des faveurs de l'hymen ; mais voyant ſes diſcours inutiles, il preſſe plus vivement, emploie la force, & vient à bout de ſon deſſein. Bacchus ſe livre à des jeux immodeſtes avec les jeunes gens échauffés par le vin.

Bacchus, de Pampres couronné,
Ouvre la ſcène des vendanges ;
Il brille, il marche environné
D'Amours qui chantent ſes louanges :
On voit danſer devant ſon Char
Les Satyres & les Driades ;
Un Faune, enivré de nectar,
Remplit la coupe des Ménades ;
Les jeux qui le ſuivent toujours,
Répandent des fleurs ſur ſes traces ;
Ses Tigres conduits par les Graces,
Sont careſſés par les Amours.

Momus, Terpſichore, Thalie,
Egypans, Centaures, Silvains
Viennent annoncer aux humains
L'heureux retour de la folie.
Le Soleil voit, en ſe levant,
La marche du vainqueur du Gange;
Et porté ſur l'aîle du vent,
L'Amour annonce la vendange.
Pan dans le creux de ce rocher,
Foule les préſents de l'Automne;
A ſes yeux, la jeune Erigone
Folâtre, & n'oſe s'approcher.
Le nectar tombe par caſcade,
L'onde & le vin ſont confondus,
Et l'urne de chaque Naïade
Devient la tonne de Bacchus.
Lès flots de la liqueur ſacrée
Couvrent la campagne altérée;
Tout boit, tout s'enivre, tout rit,
Et de la joie immodérée
Jamais la ſource ne tarit . . . . .
Bacchus rajeunit tous les âges;
Ses charmes ramenent toujours
La folie au Temple des ſages,
La raiſon au ſein des Amours.

L. C. D. B.

ODE LIII.

SUR LA ROSE.

Je veux chanter la ſaiſon nouvelle, couronnée de fleurs, & la Roſe printannière. Ami, ſecondez mes chants. La Roſe eſt le plus doux parfum des Dieux (1); la joie des mortels; le plus bel ornement des graces dans la ſaiſon fleurie des amours, & les plus chères délices de Vénus. Elle fait tout le ſoin des Poëtes. Les Muſes la trouvent pleine de charmes. On ſe plaît à la cueillir au milieu des épines. Qu'il eſt agréable de tenir d'une main délicate cette fleur conſacrée à l'Amour,

(1) On pourroit peut-être traduire ainſi: *la Roſe eſt le pur ſouffle des Dieux.*

& d'en respirer la douce odeur (1)! La Rose est délicieuse sur les tables, dans les festins (2), & aux fêtes de

---

(1) Quelques Traducteurs rendent différemment cet endroit. *Il est doux*, disent-ils, *de prendre une feuille de Rose, & de l'échauffer, & de frapper légèrement dessus, afin de juger par son bruit du succès de ses amours.*

(2) Cet endroit n'a point été entendu par Henri Etienne, Baxter, Barnès, madame Dacier, &c. J'ai suivi la correction heureuse de Paw, & j'ai cru devoir traduire *dans les festins* mot à mot dans le *Cottabus*. Je vais faire connoître ce divertissement d'après l'*Abregé du Dictionnaire* de Samuel Pitiscus. Athenée & Suidas, l'ont décrit à peu près ainsi; le *Cottabus* étoit une espèce de divertissement de table, inventé par les Siciliens, & fort en usage chez les Grecs. On fichoit en terre une baguette sur laquelle posoit une autre baguette, en forme de balances. A cette dernière étoient suspendus deux bassins sous lesquels on mettoit deux vases pleins d'eau,

Bacchus. Que peut-on faire de charmant sans les Roses? Dans le langage des Poëtes, c'est l'Aurore aux doigts de Rose; les Nymphes aux bras de

---

avec une figure d'airain en dedans. Alors un des convives se levoit, en prenant une bouteille de vin; il répandoit d'en haut, & goutte à goutte dans le bassin, jusqu'à ce que le poids le fît baisser & frapper la tête de la statue qui rendoit un son. C'étoit tout le fin du jeu de faire résonner la statue, & celui qui en venoit à bout avoit gagné. Quelquefois les joueurs jettoient de loin avec une coupe, du vin dans la balance, & s'ils la faisoient pencher en y répandant la plus grande partie du vin, de sorte qu'elle frappât la petite statue, ils gagnoient la gageure; & suivant que le bassin de la balance rendoit plus ou moins de son, ils en tiroient des conséquences favorables, ou contraires à leurs amours. Le *Cottabus* chez les Romains étoit un autre badinage qui consistoit, après avoir vuidé la grande coupe, à répandre le reste sur le carreau, de manière que cela rendît un son.

Rose; & Vénus au teint de Rose. La Rose est utile aux malades : elle sert pour embaumer les morts; résiste au temps; conserve toujours sa première odeur; ensorte qu'elle a des agrémens, même dans sa vieillesse. Parlons maintenant de son origine. Lorsque la mer produisit de son écume ensanglantée la belle Vénus, & la montra toute éclatante sur ses flots tranquilles; quand Pallás qui aime le bruit des armes, sortit toute armée du cerveau de Jupiter, alors la Rose, cette fleur brillante & nouvelle, embellit la terre. Tous les Dieux voulant contribuer au développement de cette fleur immortelle de Bacchus, l'arrosèrent de nectar, & aussitôt cette plante agréable s'éleva majestueusement sur sa tige épineuse.

« Cette Ode, dit Gacon, est d'une » grande beauté. Jamais Peintre fleu- » riste n'a si bien représenté la Rose

» avec tous ses charmes. On la voit ;
» on la sent, on la touche dans ce
» tableau. Le ciel, la terre, les Déesses,
» les Nymphes, les hommes, tous
» les Dieux concourent à l'envi pour
» relever l'éclat de cette charmante
» fleur. Peut-on mieux louer son co-
» loris qu'en disant, que toutes les
» belles choses en participent ? »

Tendre fruit des pleurs de l'Aurore,
Objet des baisers du Zéphir ;
Reine de l'empire de Flore,
Hâte-toi de t'épanouir !

Que dis-je, hélas ! differe encore,
Differe un moment de t'ouvrir :
L'instant qui doit te faire éclore,
Est celui qui doit te flétrir.

Thémire est une fleur nouvelle,
Qui doit subir la même loi.
Rose, tu dois briller comme elle ;
Elle doit passer comme toi.

Descends de ta tige épineuse ;
Viens la parer de tes couleurs :
Tu dois être la plus heureuse,
Comme la plus belle des fleurs.

Va ; meurs sur le sein de Thémire ;
Qu'il soit ton trône & ton tombeau ;
Jaloux de ton sort, je n'aspire,
Qu'au bonheur d'un trépas si beau.

Tu verras quelque jour, peut-être,
L'Asyle où tu dois pénétrer ;
Un soupir t'y fera renaître,
Si Thémire peut soupirer.

L'Amour aura soin de t'instruire
Du côté que tu dois pencher,
Eclate à ses yeux, sans leur nuire ;
Pare son sein sans le cacher.

Si quelque main a l'imprudence
D'y venir troubler ton repos,
Emporte avec toi ma vengeance ;
Garde une épine à mes Rivaux.

Bernard.

ODE

ODE LIV.

SUR SA VIEILLESSE.

JE rajeunis, dès que j'apperçois une troupe de jeunes gens : quoique vieux, j'ai des aîles pour la danſe. Attends-moi, jeune Cybèle, je te ſuis, & me couronne de fleurs, en volant ſur tes pas. Loin de moi la froide vieilleſſe : jeune encore je vais danſer avec ces jeunes gens. Que l'on m'apporte une coupe remplie de vin : on va juger de la vigueur d'un vieillard, qui ſait chanter, boire & ſe livrer à une aimable folie (1).

(1) Je ſuis la correction de Corneille de Paw. Cybèle eſt une jeune perſonne de la connoiſſance d'Anacréon : ce n'eſt point la bonne Cybèle, cette vieille mère des Dieux.



ODE LV.

SUR LES AMANS.

LES courſiers ſont marqués à la cuiſſe avec un fer rouge. On reconnoît les Parthes à leurs tiares élevées. Moi, je devine les Amans, dès que je les vois. Ils portent au fond du cœur une marque légère.

ODE LVI.

SUR SA VIEILLESSE.

MON front & ma tête ſont déjà couverts de cheveux blancs : je n'ai plus les graces attrayantes de la jeuneſſe : mes dents prouvent que je ſuis vieux : il me reſte peu de jours agréables. Cette cruelle penſée m'afflige ;

je pousse de profonds soupirs. Que je redoute le Tartare, ce gouffre sombre & terrible, dans lequel, la Parque, malgré nos efforts, nous précipite sans retour (1) !

Mais, hélas ! ces paisibles jours
Coulent avec trop de vîtesse ;
Mon indolence & ma paresse
N'en peuvent arrêter le cours.
Déja la vieillesse s'avance,
Et je verrai dans peu la mort
Exécuter l'Arrêt du sort,
Qui m'y livre sans espérance.

CHAULIEU.

---

(1) On ne voit point deux fois le rivage des morts....
Et l'Avare Acheron ne lâche point sa proie. *RACINE.*

Mais des destins impitoyables
Les arrêts sont irrévocables :
Qui passe l'Achéron ne le repasse plus.

Mme DESHOULIERES.

ODE LVII.

SUR LE PRINTEMS.

QU'IL eſt agréable de ſe promener à travers les prairies émaillées, où le ſouffle odorant des zéphirs courbe légèrement les tendres gazons ! Quels charmes de conſidérer les vignes conſacrées à Bacchus ! Quelles délices d'errer ſous les pampres épais, avec une jeune Beauté reſpirant, exhalant Vénus toute entière !

ODE LVIII.

SUR DE DOUCES ORGIES.

HOLA, Eſclave, apporte-moi une large coupe ; je veux boire à grands coups ; verſe une fois plus d'eau qu

de vin, pour tempérer les esprits fumeux de cette liqueur? ...... Vîte, donne-moi ma coupe. N'imitons point par de bruyantes orgies, & par des cris confus, les Scythes au milieu de leurs repas. Pour nous, buvons à pleine coupe, en chantant d'agréables couplets.

ODE LIX.

SUR SES GOUTS.

JE hais le buveur qui ne parle que de meurtres sanglants, & de guerres funestes. J'aime, & je recherche l'homme aimable qui, réunissant aux plaisirs de Vénus, les dons brillans des Muses, entretient agréablement ses convives.

ODE LX.

SUR L'AMOUR.

JE célèbre dans mes chants le beau Cupidon, couronné de guirlandes variées. L'Amour est le maître des Dieux, & soumet à son joug tous les Mortels.

Tout reconnoît l'Amour ; & les Nymphes des ondes
Ont brûlé de ses feux dans leurs grottes profondes.
L'on entend dans les airs soupirer les oiseaux,
Et la vigne amoureuse embrasse les ormeaux. *RICHER.*

Chantons l'Amour, chantons le pouvoir de ses armes :
Il blesse les Mortels ; il enchaîne les Dieux :
Il brûle au sein des eaux, il regne dans les Cieux :
La terre, les enfers sont soumis à ses charmes. *DANCHET.*

ODE LXI.

SUR LE MÊME SUJET.

O SOUVERAIN, ô tyran des cœurs, la belle Vénus, les Nymphes aux tendres regards courent légèrement avec toi fur le fommet des montagnes : Amour, écoute favorablement mes prières : daigne me fecourir : détermine ma maîtreffe à couronner mes feux.

ÉPITHALAME.

VÉNUS, Reine des Déeffes : Amour, puiffant vainqueur, Hymen, fource de vie, c'eft vous que je célèbre dans mes vers. C'eft vous que je chante Amour, Hymen, & Vénus. Regarde, jeune homme, regarde ta maîtreffe ;

leve-toi, Stratocle, favori de Vénus, Stratocle, mari de Myrille, contemple ta chère épouſe ; elle brille par ſa fraîcheur, ſes graces, & ſes charmes. La Roſe eſt la reine des fleurs. Myrille eſt une Roſe au milieu de ſes compagnes. Jouis de ſes chaſtes embraſſemens, juſqu'à ce que le ſoleil éclaire les lieux les plus ſombres ; puiſſes-tu bientôt voir croître dans ta maiſon un fils qui te reſſemble (1) !

---

(1) On traduit ordinairement : *qu'il naiſſe bientôt un Cyprès dans ton jardin.* Ce ſens ne fait alluſion à aucune coutume connue, à aucun uſage ancien. J'ai ſuivi la correction de Corneille de Paw ; elle paroît néceſſaire.



ÉPIGRAMMES.

I.

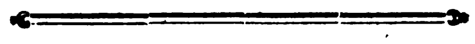
SUR TIMOCRATE.

TIMOCRATE vaillant au milieu des combats, repose dans ce tombeau. Mars n'épargne point les braves, les lâches seuls sont à l'abri de ses coups.

L'Abbé Desportes qui vivoit du temps de Henri III, paroît avoir imité cette Epigramme dans l'épitaphe de Timoléon de Cossé, Comte de Brissac.

Brissac étoit sans peur, jeune, vaillant & fort :
Il est mort toutefois : passant ne t'en étonne,
Car Mars le Dieu guerrier, pour montrer son effort,
Se prend aux plus vaillans, & aux lâches pardonne.

On trouve dans l'héritier du nom de ce Héros, M. LE MARECHAL DE BRISSAC, même candeur, même franchiſe, même bravoure, même intrépidité.



I I.

SUR AGATHON.

TOUTE la ville d'Abdère a pouſſé des cris de douleur, en voyant ſur le bûcher le belliqueux Agathon, mort en défendant ſes murailles. Mars avide de ſang, n'a jamais immolé au milieu des cruels combats, un jeune guerrier auſſi fameux.

I I I.

SUR CLÉONORIDE.

LE déſir de revoir votre chère patrie, ô Cléonoride, vous a conduit au tré-

pas. Vous avez osé vous exposer pendant l'hiver, à la fureur de l'orageux vent du midi : cette saison perfide vous a été funeste. Les flots irrités vous ont englouti à la fleur de votre brillante jeunesse.



IV.

SUR UN TABLEAU DE BACCHANTES.

CELLE qui tient un Thyrse, c'est Eliconias ; Xantippe est à ses côtés : Glaucé marche ensuite. Elles reviennent des montagnes ; portent à Bacchus du lierre, des grappes de raisin, & un chevreau gras.



V.

SUR LA GENISSE DE MYRON (1).

BERGER, fais paître plus loin ton troupeau, de peur que tu n'emmenes avec tes genisses celle de Myron, comme si elle respiroit véritablement.

(1) Myron étoit un célébre fondeur. Pétronne dit de cet Artiste, *qu'il avoit trouvé l'art de renfermer, pour ainsi dire, l'ame des hommes & des bêtes dans des chef-d'œuvres d'airain.* Ausonne raconte plaisamment le refus que ce fondeur éprouva de la part de la fameuse Laïs. Myron se présenta chez cette Courtisane, en fut fort mal accueilli. Il s'imagina que ses cheveux blancs étoient la seule cause de sa mauvaise réception. Il se retire, va peindre en brun ses cheveux, & revient se présenter avec confiance sous ce déguisement. Laïs le reconnoît, & lui dit d'un ton railleur : *Imbécille que tu es, tu me demandes une chose que je viens de refuser à ton père.*

V I.

SUR LE MÊME SUJET.

CETTE geniſſe n'a point été jettée en moule : la vieilleſſe l'a changée en bronze : Myron prétendoit fauſſement que c'étoit un ouvrage de ſa main.

ÉPITAPHE D'ANACRÉON.

PAR JULIEN.

J'AI ſouvent chanté dans mes vers, & je le répéterai du fond de mon tombeau : Amis, buvez avant que la mort vous réduiſe en pouſſière.

O D E.

SUR ANACRÉON.

J'AI cru pendant un ſonge qu'Anacréon me regardoit & m'appelloit.

Soudain je cours vers le chantre mélodieux de Téos; je le ſerre; je l'embraſſe. Quoique déjà vieux, il avoit encore de la fraîcheur. La volupté brilloit dans ſes yeux. Ses lèvres exhaloient l'odeur du vin. L'Amour lui donnoit la main, & dirigeoit ſes pas chancelans. Alors ce Poëte prend ſa couronne, m'en fait préſent. *Elle ſentoit* Anacréon. Je la tiens à peine, que je la mets ſur mon front: quelle imprudence! depuis cet inſtant je n'ai ceſſé d'aimer.

« Ce petit Poëme, dit Gacon, fait
» un portrait ſi naturel, & ſi agréable
» d'Anacréon, qu'il mérite bien d'être
» à la ſuite de ſes ouvrages. Il eſt même
» compoſé avec des termes ſi galans &
» ſi délicats, qu'il y a peu d'ouvrages
» en ce genre qui lui ſoient compa-
» rables ».



FRAGMENS.

Puissé-je mourir ! c'est le seul remède aux maux que j'endure.

Pour moi, je ne désire ni la corne d'Amalthée, ni de règner cent cinquante ans à Tartessus.

Déjà commence le mois consacré à Neptune (1). Les nuages portent de noirs torrens d'eau : les tempêtes furieuses grondent avec un bruit épouvantable.

---

(1) Ce mois répond à la fin de Décembre, & au commencement de Janvier.

J'ai mangé un peu : j'ai bu de la liqueur de Bacchus : je touche maintenant les cordes voluptueuses de ma lyre : je célèbre les charmes & les appas de ma maîtresse.

J'aime, & je n'aime point. Je suis fou : je suis sage.

Je veux rire & folâtrer avec toi : ton caractère est aimable, & ton humeur charmante.

Lorsque je t'écoutois le plus attentivement, & dans le dessein de fuir l'Amour, ce Dieu s'est rendu maître de mon cœur.

❧

Jeune Beauté, dont les cheveux flottans ſont couverts d'un voile tiſſu d'or, daigne écouter un vieillard.

❧

Je hais & je déteſte ceux qui parlent d'un ton élevé, emphatique. Savoir garder le ſilence, voilà la plus belle qualité.

❧

Apporte de l'eau : apporte du vin : Donne-moi des couronnes de fleurs fraîchement écloſes. Je ne veux pas combattre plus long-tems contre l'Amour.

❧

L'Amour me donne des aîles légères : je m'éleve juſques aux cieux :

mais l'objet de mon ardeur eſt inſenſible à mes feux (1).

---

(1) Il reſte encore pluſieurs fragmens d'Anacréon : il eſt preſqu'impoſſible de les traduire en François. Ce ſont des vers detachés, des moitié de vers, qui ne préſentent aucun ſens ſuivi.





VIE DE SAPHO.



Les feux qui de Sapho consumèrent le cœur,
Dans ses écrits encore exhalent leur chaleur.

SAPHO, cette Femme immortelle par son génie, ses vers, son amour & ses malheurs, naquit à Mytilène, Capitale de l'île de Lesbos, environ six cens ans avant l'Ere Chrétienne. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur le nom de son père. Scamandronime passe ordinairement pour le véritable. On nomme encore Simon, Erigius, Eunomine, Écryte, Sémus,

Camone, Étarche (1). Sa mère s'appelloit Cléïs. Voici le nom de ses trois frères : Lariche, Charaxe, Érigius. Elle célébra dans ses Poësies Lariche qu'elle aimoit : fit des vers extrêmement satyriques contre Charaxe, & lui reprocha vivement son amour pour Rhodope ou Doricé, courtisane avec laquelle il dépensa tout son bien.

Sapho épousa Cercola, jeune homme très-riche de l'île d'Andros, en eut une fille appellée Cléïs, du nom de son aïeule ; resta veuve fort jeune ; & ne voulut

(1) Cette diversité de noms a fait croire avec raison, qu'il y avoit eu plusieurs Sapho. L'on voit encore aujourd'hui le portrait d'une Sapho d'Erèse, fameuse courtisane.

pas s'engager dans de nouveaux liens : mais ſon cœur tendre & ſenſible ſe laiſſa bientôt enchaîner par les charmes du beau Phaon. Elle reſſentit pour lui la paſſion la plus vive, la plus violente, & n'éprouva de ſa part que des dédains & des refus. Touchée de l'indifférence, des froideurs & de l'abſence de ce volage Amant, elle lui écrivit en Sicile, où il s'étoit retiré, des lettres touchantes, arroſées, baignées de ſes larmes. Le cruel Phaon n'en fut point attendri ; ne fit aucune réponſe. Sapho au déſeſpoir de ce ſilence, réſolut d'aller elle-même ſe préſenter aux yeux de ſon Amant. Démarche inutile ! Ses vers, ſon amour, ſa préſence, ſes

reproches, ses emportemens, rien ne put fléchir & ramener le cœur de l'insensible Phaon. Indignée du peu de succès de son voyage, Sapho veut enfin oublier pour toujours l'ingrat qui la dédaigne. Elle se rend en Acarnanie, au promontoire de Leucade (1), se précipite courageusement dans la mer, & n'éteint sa passion, qu'en terminant le cours d'une vie si agitée.

(1) On croyoit en Grèce que ceux qui étoient malheureux, & sans aucune espérance dans leur amour, guérissoient de leur passion, en se précipitant du haut de ce fatal rocher. Remède cruel & bisarre ! Les Amours en pleurs, Cupidon désolé, ne purent préserver le cœur de la malheureuse Sapho de ce barbare préjugé.

Sapho ſans être belle, étoit très-aimable : elle avoit la taille médiocre, le teint fort brun, les cheveux noirs, le ſourire doux, agréable, les yeux pleins de feu & de volupté. Elle vécut du tems de Stéſichore, de Pittacus, d'Alcée, de Damophile, de la ſage Pamphile, Auteur de quelques Poëmes, d'Erinne, célébre par ſes Poëſies. Anagora, Myléſienne, Gongylide, de Colophone, Eunique, de Salamine, furent ſes élèves. On met au nombre de ſes amies, pluſieurs belles perſonnes, Amythone, Anactorie, Andromède, Athis, Cydno, Mégare, Mnaïs, Pyrrine, Théléſile, &c.

Toutes ces femmes étoient

étrangères. Les Mytiléniennes en furent jaloufes. Cette jaloufie n'auroit-elle pas donné naiffance aux bruits injurieux à la mémoire de Sapho ? Comment s'imaginer, qu'elle fe foit livrée à tous les excès monftrueux dont on l'accufe? Sa haine contre fon frère qui aimoit une courtifane ; le témoignage d'Alcée & de plufieurs anciens qui l'appellent *chafte & vertueufe*, une réponfe que nous a confervée Ariftote (1), fon

(1) Voici la réponfe de Sapho au poëte Alcée : » Sapho, je voudrois vous confier » quelque chofe, mais la pudeur m'en em- » pêche ? Alcée, répond Sapho, fi vous » aviez deffein de dire des chofes décentes,

violent

violent amour pour Phaon, sa mort surtout, pourroient affoiblir, diminuer, détruire même toutes ces impressions odieuses. Cependant les inconséquences, & les bisarreries du cœur humain sont si fréquentes, que nous n'osons contredire ouvertement une tradition aussi ancienne, aussi accréditée. Nous marchons au milieu des doutes, des incertitudes, des ténébres même; & le flambeau de la saine critique répand

---

» qui ne fussent ni grossières, ni obscènes, » votre pudeur & votre modestie n'en se» roient point alarmées «. Cette réponse de Sapho fait le plus bel éloge de ses sentimens. Ne pourroit-on pas attribuer à Sapho d'Erèse, tout ce qui deshonore Sapho de Mytilène ?

à peine une foible lueur ſur ces ſiécles reculés.

Les anciens attribuent à Sapho neuf livres de Poëſies Lyriques, des Épithalames, des Hymnes, des Épigrammes, des Élégies, des Iambes, des Monologues, des Scholies, &c. On croit qu'elle inventa les vers Éoliques, Saphiques, & quelques inſtrumens de Muſique (1). Ses Poëſies ont été louées dans tous les ſiécles. Socrate, Ariſtote, Strabon, Démétrius de Phalère, Denis d'Ha-

(1) Ariſtoxène prétend que Sapho a inventé la première le mode Mixolydien, dont les joueurs de Tragédies l'ont appris, & uni au Dorien.

licarnaſſe, Plutarque (1), Longin, l'Empereur Julien, &c. en font le plus grand éloge. La Grèce entière lui donna le nom de *dixième Muſe*, & les habitans de Mytilène firent graver ſon portrait ſur leur monnoie. (2).

(1) Plutarque dit que les vers de Sapho ſont une compoſition de feu, & qu'ils montrent au dehors la flamme qu'elle a dans le cœur.

(2) M. l'Abbé Fraguier dit, en parlant de la Gallerie de Verrès : » Le rare mérite » de Sapho dans la Poëſie, en avoit fait une » eſpèce de Divinité : auſſi parmi les Dieux » de toute eſpèce qui paroient la Gallerie de » Verrès, on admiroit la Sapho de bronze » du célèbre Statuaire Silanion. Rien n'étoit » plus fini que cette ſtatue : Verrès l'avoit » tirée de Syracuſe... La Sapho de Verrès

M. Lefevre dit » qu'il n'y avoit
» rien de si beau que ses Poësies :
» mais toutes ces graces, toutes
» ces beautés, cet art secret &
» admirable d'entrer dans les
» cœurs, de parler & de vaincre
» en même-tems, de toucher les
» passions les plus tendres, sont
» des biens qui ne sont point
» venus jusqu'à nous ».

Denis d'Halicarnasse & Longin
nous ont conservé deux piéces

» étoit, non un Poëte, mais la Poësie ; non
» une femme passionnée, mais la passion en
» personne. L'Epigramme de l'Anthologie
» sur un portrait de Sapho, lui donne
» également & la Noblesse & les Graces de
» Vénus. » Mémoires de l'Académie des
inscriptions, tom. 6. pag. 570.

admirables de Sapho ; l'Hymne à Vénus, & l'Ode à une de ses amies. Deux Épigrammes, ou Épitaphes, sont parvenues jusqu'à nous, ainsi que plusieurs fragmens épars dans différens Scholiastes, & rassemblés par Wolfius. Ces restes, ces lambeaux ressemblent à des médailles antiques, un peu altérées : on reconnoît toujours, malgré l'injure du tems, la finesse du burin, la perfection du travail. Quand on parcourt ces fragmens, il semble que l'on fouille sous les ruines de palais décorés autrefois de la plus noble architecture. On découvre çà & là des morceaux précieux de colonnes, & de statues sculptées avec un art mer-

veilleux. Au milieu de ces débris on retrouve des tableaux qui, quoique couverts de poussière, offrent encore aux yeux des connoisseurs, un dessin riche & correct, une touche facile & brillante, un coloris suave & délicieux.

Sapho avoit une imagination vive, féconde, ardente & enflammée. Son esprit étoit orné, naturel, agréable & galant. Son cœur trop sensible & trop tendre causa tous ses malheurs, & tous ses tourmens. Cependant c'est à cette sensibilité, à cette tendresse, que Sapho devoit ses plus belles Odes, ces piéces immortelles, ces chef-

d'œuvres qui l'ont fait placer au-deſſus des autres Poëtes. La beauté, le nombre, l'harmonie, la véhémence, la rapidité, la chaleur ont toujours diſtingué ſa Poëſie. Les anciens vantent le tour facile & hardi de ſes phraſes; les cadences nombreuſes, les expreſſions tendres, voluptueuſes & touchantes de ſes vers qui ne reſpirent que les Graces, Vénus & l'Amour. Ses Odes brûlantes & paſſionnées, écrites, pour ainſi dire, en caractères de feu, pénétroient, enflammoient tous les cœurs : il étoit impoſſible de les lire, ſans être ému, agité, tranſporté. Quelle volupté! quelle douceur! quels charmes! quelle

ſenſibilité ! quel enthouſiaſme ! L'*Amour*, pour me ſervir d'une expreſſion d'Horace, *reſpire encore dans ſes vers ; & les feux qu'elle avoit confiés à ſa Lyre ne ſont pas éteints.*

Spirat adhuc Amor,
Vivuntque commiſſi calores
Æoliæ fidibus puellæ.





POESIES DE SAPHO.

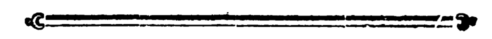
HYMNE A VÉNUS.

IMMORTELLE Vénus, Déesse adorée dans tout l'Univers, fille de Jupiter, toi qui séduis les cœurs, n'accable point mon ame, je t'en conjure, sous le poids des ennuis & de la douleur. Viens comme autrefois : écoute, au nom de l'Amour, écoute ma prière aussi favorablement que le jour, où quittant le palais doré de ton Père, tu descendis sur ton char voluptueux. De charmans passereaux le faisoient

voler légèrement du haut de l'Olympe, en agitant leurs aîles rapides au milieu des airs. Leur course achevée, ils s'en retournent soudain. Alors, heureuse Déesse, tu me demandes en souriant de ta bouche divine, ce que j'ai souffert : pourquoi je t'appelle ; quel remède peut calmer ma raison furieuse, égarée; quel Amant je voudrois persuader, attendrir, arrêter dans mes fers.......? Quel ingrat, ô Sapho, cause tes tourmens? Ah! si l'insensible te fuit, dans peu il te recherchera : s'il refuse tes présens (1), il t'en offrira : s'il ne t'aime pas, il t'aimera bientôt au gré de tes désirs. Descends donc, ô Vénus, délivre-moi de mes

(1) J'ai suivi le sens que le texte grec offre au premier coup d'œil. Je crois cependant qu'on pourroit traduire ainsi : *s'il ne t'a point encore fait de présens, il t'en offrira.* De cette manière les interrogations, & les

ennuis cruels ! Acheve, couronne ton ouvrage : accorde à mon cœur tout ce qu'il ſouhaite ; prends toi-même ma défenſe !



ODE.

Je regarde comme l'égal des Dieux, le mortel qui, placé près de toi, écoute tes paroles enchantereſſes, & te vois doucement lui ſourire. Ce ſont tous ces charmes qui jettent le trouble au fond de mon ame. Dès que je te vois, la parole expire ſur mes lèvres : ma langue eſt muette (1) : je ſens

---

réponſes de Vénus ſont plus naturelles, ont plus de ſuite. D'ailleurs le verbe grec n'exclut pas abſolument ce ſens. Je laiſſe aux Savans à décider la queſtion ; je me conformerai toujours à leur ſentiment.

(1) Ma langue eſt *briſée*.

courir de veine en veine un feu brûlant : mes yeux s'obſcurciſſent : je n'entends qu'un bruit confus : une ſueur froide ſe répand ſur tout mon corps : je tremble.... je friſſonne... je pâlis.... je reſpire à peine.... il ſemble que je vais mourir (1).

Boileau, dans ſon excellente traduction du *Traité du Sublime* de Longin, a rendu ainſi cette Ode, que les Anciens ont regardée comme un chef-d'œuvre.

---

(1) Racine avoit vraiſemblablement ſous les yeux la fin de cette Ode, lorſqu'il faiſoit dire à Phèdre :

Je le vis, je rougis, je pâlis à ſa vue ;
Un trouble s'éleva dans mon ame éperdue ;
Mes yeux ne voyoient plus : je ne pouvois
parler,
Je ſentis tout mon corps & tranſir & brûler :
Je reconnus Vénus......

Heureux, qui près de toi, pour toi ſeule
ſoupire !
Qui jouit du plaiſir de t'entendre parler :
Qui te voit quelquefois doucement lui
ſourire !
Les Dieux dans ſon bonheur peuvent-ils
l'égaler ?
Je ſens de veine en veine une ſubtile
flamme,
Courir par tout mon corps, ſitôt que je te vois :
Et dans les doux tranſports, où s'égare mon
ame,
Je ne ſaurois trouver de langue, ni de voix.
Un nuage confus ſe répand ſur ma vue :
Je n'entends plus : je tombe en de douces
langueurs ;
Et pâle, ſans haleine, interdite, éperdue,
Un friſſon me ſaiſit, je tremble, je me meurs.

Voici quelques réflexions de Longin : elles feront connoître en quoi conſiſtent principalement les beautés de cette Ode, toujours citée comme un

modèle du ſublime qui ſe tire des circonſtances.

❧

« Quand Sapho veut exprimer les
» fureurs de l'amour, elle ramaſſe
» tous les accidens qui ſuivent, & qui
» accompagnent cette paſſion. Mais
» où ſon adreſſe paroît principale-
» ment, c'eſt dans le choix de tout
» ce qui marque davantage l'excès &
» la violence de l'amour. De combien
» de mouvemens elle eſt agitée! Elle
» brûle, elle gele, elle eſt folle, elle
» eſt ſage, elle eſt entièrement hors
» d'elle-même, elle va mourir. On
» diroit qu'elle n'eſt pas épriſe d'une
» ſeule paſſion, mais que ſon ame eſt
» un rendez-vous de toutes les paſ-
» ſions; & c'eſt en effet ce qui arrive
» à ceux qui aiment ».

❧

M. Lefevre a remarqué dans les

huit derniers vers de cette Ode un art admirable, pour peindre l'état d'une perſonne qui perd peu à peu ſes forces, & s'évanouit inſenſiblement. Sapho emploie ſept fois la même particule. Le diſcours plus traînant, plus mou, plus languiſſant, exprime merveilleuſement la ſituation de ceux qui tombent en foibleſſe.

ÉPITAPHE.

DU PÊCHEUR PÉLAGON.

MÉNISQUE, père du pêcheur Pélagon, a fait placer ſur le tombeau de ſon fils, une Naſſe & une Rame, monumens de ſa vie dure & pénible.

ÉPITAPHE.

DE LA JEUNE TIMAS.

LES cendres de la charmante Timas reposent dans ce tombeau. Les Parques cruelles tranchèrent le fil de ses beaux jours, avant que l'Hyménée eut allumé pour elle ses flambeaux. Toutes ses compagnes ont coupé courageusement sur sa Tombe leur belle chevelure (1).

(1) Les Grecs mettoient sur les tombeaux les instrumens de l'art que l'on avoit exercé: c'étoient des Épitaphes parlantes. Ils coupoient encore leurs cheveux sur la tombe de ceux qu'ils regrettoient. Dans Homère, le sensible, le bouillant Achille coupe ses cheveux, & les met sur le lit funèbre, où repose le corps de son cher Patrocle.



FRAGMENS.

I.

SUR LA ROSE.

SI Jupiter vouloit donner une Reine aux fleurs, la Rose seroit la Reine de toutes les fleurs. Elle est l'ornement de la terre; l'éclat des plantes, l'œil des fleurs; l'émail des prairies; une beauté éclatante. Elle exhale l'Amour; attire & fixe Vénus: toutes ses feuilles sont charmantes, son bouton vermeil s'entrouve avec une grace infinie, & sourit délicieusement aux zéphirs amoureux.

Semblable en son Printems à la Rose
nouvelle,
Qui renferme en naissant sa beauté naturelle,
Cache aux vents amoureux les trésors de son
sein,
Et s'ouvre aux doux rayons d'un jour pur &
serein. *VOLTAIRE.*

Aimable Rose, au lever de l'Aurore,
Un essaim de Zéphirs badine autour de toi;
Chacun d'eux jure qu'il t'adore,
Chacun d'eux te promet une éternelle foi.

Mais le soleil en se couchant dans l'onde,
Voit à leurs tendres soins succéder le mépris;
La troupe ingrate & vagabonde
Déserte sans scrupule avec ton coloris.

Tel est le sort de la belle jeunesse,
Mille cœurs enchaînés s'offrent à ses désirs;
Mais bientôt survient la vieillesse,
La fleur tombe, & l'Amour cherche ailleurs
ses plaisirs.

Lës Amours de Leuc. & de Clit.

I I.

LORSQUE vous serez dans le tombeau, votre nom ne vous servira point, & ne parviendra jamais à la postérité. Vous n'avez point cueilli des Roses sur le mont Piérius: vous

defcendrez donc obfcure, ignorée dans le fombre palais de Pluton ; on vous oubliera entièrement, quand vous ferez defcendue chez les Ombres.

III.

VIENS dans nos repas délicieux Mère d'Amour, viens remplir d'un nectar agréable nos coupes d'or; que ta préfence faffe naître la joie au milieu de tes convives & des miens.

IV.

O ma tendre mère, je ne puis, hélas! manier la navette, ni l'aiguille! La redoutable Vénus m'a foumife à fon joug impérieux, & mon violent amour pour ce jeune homme m'occupe toute entière.

V.

L'AMOUR vainqueur de tous les obftacles, me trouble & m'agite. C'eft

un oiſeau doux & cruel ; on ne peut lui réſiſter. Athis, je vous ſuis maintenant odieuſe, tandis que toutes vos penſées ſont pour la belle Andromède.

V I.

La Lune & les Pléïades ſont déjà couchées : la nuit a fourni la moitié de ſa carrière ; & moi, malheureuſe, je ſuis ſeule dans mon lit, accablée de chagrin.





FRAGMENS DIVERS.

COMMENT cette femme rustique & grossière peut-elle charmer ton esprit, & enchaîner ton cœur ? elle ne sait pas laisser tomber avec grace sa robe flottante.

Le deuil & la consternation ne doivent point regner dans la maison d'un Poëte ; c'est une foiblesse indigne d'un Elève d'Apollon.

Celui qui n'a de beauté que l'extérieur, la conserve seulement pendant qu'on le regarde ; mais l'homme rempli de justice & d'équité acquiert bientôt à nos yeux des charmes & des attraits durables.

❧

Pour moi j'aime une vie molle, voluptueuſe ; & mon amour pour les plaiſirs préſens, ne m'empêche pas de faire des actions brillantes & honnêtes.

❧

Je ne ſuis point d'un naturel colère & bouillant ; mon eſprit au contraire eſt tranquille & raſſis.

❧

Les richeſſes ſans la vertu ne ſont jamais irréprochables ; mais l'heureux accord de la vertu & des richeſſes, voilà le comble du bonheur.

❧

L'or eſt le fils de Jupiter ; la rouille ni les vers ne rongent ce métal, qui aiguiſe ſi merveilleuſement l'eſprit des Mortels.

❧

Heureux époux, tes nôces ſont ter-

minées au gré de tes désirs; tu possedes la jeune Beauté que tu souhaitois.

❧

Architectes, donnez plus d'élévation aux portes; un époux égal au Dieu Mars s'avance: il est beaucoup plus haut qu'un homme d'une grande taille.

❧

Ils tenoient tous ensemble des vases, offroient des libations, & faisoient des vœux pour le bonheur du nouvel époux.

❧

Jamais une jeune fille ne fut égale en beauté à celle-ci, ô mon gendre!

❧

Hespérus, tu apportes avec toi tous les avantages; tu nous annonces l'heure de vuider les coupes: tu ramenes les Troupeaux à la Bergerie, & la jeune Bergère auprès de sa mère. Hespérus,

tu rassembles tous les êtres que l'Aurore avoit dispersés par le retour de sa lumière.

❧

Virginité, virginité, où t'envoles-tu, après m'avoir abandonnée?.... Je ne reviendrai pas davantage vers toi, je ne reviendrai plus.

❧

Venez ici, Muses, abandonnez votre brillant séjour!... Venez maintenant Graces délicates, & vous Muses à la belle chevelure!..... Venez chastes Graces, au bras de rose, venez, Filles de Jupiter!.....

❧

Luth divin, réponds à mes désirs, deviens harmonieux!.... C'est toi-même Calliope......

❧

Les dédains de la tendre & de la délicate Gyrine, ont enfin déterminé mon

mon cœur pour la belle Mnaïs..... L'Amour agite mon ame, comme le vent agite les feuilles des chênes ſur les montagnes.... Je volerois ſur le ſommet élevé de vos montagnes, & je t'enlacerois entre mes bras, toi, pour qui je ſoupire.... Tu m'enflammes... Tu m'oublies entièrement, ou tu en aimes un autre plus que moi...... Mets des couronnes de roſes ſur tes beaux cheveux; cueille avec tes doigts délicats les branches de l'aneth... La jeune Beauté qui cueille des fleurs, en paroît encore plus charmante & plus belle.... Les victimes ornées de fleurs ſont agréables aux Dieux, & ils dédaignent toutes celles qui ne ſont point parées de guirlandes.... Je vais chanter maintenant des airs mélodieux qui feront les délices de mes Amantes.... Le roſſignol annonce le Printems par ſes doux ſons.... Pluſieurs guirlandes, & pluſieurs couronnes de fleurs environ-

noient son col.... L'Amour est fils de la terre & du ciel... La Persuasion est fille de Vénus.... Réjouissez-vous, jeune épouse; réjouissez-vous, époux respectable?.... Ami, tenez-vous vis-à-vis de moi; déployez tout le feu, toute la grace de vos yeux?.... L'eau fraiche d'un ruisseau murmure doucement dans ces Vergers sous les branches des pommiers.... J'ai dormi délicieusement, pendant mon songe, dans les bras de la charmante Cythérée.... Le bruit des feuilles agitées a dissipé mon sommeil.... Ses chants étoient beaucoup plus doux que le son de la Lyre, & elle étoit bien plus précieuse que l'or le plus pur.... Amour, ministre charmant de Vénus.... Ces colombes timides sentoient leur courage se réfroidir; elles laissoient tomber languissamment leurs aîles fatiguées... Saluez de ma part la fille de Polyanacte... L'Aurore, dont la chaussure est d'or, paroît déjà...

Toutes les couleurs se confondoient sur son visage.... La lune dans son plein brilloit déjà..... Les étoiles cachent leurs feux brillans dans le voisinage de la Lune; sur-tout, lorsque parfaitement arrondi, ce bel astre éclaire la terre.... Le sommeil étoit étendu sur ses paupières (1)..... Que les vents emportent ceux qui frappent les autres.... Ceux à qui je procure des emplois importans, me font les plus profondes blessures....

Charmante Vénus, je vous ai envoyé des ornemens de couleur de pourpre; ils sont très-précieux : c'est votre Sapho qui vous offre ces agréables présens.... Je ne vous estime pas autant que vous le voudriez.... Vos présens m'ont rendue respectable.... Ne vous occupez pas

(1) Ses yeux d'un somme dur sont pressés & couverts. *La Fontaine.*

à des choſes auſſi minutieuſes......
Certainement c'eſt un mal de mourir : ſi ce n'eût pas été un malheur, les Dieux ſeroient morts eux-mêmes.... Dans la colère rien ne convient mieux que le ſilence ; lorſque ſes tranſports ſont calmés, il faut encore enchaîner ſa langue, & ne point ſe livrer à des diſcours futiles & emportés.... Les parens de cette jeune Beauté gardée avec tant de ſoin, prétendoient qu'elle déteſtoit, plus que la mort, les diſcours ſur l'Hymen...





VIE DE THÉOCRITE.

THÉOCRITE naquit à *Syracuse*, Ville de Sicile, sous le règne de Ptolémée, fils de Lagus, environ deux cens soixante-dix ans avant l'Ere Chrétienne. Son père se nommoit *Simmichus* (1), & sa mère *Philine*. Il étoit contemporain de Ménandre, ce fameux Poëte Comique, & vécut à la Cour de Ptolémée Philadelphe, Roi d'Egypte. On rapporte qu'étant de retour dans sa Patrie, il

(1) Si l'on en croit une Epigramme Grecque, il s'appelloit Praxagore.

eut l'imprudence d'écrire, & de publier des Satyres contre Hiéron, Tyran de Syracuse, qui se vengea en le faisant périr.

Théocrite est regardé à juste titre comme l'Inventeur & le Père de la Poësie Pastorale, quoique avant ce Poëte, on eût sans doute déjà composé des Chansons champêtres, & célébré les Amours, les jeux, les animosités, les jalousies, les combats & toutes les disputes des Bergers. Tous les connoisseurs donnent à Théocrite le premier rang dans l'Idylle, ou Eglogue, & le préfèrent sans hésiter à Moschus, Bion, Virgile même, Calpurnius & Némésianus. Il est impossible de faire passer dans une Traduction Françoise

toutes les Graces naïves, légères, naturelles & champêtres, la simplicité admirable, la douceur enchantereſſe, la ruſticité charmante qui caractériſent les Idylles de ce Poëte. Toutes ces délicateſſes, toutes ces beautés de la Nature s'évanouiſſent dès qu'on les touche : il eſt bien difficile, en les maniant, de ne pas les altérer & les flétrir. Je compte beaucoup ſur l'indulgence du Public pour cet Eſſai, que je n'expoſe au grand jour qu'en tremblant. Comme le bel eſprit fait de plus en plus des progrès, & anéantit les notions les plus naturelles, je vais mettre ſous les yeux du Lecteur le ſentiment de quelques Auteurs modernes ſur la Poëſie

Pastorale, & je commence d'abord par un morceau de l'Abbé Desfontaines, dans lequel il fait connoître la nature du Poëme Pastoral.

» Si l'on juge, dit ce Critique » judicieux, du mérite de l'an» cienne Poësie Pastorale sur l'idée » peu avantageuse qu'on a essayé » d'en donner vers la fin du dernier » siècle, & si l'on est prévenu en » faveur du nouveau systême sur » l'Eglogue : on pourra ne pren» dre aucun plaisir à la lecture de » celles de Théocrite. On n'y » trouvera ni tendres amourettes, » ni brillantes antithèses, ni pen» sées fines, ni rien qui approche » de ces sentimens analysés qui » forment ce qu'on appelle la » métaphysique du cœur, & ce

» qu'on pourroit nommer la mouſſe
» de l'eſprit. Il faut aimer le na-
» turel & le ſimple, pour aimer
» les Paſtorales de Théocrite &
» de Virgile, & ſavoir goûter autre
» choſe que des traits ingénieux &
» délicats. Il faut avoir aſſez de
» bon ſens, pour ne pas vouloir
» que des Habitans de la Cam-
» pagne ſoient des diſcoureurs de
» ruelle, ou des perſonnages de
» Roman. Le Lecteur judicieux
» doit ſe tranſporter dans ces
» ſiècles reculés, où la condition
» Paſtorale, ſans être ſtupide, ni
» miſérable, étoit affranchie de
» certaines bienſéances arbitraires,
» établies dans la ſuite par un nou-
» veau genre de ſociété, qui a exigé
» des loix, & conſéquemment de

» nouvelles mœurs.... Dans ces
» premiers temps, l'unique passion
» de l'homme étoit peut-être
» l'Amour. Mais comme ce n'étoit
» pas un desir effréné, ce n'étoit
» pas non plus une molle galan-
» terie, ni un sentiment chimé-
» rique. Le Berger n'aimoit pas
» plus sa Bergère, que ses
» brebis, ses pâturages, & ses
» vergers. Des troupeaux féconds,
» une abondante récolte, une
» heureuse vendange combloient
» ses desirs. Son amour-propre se
» bornoit à avoir de la beauté,
» & être loué sur cet avantage,
» à exceller dans la Poësie &
» dans le Chant. Comme les bois,
» les moissons, les fleurs, les
» fruits, les troupeaux, les bêtes

» farouches, les fontaines, les
» fleuves, les montagnes, les
» rochers, les prairies, étoient
» ſans ceſſe préſens à leurs yeux
» & à leur eſprit : c'étoit le ſujet
» le plus ordinaire de leurs entre-
» tiens ; & c'étoit de-là qu'ils
» empruntoient leur langage fi-
» guré. Leurs vers n'avoient point
» d'autres objets, & s'ils réuſſiſ-
» ſoient à peindre, ils ſe croyoient
» avec raiſon excellens Poëtes,
» ſans le ſecours des Antithèſes,
» des pointes & des épigrammes.
» Leur galanterie ignoroit cette
» futile délicateſſe, que la Na-
» ture n'enſeigne point : elle ne
» connoiſſoit dans le commerce
» amoureux que la tendreſſe, que
» la bonne foi, & la conſtance....

» La vertu & le vice étoient
» également ſimples & naturels...
» Je demande ſi la peinture d'une
» vie innocente, & d'une ſociété
» entièrement différente de la
» nôtre, telle qu'étoit l'ancienne
» ſociété humaine, n'eſt pas digne
» de notre attention. Quoi de
» plus capable d'animer la Poëſie,
» & de plaire à l'imagination, que
» les prairies, les vergers, les
» bois, les fontaines, les ruiſſeaux,
» la douce haleine des Zéphirs,
» les fleurs, le chant des oiſeaux,
» les Abeilles, les grottes, l'azur
» des cieux ? Les Bergers de
» Théocrite parlent ſouvent de
» leurs troupeaux, mais ſans
» groſſièreté & ſans baſſeſſe, &
» nullement comme nos Payſans

» en pourroient parler aujour-
» d'hui. Loin que les comparaiſons
» rendent leurs diſcours froids &
» languiſſans, c'eſt au contraire
» ce qui les anime & les embellit.
» Comme ils ſont ſuppoſés avoir
» beaucoup de loiſir & de tran-
» quillité d'eſprit, ils peuvent
» s'exercer plus aiſément, &
» avec plus de juſteſſe que les
» autres hommes, à comparer les
» choſes : mais leurs comparaiſons
» ſont toujours champêtres, &
» c'eſt ce qui en fait l'agrément.
» Bornés à ce qui frappe ſans ceſſe
» les yeux, & occupés de la pluie
» & du beau temps, du cours du
» Soleil & des Étoiles ; de la fé-
» condité de la terre, de leurs
» troupeaux, de la verdure des

» prés & des bois ; ils y rapportent
» toutes leurs penſées, & c'eſt ce
» qui leur fournit une abondance
» merveilleuſe de ſimilitudes,
» infiniment agréables à l'eſprit,
» qui aime toujours ou à comparer
» lui-même, ou à jouir des com-
» paraiſons qu'on lui offre «.

Voici comme M. l'Abbé Batteux s'exprime dans ſon *Cours de Belles-Lettres* : » On s'eſt plu à
» voir naître la Poëſie Paſtorale
» ſur les bords de l'Anapus, dans
» les vallées d'Elore, où ſe jouent
» les Zéphirs, où la ſcène eſt
» toujours verdoyante, & l'air
» toujours rafraîchi par le voiſi-
» nage de la mer. Quel berceau
» plus digne de la Muſe Paſtorale,
» dont le caractère eſt ſi doux !....

» Théocrite a peint dans ses Idyl-
» les la nature simple, naïve &
» gracieuse : on peut regarder son
» Ouvrage comme la Bibliothé-
» que des Bergers, s'il leur est
» permis d'en avoir une. On y
» trouve recueillis une infinité de
» traits dont on peut former les
» caractères qui conviennent aux
» Bergers. Il est vrai qu'il y en a
» quelques-uns qui auroient pu
» être plus délicats; d'autres, dont
» la simplicité ne nous paroît pas
» assez assaisonnée; mais dans la
» plupart il y a une douceur, une
» mollesse, que ceux qui l'ont
» suivi ont copiée, plutôt que
» d'entreprendre de l'imiter. On
» pourroit les comparer à ces
» fruits d'une maturité exquise,

» servis avec toute la fraîcheur
» du matin, & ce léger coloris
» que semble y laisser la rosée.
» La versification de ce Poëte
» est admirable, pleine de feu,
» d'images, & sur-tout d'une
» mélodie, qui lui donne une
» supériorité incontestable sur tous
» les autres..... Chez Théo-
» crite, l'Idylle est dans un bois,
» ou dans une prairie riante;
» il a peint la Nature simple
» & quelquefois négligée.....
» On veut qu'une Eglogue amuse
» doucement, mollement, si j'ose
» parler ainsi; que sa lecture soit
» pour nous comme un demi-
» sommeil, où l'on ne pense
» qu'autant qu'il le faut, pour
» sentir qu'on se repose; & c'est

» précisément ce que produit le
» ton & la marche de Théocrite «.

Longepierre, qui a traduit en vers les quinze premières Idylles de Théocrite, s'exprime ainsi à son sujet : » Il y a peu de Poëtes
» aussi fameux, & aussi dignes de
» la réputation qu'ils se sont
» acquise, que Théocrite. Les
» meilleurs Auteurs de tous les
» temps qui en ont parlé, l'ont
» comblé d'éloges ; & ses Poësies
» le louent encore mieux, auprès
» de ceux qui en peuvent con-
» noître les beautés. Aussi ont-
» elles mille charmes ; & sous une
» simplicité toute naïve, elles
» enferment des agrémens inex-
» primables ; elles laissent apper-
» cevoir des beautés dépouillées

» d'ornemens, & même quelque» fois un peu négligées, mais gra» cieuses & touchantes dans leur » simplicité. En un mot, elles » semblent puisées dans le sein de » la Nature, & dictées par les » Graces mêmes ..... L'Amour, » il est vrai, ouvre l'esprit, mais » il ne le change pas ; il polit les » Bergers ; mais il ne les élève » point au-dessus de leur condi» tion, jusqu'à leur faire oublier » ce qu'ils sont : c'est le cœur » sur-tout qu'il fait entrer dans le » langage qu'il leur dicte. Il leur » inspire des choses tendres & » passionnées, des choses agréables » & jolies même ; mais revêtues » d'images proportionnées à leur » caractère, à leur vie, à leur

» emploi ; empruntées des objets
» qui les environnent, & embel-
» lies de couleurs familières &
» naturelles à ceux qui parlent....
» Il est moins difficile d'orner &
» d'enrichir, que de peindre à
» nud. Représenter la Nature sans
» voile & sans ornement ; l'offrir
» d'une manière simple & naïve ;
» mêler des graces & des charmes
» à cette grande simplicité, n'est
» pas un talent ordinaire : ce sont
» des coups de maître, & l'effort
» de la plus haute perfection ; &
» c'est aussi en quoi a réussi admi-
» rablement Théocrite ; c'est ce
» qui le distingue & le caractérise ;
» en un mot, c'est la source de tant
» de beautés qu'on admire en lui,
» & de la grande réputation qu'il a

» méritée.... Je ne crains point de
» dire qu'il n'y a peut-être point
» de Poëte, dont il ſoit ſi difficile
» de faire une belle Traduction.
» La principale beauté de cet
» Auteur conſiſte dans une grande
» ſimplicité de penſées & d'expreſ-
» ſions, dans une peinture naïve
» & champêtre des mœurs des
» Bergers, dans des images con-
» venables aux ſujets qu'il traite...
» Attraits ſans fard, beauté ſans
» ornement, ſimplicité ſans baſ-
» ſeſſe, douceur ſans inſipidité,
» variété ſans égarement, air
» champêtre ſans ruſticité, abaiſ-
» ſement ſans petiteſſe, graces
» ſans affectation, eſprit ſans
» brillant, contrainte ſans eſcla-
» vage; voilà les charmes qu'on

» rencontre à chaque pas dans
» Théocrite.... La Nature règne
» dans ses Idylles; elle y peint,
» elle y anime, elle y égaye
» toutes choses. Elle se fait
» voir & sentir par-tout, elle y
» respire toute entière. Si l'on y
» entrevoit l'art dans quelques
» endroits, c'est toujours sous
» l'image de sa rivale, & si bien
» déguisé, qu'il est impossible de le
» démasquer entièrement; les plus
» fins connoisseurs y sont trompés
» les premiers.... Théocrite est
» simple, naïf; mais d'une sim-
» plicité qui a mille graces. C'est
» une Beauté qui ne doit ses
» charmes qu'à elle-même; une
» Beauté nue & dépouillée de
» toute sorte d'ornemens, mais

» gracieuſe & toute attrayante.
» On diroit que ce Poëte a été
» perſuadé que la moindre parure,
» loin d'embellir un ſi charmant
» objet, en déroboit aux yeux
» quelque grace; & l'on ne peut
» ſe laſſer d'admirer un génie qui
» a trouvé le ſecret de produire
» de ſi belles choſes, en prenant
» autant de ſoin pour fuir toute
» ſorte d'ornemens, que les
» autres en prennent pour les
» amener.... Il eſt riche en ima-
» ginations; varié, fécond en
» penſées, en peintures, en
» caractères. On peut le comparer
» à un de ces beaux lieux formés
» à plaiſir par la nature, où elle
» s'eſt jouée elle-même, & où
» elle n'a rien oublié de ce qu'elle

» a cru capable de plaire ; où elle
» a étalé ſes plus doux tréſors,
» & dans une confuſion ſouvent
» négligée ; mais toujours abon-
» dante & agréable, parmi les
» objets les plus rians elle s'eſt plue
» à en placer quelques-uns de ſau-
» vages, & d'un peu bruts,
» comme pour ſe diſtinguer par
» ces traits, & en offrant plus de
» variété, faire connoître toute
» l'étendue de ſa puiſſance.....
» Théocrite eſt coulant, doux,
» harmonieux, délicat, heureux
» & vif dans ſes expreſſions ; exact
» à conſerver le nombre du vers
» bucolique ; enfin il a tous les
» avantages de la Langue Grec-
» que : ſa facilité eſt inimitable : ſon

» génie aiſé produit en grand
» nombre des choſes ſimples ,
» agréables, naturelles, ſans peine,
» ſans étude , ſans deſſein , ſans
» effort , & en ſe jouant ; en ſorte
» qu'elles ſemblent naître d'elles-
» mêmes ſous les mains de ce
» Poëte , & que communiquant
» à ceux qui le liront cette facilité,
» il met leur eſprit dans une ſi-
» tuation aiſée & agréable, dont
» rien ne trouble le calme & la
» douceur. Plus on aura de déli-
» cateſſe, & plus on aura de goût
» pour Théocrite «.

Je n'ajouterai rien à ces éloges, ſinon que ce Poëte eſt quelquefois ſublime, qu'il traite des objets importans, & chante ſouvent d'un

ton

ton un peu plus élevé qu'il ne paroît convenir à l'Idylle :

Sicelides Musæ, paulò majora canamus.

Cependant, si l'on y fait bien attention, l'on reconnoîtra que dans les sujets qui, au premier coup d'œil, semblent étrangers au genre Bucolique, ce Poëte a l'art d'employer des images & des comparaisons champêtres, en sorte que pour l'ordinaire on peut lui appliquer ces vers admirables de Boileau.

Telle qu'une Bergère, au plus beau jour de
Fête,
De superbes rubis ne charge point sa tête,
Et sans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un chant voisin ses plus beaux
ornemens ;

Telle, aimable en ſon air, mais humble dans ſon ſtyle,
Doit éclater ſans pompe une élégante Idylle.
Son tour ſimple & naïf n'a rien de faſtueux,
Et n'aime point l'orgueil d'un vers préſomptueux.
Il faut que ſa douceur flatte, chatouille, éveille,
Et jamais de grands mots n'épouvante l'oreille.





IDYLLES DE THÉOCRITE.

IDYLLE PREMIÈRE (1).

THYRSIS, UN BERGER.

THYRSIS.

LE PIN qui couronne les bords de cette claire Fontaine fait entendre un doux murmure : mais, aimable Berger,

(1) Je dois avertir les Lecteurs, que la première Edition de ces Idylles fut publiée en 1774. Il a paru une traduction de Théocrite en 1777. On y trouve plusieurs phrases,

les ſons de ta flûte n'ont pas moins de douceur ! Tes chants ne ſe céderont jamais qu'à ceux de Pan ; & ſi ce Dieu reçoit un bouc armé de ſes cornes, tu obtiendras une chèvre ; s'il ſe contente au contraire d'une chèvre, tu ne remporteras alors pour prix de ta victoire qu'une jeune chèvre : la chair en eſt tendre & délicate, tant qu'on n'a pas commencé à la traire.

LE BERGER.

THYRSIS, tes chants ſont plus agréables que le murmure de cette eau qui coule en s'épanchant du haut de ce rocher ! Si les Muſes acceptent pour préſent une tendre brebis, ta victoire

---

pluſieurs expreſſions empruntées de la mienne. On ne m'accuſera pas de plagiat, & cette découverte m'a fait plaiſir. C'eſt une preuve que le nouveau Traducteur n'a pu faire mieux.

ſera payée d'un jeune Agneau : mais ſi ces Déeſſes préfèrent l'agneau, tu recevras alors une jeune brebis.

THYRSIS.

BERGER, viens t'aſſeoir au pied de ce Coteau ; viens ſur ces bruyères faire réſonner ta flûte en l'honneur des Nymphes ! pendant ce temps, je ferai paître tes chèvres.

LE BERGER.

IL ne nous eſt pas permis, ô Thyrſis, il nous eſt abſolument défendu de jouer de la flûte vers le milieu du jour : nous redoutons le Dieu Pan : c'eſt le temps où il ſe repoſe, après s'être beaucoup fatigué à la chaſſe. Ce Dieu s'irrite aiſément, & ſon viſage eſt toujours enflammé de colère : mais pour toi, ô Thyrſis, qui as été inſtruit des tourmens de Daphnis ; toi qui as remporté le prix

des chants bucoliques, ſuis-moi; allons nous repoſer ſous cet ormeau touffu, vis-à-vis cette ſtatue de Priape, & celles des Nymphes de ces Fontaines. Il y a dans cet endroit des ſiéges de gazon, ombragés par ces chênes majeſtueux : c'eſt une retraite convenable à des Bergers. Si tu veux chanter comme autrefois, lorſque tu diſputois la victoire à Chromis, ce Berger de Libye, je te permettrai de traire trois fois cette chèvre, mère de deux jumeaux : quoiqu'elle allaite deux petits, elle remplit encore chaque jour de ſon lait deux grands vaſes. Je te donnerai en outre une taſſe profonde, enduite de cire odorante : elle eſt garnie de deux anſes : la Sculpture conſerve toute ſa fraîcheur & toute ſa nouveauté. Les bords ſont chargés de lierre ſerpentant, entremêlé avec l'Amaranthe, dont la fleur eſt dorée. Une femme charmante, ornée d'un voile

& de bandelettes, eſt gravée au fond. Cette figure eſt deſſinée avec un art merveilleux; c'eſt un ouvrage parfait. On voit près de cette Beauté deux Amans à longue chevelure : ils lui parlent tour-à-tour, lui font de vifs reproches ſur ſon indifférence : mais ſon ame n'en eſt point touchée ; elle regarde tantôt celui-ci avec un ſourire malin, tantôt elle paroît donner à celui-là toute ſon attention. Ces deux malheureux les yeux enflammés d'amour, ſe conſument en vain auprès d'elle. On apperçoit plus loin un vieux pêcheur, & un rocher aride ſur lequel il ſe hâte de traîner un immenſe filet, pour le lancer dans la mer. Ce Vieillard ſemble faire des efforts prodigieux: on diroit qu'il déploye toute ſa force pour cette pêche : ſes veines ſont gonflées au-tour de ſon cou : tous ſes muſcles ſont tendus : quoique déjà blanchi par les années, il a autant de

vigueur qu'à la fleur de l'âge. Une vigne chargée de grappes vermeilles, & ciselée avec un art admirable, s'offre aux regards tout auprès de ce vieux Pêcheur. Un jeune Berger, couché le long de la haïe, en est le gardien. On voit près de lui deux renards : l'un court à travers le plant de vigne, & détruit les raisins déjà mûrs ; l'autre médite quelque fourberie, & semble dire qu'il ne s'éloignera pas sans avoir auparavant dérobé le déjeûner du jeune Pâtre. Celui-ci s'occupe à tresser ensemble de la paille & du jonc, afin d'en construire des piéges pour surprendre des cigales, & il prend tant de plaisir à son ouvrage, qu'il oublie entièrement sa Panetière, son déjeûner, & la garde de la vigne. Des branches flexibles d'Acanthe embrassent tout le contour de cette belle tasse. Cet ouvrage divin excitera ton admiration ; tu en seras enchanté. Un

jeune Nautonnier de Calydon me l'a vendu pour une chèvre & un grand fromage de lait excellent (1). Ce vase n'a point encore approché de mes lèvres : jamais personne ne s'en est servi : je t'en ferai présent volontiers, ô mon cher Thyrsis, si tu veux chanter les vers que je desire. Je ne suis point jaloux de ta gloire ; allons, commence : tu ne feras point entendre tes chants dans les enfers, où régnent le silence & l'oubli.

THYRSIS.

COMMENCEZ, Muses chéries, commencez des chants bucoliques !

Je suis Thyrsis, habitant de l'Etna :

---

(1) Quelques Commentateurs prétendent qu'il faut lire *gâteau* au lieu de *fromage*. La différence n'est pas fort essentielle. Ces deux idées sont également champêtres, & dans les mœurs des Bergers.

c'eſt la voix de Thyrſis que vous entendez.

Muſes, où étiez-vous pendant que Daphnis étoit conſumé d'amour? Habitiez-vous les vallons délicieux de Tempé, arroſés par le Pénée? Erriez-vous ſur le Pinde? vous ne parcouriez point alors les bords du majeſtueux Anapus, ni le ſommet élevé de l'Etna, ni les ondes ſacrées d'Acis.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Les loups, les bêtes féroces ont déploré ſon malheur par leurs hurlemens affreux : les lions à ſa mort ont fait retentir les forêts de leurs longs rugiſſemens.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Des Taureaux, des Geniſſes, de jeunes Veaux & leurs mères, ſe ſont attroupés en grand nombre autour de lui, & ont pleuré ſa perte.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Mercure le premier quitta le ſommet des montagnes, s'approcha de Daphnis, & lui dit : Quel eſt donc, ô Daphnis, quel eſt le ſujet de ton accablement? D'où naiſſent les feux qui te conſument?

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Tous les Bergers, tous les Paſteurs accoururent vers lui : tous lui demandèrent quel tourment il enduroit. Priape y vint auſſi, & lui adreſſa ces mots : Infortuné Daphnis, pourquoi te laiſſer abattre ainſi par le chagrin! Une jeune Beauté te cherche avec empreſſement ſur les bords des fontaines, & à travers les forêts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques!

Tu es trop malheureux dans ton amour : il trouble ta raiſon. Juſqu'ici tu avois été célèbre & renommé par ta

ſageſſe ; mais aujourd'hui tu n'es plus qu'un Berger mercenaire, & tu reſſembles à ces Pâtres groſſiers, qui, témoins de l'accouplement des boucs & des chèvres, en ſèchent de douleur.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

De même quand tú apperçois de jeunes Bergères rire & folâtrer enſemble, auſſitôt ta jalouſie ſe manifeſte dans tes regards, de ce que tu ne peux danſer avec elles. Daphnis garda un profond ſilence, & tout entier en proie à ſon amour, il le conſerva juſqu'à ſon trépas.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

L'aimable Vénus s'y rendit la dernière : les ris voltigeoient ſur ſes lèvres, tandis que la colère étoit au fond de ſon cœur. Eh bien, Daphnis, lui dit-elle, tu te vantois de triompher de l'Amour ! Mais cependant te voilà

vaincu, dompté par ce Dieu terrible.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Daphnis répondit ainſi à la Déeſſe : O redoutable Vénus ! O Déeſſe odieuſe! O Vénus ennemie cruelle des mortels ! Tu dis donc que mon dernier ſoleil ſe couche ! Vas, Déeſſe déteſtable, Daphnis cauſera le déſeſpoir de ton fils, juſques dans le ſombre ſéjour des morts.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Déeſſe, vas ſur le mont Ida, où l'on dit qu'un jeune Berger...... cours vers Anchyſe, à l'ombre des chênes touffus...... Ici on ne trouve qu'un léger gazon....... Ici les Abeilles voltigent en bourdonnant autour de leurs ruches.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

Adonis étoit plein de charmes & d'appas : il faiſoit paître des troupeaux :

il perçoit des lièvres à la chasse, & poursuivoit des bêtes farouches.

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques!

Ose aller te présenter encore vis-à-vis de Diomède, & le défier au combat! Dis-lui: J'ai vaincu le Berger Daphnis; viens combattre contre moi!

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques!

Loups, bêtes féroces, & vous, Ours, habitans des montagnes, adieu; le Berger Daphnis n'habitera plus avec vous sous ces chênes, au milieu des bois & des forêts! Adieu, belle Fontaine d'Arétuse! Adieu fleuves qui roulez doucement vos flots argentés, vers les ondes du Thymbris!

Commencez, Muses chéries, commencez des chants bucoliques!

Je suis ce Daphnis qui faisoit paître ici ses Bœufs, & désaltérer dans ce lieu ses Taureaux & ses Genisses.

Commencez, Muſes chéries, commencez des chants bucoliques !

O Pan ! ô Dieu des Bergers, ſoit que tu parcoures maintenant la haute montagne du Lycée; ſoit que tu erres ſur le vaſte ſommet du Ménale, viens dans l'Iſle de Sicile : abandonne le Promontoire d'Hélice, & le tombeau élevé du fils de Lycaon, ce Tombeau révéré même des Dieux !

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques !

Approche, Roi des Bergers; reçois cette flûte harmonieuſe, agréable, & collée avec de la cire ! L'embouchure en eſt aiſée. Victime malheureuſe de l'Amour, je me ſens entraîner dans les Enfers.

Ceſſez, Muſes, ceſſez enfin ces chants bucoliques !

Buiſſons, & vous épines, produiſez, portez maintenant des violettes ! Que le beau Narciſſe étale déſormais ſes

fleurs fur le genevrier ! Que tout change de forme & de nature ! Que le Pin fe charge de poires , puifque Daphnis périt cruellement ! Que les Cerfs bleffent maintenant les Chiens, & que les triftes Hiboux le difputent fur les montagnes aux tendres Roffignols !

Ceffez, Mufes, ceffez enfin ces chants bucoliques !

Daphnis n'en put dire davantage : fes forces l'abandonnent : Vénus s'approche de lui, veut le foutenir & le ranimer ; mais la Parque avoit déjà coupé la trame de fes jours. C'eft ainfi que Daphnis paffa le fleuve fatal : l'onde noire engloutit ce Berger agréable aux Nymphes, & favorifé des Mufes.

Ceffez, Mufes, ceffez enfin ces chants bucoliques !

Berger, donne-moi la taffe, & fais approcher la Chèvre, afin que je puiffe la traire, & faire des libations aux Mufes. Je vous falue, Mufes chéries, je vous

salue ! Je veux dans la suite chanter en votre honneur des chansons encore plus douces & plus harmonieuses.

LE BERGER.

PUISSE ta bouche enchanteresse être remplie de flots délicieux de miel ! Puisse-tu savourer des figues cueillies dans l'Attique ! Tu chantes avec plus de douceur que la Cigale. Voici la tasse, aimable Berger : combien l'odeur en est suave ! Tu vas croire qu'elle a été plongée dans la Fontaine des Déesses des Saisons. Viens ici Cyssethe ! Berger, tu peux la traire présentement : & vous, mes Chèvres, gardez - vous de sauter & de bondir devant votre chef (1), de peur d'exciter ses feux !

(1) Devant le *Bouc*.

IDYLLE II (1).

SIMETHE, OU L'ENCHANTERESSE.

THESTILIS, où font ces lauriers, ces Philtres ? couronne cette coupe avec de la laine couleur de pourpre, afin de faire périr l'infidèle qui caufe

---

(1) Longepierre s'exprime ainfi au fujet de cette Idylle : » Cette Idylle eft, à mon » gré, la plus belle de Théocrite, & peut-» être nous refte-t-il peu de morceaux de » l'Antiquité auffi parfaits. Il y règne d'un » bout à l'autre un génie, une vivacité, » une force d'expreffion, & fur-tout un » pathétique qui touche & qui attache agréa-» blement : auffi ai-je oui dire à M. Racine, » fi bon juge & fi grand maître en cette » matière, qu'il n'a rien vu de plus vif, » ni de plus beau dans toute l'Antiquité «.

mon tourment ! Il y a douze jours entiers que le cruel m'abandonne. Il ignore si je respire encore, ou non. Le barbare n'a pas même daigné frapper à ma porte. Vénus & le volage Amour ont sans doute fixé son cœur vers un nouvel objet. J'irai demain dans la Palestre de Timagète, pour le voir ; je lui demanderai pourquoi il en agit de la sorte avec son Amante. Mais je veux lui faire sentir aujourd'hui le pouvoir de mes enchantemens. O Lune, prête-moi ta brillante clarté ! ô Déesse, je vais t'adresser mes chants, ainsi qu'à l'infernale Hécate que les chiens redoutent, lorsqu'elle marche au travers de flots de sang noirâtre, & parmi les ossemens & les tombeaux. Je te salue, Hécate, Divinité terrible ? Ne m'abandonne pas ! Rends ces charmes aussi puissans que ceux de Circé, de Médée, & de la blonde Périmède !

Charme puissant (1), ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Le feu a déjà consumé la farine ! Jettes-en d'autre, trop lente Thestylis ! Mais à quoi penses-tu donc ? Scélérate, serois-je aussi l'objet de tes mépris ? Jette donc cette farine dans le feu, & dis en même-temps ; *J'y jette de même les os de Delphis.*

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

---

(1) Il y a dans le texte *Yunx.* » L'Yunx
» est un oiseau dont les anciens se servoient
» dans les enchantemens, & sur-tout dans les
» philtres. On croit communément que c'est
» le hochequeue. Les Enchanteresses l'at-
» tachoient à une roue qu'elles tournoient
» rapidement, en chantant des vers magi-
» ques. D'autres pensent, dit le Scholiaste
» de Pindare, qu'elles n'attachoient point
» cet oiseau entier à la roue ; mais seule-
» ment ses entrailles ». Mémoire sur Vénus, par M. Larcher, 1775, pag. 56.

Delphis cause mon tourment. C'eſt pour l'en punir que je brûle ce laurier : il a pris feu tout-à-coup en pétillant, & s'eſt entièrement réduit en cendres. Puiſſe une flamme dévorante conſumer également Delphis !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Comme je fais fondre cette cire ſous d'heureux auſpices, que l'Amour amolliſſe de même le cœur de Delphis ! Comme ce cercle d'airain roule à mes pieds, que l'ingrat, conduit par Vénus, faſſe pareillement pluſieurs tours vis-à-vis de cette porte !

Charme puiſſant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je vais offrir le ſon. Pour toi, Diane, tu pourrois amollir non-ſeulement le diamant renfermé dans les entrailles de la terre, mais encore les corps les plus durs & les plus ſolides ! Theſtylis, les chiens commencent à aboyer dans

la ville : la Déesse paroît déjà dans les carrefours : frappe au plutôt ce vase d'airain !

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

La mer est calme présentement, & les vents se taisent, tandis que la douleur assiége cruellement mon ame. Je brûle toute entière pour l'ingrat, qui, au lieu de me donner le doux nom d'Epouse, m'a ravi malheureusement mon trésor le plus précieux, & a flétri ma réputation !

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Je fais trois libations, & je répète trois fois ces mots, ô redoutable Déesse ! *Quelque objet qui enchaîne le cœur de mon Amant, puisse Delphis l'oublier, ainsi que Théfée perdit à Naxe, dit-on, le souvenir de la belle Ariane !*

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

L'Hippomane croît dans l'Arcadie : cette plante rend furieux les coursiers & les cavalles légères & les fait errer à pas précipités sur le sommet des montagnes. Puissè-je voir Delphis, saisi d'une fureur amoureuse, accourir ici de la Palestre avec la même ardeur !

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis a perdu cette frange de son vêtement : je vais la mettre en pièces, & la jetter dans ce feu violent. Amour, ah cruel Amour, tel qu'une avide sangsue, tu as tari tout mon sang dans mes veines !

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage !

Delphis, je broyerai un Lézard, & je te porterai demain ce breuvage funeste ! Thestylis, prends ces poisons : frottes-en le seuil de cette porte, où mon cœur reste toujours enchaîné, tandis que le perfide me dédaigne, &

dis en même temps (1); *je disperse les os de Delphis.*

Charme puissant, ramène dans ces lieux mon Amant volage!

Maintenant que je suis seule & abandonnée, depuis quelle époque pleurerai-je mon amour! Par où commencerai-je! Qui m'a fait ce présent fatal! Anaxo, fille d'Eubulus, vint, une corbeille à la main, dans le bois consacré à Diane : on y conduisoit avec beaucoup de pompe plusieurs bêtes sauvages, & surtout une Lionne superbe.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur!

Theucarile, ma Nourrice, dont le

---

(1) Il y a dans le Grec, dis en *crachant*. Cette circonstance avoit lieu dans les enchantemens. Cette idée peut paroître désagréable à des François : mais il faut se transporter, quand on lit un Auteur, dans les siècles où il écrivoit.

souvenir.

ſouvenir me ſera toujours agréable, demeuroit auprès de nous : elle me pria, me conjura d'aller voir cette Fête brillante. Hélas, je la ſuivis malheureuſement ! J'étois vêtue d'une robe précieuſe, & couverte d'un voile fin & délié, que j'avois emprunté à Cléariſte.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur ?

Lorſque j'étois au milieu du chemin qui conduit à la maiſon de Lycon, j'apperçus Delphis & Eudamippe : ils marchoient enſemble : le tendre duvet de leurs joues reſſembloit au pâle ſouci, & leur peau étoit plus éclatante que le diſque de la Lune. Ils revenoient de la Paleſtre, où ils s'étoient beaucoup exercés.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Dès que je le vis, ma raiſon ſe troubla; mon cœur fut cruellement tourmenté; ma beauté perdit tous ſes char-

mes ; interdite, éperdue, je ne pris plus d'intérêt à cette Fête, & j'ignore comment je m'en retournai : une fièvre brûlante me consumoit : je restai couchée dans mon lit dix jours & dix nuits.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Une pâleur mortelle se répandit sur tout mon corps : mes cheveux tombèrent : j'étois d'une maigreur épouvantable. Quels mouvemens ne me suis-je point donnés alors ! Quelle Magicienne n'ai-je pas consultée ! Soins inutiles ! Je ne reçus aucun adoucissement, & le tems fuyoit d'une aîle rapide.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

Je découvris enfin la vérité à Thestilis. Trouve, lui dis-je, un remède à mon cruel tourment ! Infortunée que je suis, Delphis possède mon ame toute entière ! Rends-toi auprès de la

Paléſtre de Timagète : tâche d'y appercevoir Delphis ; il ſe trouve tous les jours dans cet endroit qu'il aime beaucoup (1).

---

(1) Les *Paleſtres*, chez les Grecs, étoient des eſpèces d'Académies entretenues aux dépens du Public : on les appelloit encore *Gymnaſes*, & elles étoient compoſées de différentes pièces, dont voici les principales : les Portiques extérieurs qui étoient le lieu où les Mathématiciens, les Philoſophes, les Rhéteurs, & les Maîtres des autres Sciences, faiſoient leurs leçons publiques ; l'*Ephebeum*, où ſe rendoient les jeunes gens pour apprendre en particulier, & hors du public leurs exercices : ils s'y aſſembloient toujours de grand matin ; le *Gymnaſterion*, où l'on gardoit les habits de ceux qui alloient aux bains, ou aux exercices ; l'*Unctuarium*, où ſe faiſoient les onctions qui précédoient, ou qui ſuivoient la lutte ou les bains ; le *Coniſterium*, où l'on ſe couvroit de ſable pour ſécher l'huile ou la ſueur ; la *Paleſtre*, où ſe faiſoient les exercices de la lutte, du

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Quand tu le verras ſeul, fais-lui quelque ſigne, & dis-lui : *Simethe vous demande.* Amène-le enſuite avec toi.

---

pugilat, du pancrace; le *Sphœriſterion*, qui étoit proprement un jeu de paume deſtiné pour les exercices où l'on ſe ſervoit d'une balle; les *Xiſtes*, qui étoient des portiques où les Athlètes faiſoient leurs exercices quand il faiſoit un mauvais temps, ou pendant l'hiver. Le *Stade*, faiſoit encore partie des *Paleſtres* ou *Gymnaſes* : c'étoit un grand eſpace de terrein ſablé, & de forme demi-circulaire; il y avoit des degrés tout-au-tour, où ſe plaçoient les Spectateurs. Les exercices Paleſtriques ſe réduiſoient à neuf; ſçavoir, la *Lutte*, le *Pugilat*, le *Pancrace*, la *Courſe*, l'*Hoplomachie*, le *Saut*, le *Diſque*, le *Trait* & le *Cerceau*. Chez les Grecs, tous les enfans de condition étoient également élevés & dans les Lettres, & dans tous les exercices de la Paleſtre.

Dictionnaire des Antiquités Romaines,

Theſtylis part à ces mots, & revient accompagnée de Delphis. Dès que je l'apperçus franchir d'un pied léger le ſeuil de cette porte .....

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Soudain je devins plus froide que la glace. Une ſueur pareille à la roſée du matin inondoit mon viſage : ma langue embaraſſée gardoit le ſilence : je n'aurois pu même faire entendre les ſons mal articulés que balbutient en ſonge les enfans, lorſqu'ils appellent leur tendre mère. J'étois glacée, pétrifiée.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Le cruel me regarde, baiſſe les yeux, s'aſſied auprès de moi, & m'adreſſe ces paroles : Simethe, quand tu m'as fait dire de venir, tu n'as prévenu mon deſir, qu'autant que je devançai dernièrement à la courſe le beau Philinus.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Je ſerois venu certainement cette nuit avec quelques amis, j'en jure par mon ardent amour. Je t'aurois apporté des pommes de Bacchus. Une couronne de peuplier blanc, conſacré à Hercule, & ornée de bandelettes de pourpre, m'auroit ceint la tête.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

Combien j'aurois été enchanté d'être reçu favorablement ! On me vante parmi tous les autres jeunes gens à cauſe de ma légèreté & de ma beauté. Si j'euſſe cueilli alors un baiſer ſur ta belle bouche, je ſerois reſté tranquille ; mais ſi tu m'avois au contraire refuſé avec dédain, & que ta porte m'eût été fermée, j'aurois employé dans l'inſtant le fer & le feu pour l'ouvrir.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naiſſance dans mon cœur !

J'avoue maintenant que j'ai des graces à rendre à Vénus, & ensuite à toi, Simethe. Après Vénus, c'est toi qui m'as arraché à ma flamme dévorante : tu m'as appellé dans ta maison, lorsque j'étois presque entièrement consumé : car l'Amour allume souvent des feux plus brûlans que ceux de Vulcain.

Lune adorable, dis comment l'Amour a pris naissance dans mon cœur !

L'Amour par ses fureurs insensées fait abandonner à une jeune fille la maison paternelle, & le lit nuptial à l'Epouse. Ainsi parla Delphis, & moi, trop foible & trop crédule, je le prends par la main; je l'incline mollement sur mon lit : soudain nos corps unis s'embrasent mutuellement : nos visages brillent d'une plus vive ardeur, & nos soupirs confondus forment un murmure voluptueux. Enfin, pour ne te rien dire d'inutile, ô Lune favora-

ble, nous avons mis le comble à nos desirs, en nous livrant aux plus vifs transports de l'Amour. Depuis cet instant heureux jusqu'à ces jours derniers, nous n'avions pas eu lieu de nous plaindre l'un de l'autre. La mère de Philiste, ma joueuse de flûte, & de Mélisse, est venue me trouver ce matin, lorsque les chevaux du Soleil montoient sur l'horizon, & ramenoient du sein de l'Océan l'Aurore aux doigts de rose. Au milieu de plusieurs discours que m'a tenus cette femme, elle m'a fait entendre que Delphis étoit amoureux : qu'elle ne connoissoit point l'objet de sa nouvelle passion ; mais que cet inconstant a bu à plusieurs reprises à l'Amante qui le captive aujourd'hui ; qu'il s'est enfui avec précipitation, & que sa maison est ornée & remplie de guirlandes de fleurs. Voilà tout ce que m'a raconté cette Nourrice ; elle est très-véridique. En

effet, avant cette époque funeste, il venoit me voir plusieurs fois chaque jour, & laissoit souvent chez moi son vase d'airain (1) : mais il y a déjà douze jours que je n'ai vu l'ingrat. M'auroit-il oubliée ! Trouveroit-il ailleurs des plaisirs ! Je vais employer contre lui tous mes enchantemens ; &, s'il se plaît à augmenter mon tourment, je le précipiterai dans les Enfers. Tels sont les Philtres puissans que je conserve dans une corbeille, & dont un Assyrien m'a enseigné l'usage. Adieu, Lune adorable ; pousse tes coursiers vers l'Océan ! Pour moi, je supporterai ma douleur, comme je l'ai fait jusqu'à ce moment. Adieu, Lune brillante ! Adieu, Astres étincelans, qui accompagnez le char de la nuit tranquille.

---

(1) Les Athlètes avoient une sorte de vase de peau ou d'airain, dans lequel ils mettoient l'huile dont ils se frottoient.

IDYLLE III.

AMARYLLIS.

Je cours vers Amaryllis, tandis que mes chèvres paiſſent ſur le ſommet de cette montagne, ſous la conduite de Tityre. Fais paître mes Chèvres, ô mon cher Tityre, & mène-les ſe déſaltérer à la fontaine : mais prends garde que ce bouc blanc de Lybie ne te heurte de ſes cornes !

O charmante Amaryllis, pourquoi n'avances-tu plus la tête hors de cet antre, pour me donner, comme autrefois, le doux nom de ton Amant? Me haïrois-tu préſentement ? ou bien trouverois-tu, lorſque je t'approche, Bergère dédaigneuſe, mon nez trop écraſé, & ma barbe trop touffue ? Tu m'obligeras enfin à trancher le fil de

mes jours (1) ! Je t'apporte dix pommes, cueillies dans l'endroit où tu me l'avois ordonné. Demain je t'en offrirai d'autres. Considère ma douleur amère ! Que ne puis-je devenir Abeille ? J'entrerois en bourdonnant dans ton antre ; j'y pénétrerois à travers le lierre & la fougère qui t'environnent. Ah ! je connois maintenant l'Amour ! C'est un Dieu cruel : il a certainement sucé le lait d'une Lionne, & sa mère l'a élevé dans les forêts ! Semblable à une flamme dévorante, il me brûle & me consume. Nymphe aux regards enchanteurs, aux beaux sourcils noirs ! Nymphe au cœur de roche, serre ton Berger entre tes bras, & permets-lui qu'il t'embrasse ! On trouve une volupté délicieuse même dans de simples baisers. Tu vas me forcer, ô ma chère

(1) *A m'étrangler.*

Amaryllis, à mettre en pièces cette couronne formée de feuilles de lierre, & de persil odoriférant : je te la réservois. Hélas ! que deviendrai-je ! Quel malheur m'accable, infortuné que je suis ! Tu ne daignes pas seulement m'écouter ! Je vais ôter cet habit de peau, & me précipiter dans les flots, où le Pêcheur Olpis tend des piéges aux Thons. Les dangers auxquels je serai exposé, te causeront de la joie. Je voulus connoître dernièrement si tu m'aimois : la feuille que j'avois placée sous mon coude, ne rendit aucun son, & se desfécha sur le champ (1). La vieille Agro, qui pré-

(1) Les Anciens, pour connoître s'ils étoient aimés, prenoient une feuille, & la plaçoient, ou sous le coude, ou sur la main, ou sur l'épaule : ils la pressoient ensuite, & si elle rendoit du son, c'étoit un augure favorable.

dit l'avenir avec un crible, me dévoila l'autre jour la vérité, pendant qu'elle ramassoit des épis. Tu brûles, me dit-elle, pour Amaryllis ; mais c'est en vain ! l'ingrate ne répondra jamais à ton amour. Malgré cette prédiction, je te conserve une chèvre blanche, mère de deux Jumeaux. La brune Erithacis, fille de Mermnon, me la demande : Je la lui donnerai enfin, puisque tu ris de mon tourment..... Mais j'éprouve (1) un tréssaillement à l'œil droit ! Est-ce que je verrois bientôt ma Bergère ? Je vais m'asseoir au pied de ce pin, & chanter : elle daignera peut-être me regarder : son cœur n'est pas de diamant.

Hippomène, desirant d'épouser une

(1) Le tressaillement de l'œil étoit mis au nombre des augures, ainsi que le vol des oiseaux, les coups de tonnerre, l'éternument, &c.

jeune Princeſſe, prit dans ſes mains des pommes d'or, & fournit glorieuſement la carrière. Dès qu'Atalante les vit, ſon ame ſe troubla, & ſon cœur fut enflammé du plus ardent amour (1).

Le Devin Mélampe conduiſit à Pyle un Troupeau qui paiſſoit ſur le mont Othrys. La charmante Péro, mère de la ſage Alphéſibée, devint alors l'épouſe de Bias.

---

(1) Atalante étoit fille de Schénée: pluſieurs Princes la recherchèrent en mariage; mais ſon père ne voulut l'accorder qu'à celui qui la vaincroit à la courſe. Hippomène eut ce bonheur, en uſant d'artifice. Il jetta dans la carrière des pommes d'or que Vénus lui avoit données. Atalante s'étant arrêtée pour les ramaſſer, fut vaincue par Hippomène, & l'épouſa.

Mélampe étoit frère de Bias qui devint éperdument amoureux de la jeune Péro. Celle-ci ne devoit être l'Epouſe que de celui qui ameneroit à Nélée, ſon père, les

Adonis faiſant paître ſes brebis ſur le ſommet des montagnes, n'enflamma-t-il pas la belle Vénus d'une paſſion ſi violente, que cette Déeſſe preſſoit encore ſur ſon ſein ce Berger froid & inanimé ?

Que j'envie le ſort d'Endymion livré à un ſommeil continuel ! Que je ſuis jaloux, ô ma chère Amaryllis, du bonheur de Jaſion qui goûtoit des plaiſirs dont vous n'êtes pas dignes

---

Vaches d'Iphicle. Mélampe les lui amena, & demanda Péro pour Bias ſon frère. On raconte différemment l'hiſtoire de ces deux frères.

Tout le monde connoît la fable d'Adonis, & celle d'Endymion : il ſeroit inutile de nous y arrêter.

Jaſion, fils de Minos & de la Nymphe Phronie, étoit Roi de Crète. Ce Prince s'étant endormi dans une Prairie, Cérès s'approcha de lui pendant ſon ſommeil, & en eut Plutus.

d'entendre le récit, ô profanes mortels!

J'ai un cruel mal de tête : mais, Amaryllis, tu n'en es point touchée. Je ne chanterai pas davantage. Je vais m'étendre & me coucher ici : les Loups me dévoreront, & ma mort aura pour toi la douceur du miel.

IDYLLE VIII (1).

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

MÉNALQUE faisoit paître ses Brebis sur de hautes montagnes, & y

---

(1) M. l'Abbé Batteux, dans son *Cours de Belles-Lettres*, Tom. I. a donné la Traduction de cette Idylle, & de trois autres que j'ai également traduites de nouveau. Je crois qu'il ne le trouvera pas mauvais; d'autant plus qu'il n'entroit pas dans son plan de les traduire en entier.

rencontra l'aimable Daphnis qui gardoit aussi son troupeau de Bœufs. Ces deux Bergers étoient blonds : tous deux à la fleur de l'âge : tous deux habiles à chanter, & à jouer de la flûte. Ménalque ayant regardé Daphnis, lui parla ainsi le premier.

MÉNALQUE.

DAPHNIS, Pasteur de Troupeaux mugissans. veux-tu disputer avec moi le prix du chant? Je t'avoue sincèrement qu'il ne me sera pas difficile de remporter la Victoire.

Daphnis lui répondit en ces termes :

DAPHNIS.

MÉNALQUE, conducteur de Brebis couvertes de riches toisons, sçavant joueur de flûte, tes chants, quels que soient tes efforts, ne l'emporteront point sur les miens !

MÉNALQUE.

VEUX-TU essayer ? Veux-tu déposer un prix pour le vainqueur ?

DAPHNIS.

JE disputerai volontiers contre toi, & je consens à donner un gage.

MÉNALQUE.

MAIS quel gage pourrons-nous déposer qui soit digne de notre victoire ?

DAPHNIS.

POUR moi, je risquerai un Veau tendre ; & toi, tu mettras un Agneau aussi gros que sa mère.

MÉNALQUE.

JE ne puis gager un Agneau : mon père & ma mere sont trop redoutables : ils comptent chaque soir toutes les Brebis.

DAPHNIS.

MAIS, que peux-tu donc parier? Quel prix remportera donc le vainqueur!

MÉNALQUE.

J'AI une belle flûte à neuf trous, que j'ai faite moi-même. Les tuyaux ſont de la même longueur, & unis enſemble avec de la cire blanche. Je la mettrai pour gage : mais je ne parierai rien de ce qui appartient à mon père.

DAPHNIS.

J'EN poſsède une toute ſemblable : les tuyaux en ſont également joints avec de la cire odoriférante. Je l'achevai ces jours derniers ; je me déchirai même les doigts en la faiſant, & j'en reſſens encore de la douleur. Mais qui nous écoutera? Quel ſera notre Juge?

MÉNALQUE.

Si nous appellions ce Berger dont le chien blanc aboye autour de ses Chevreaux !

Ces deux jeunes rivaux appellent le Berger : il accourt aussitôt pour les entendre : ils chantent tous les deux à la fois ; mais comme le Berger veut juger leurs chants, on consulte le sort ; il tombe sur Ménalque : celui-ci doit jouer le premier de la flûte, & Daphnis lui répondre par des couplets champêtres. Ménalque commence donc ainsi.

MÉNALQUE.

Bois, & vous, fleuves, dont l'origine est céleste, si Ménalque a chanté quelquefois sur son chalumeau des airs agréables, procurez à ses Brebis de gras pâturages ; & si Daphnis conduit ici ses Genisses, accordez-lui la même faveur !

DAPHNIS.

HERBES tendres, claires Fontaines, gazons délicieux, si Daphnis chante aussi agréablement que le Rossignol, engraissez ses troupeaux; & si Ménalque vient dans ces lieux, qu'il y trouve d'abondans pâturages!

MÉNALQUE.

DANS tous les endroits où paroît ma charmante Bergère, le Printemps sourit, les pâturages abondent, les mamelles sont remplies de lait, & les jeunes Troupeaux s'engraissent : mais dès qu'elle s'éloigne, les gazons se dessèchent, & le Berger languit.

DAPHNIS.

LES Brebis & les Chèvres mettent bas des jumeaux, les Abeilles remplissent de miel leurs ruches, les chênes

portent plus haut leur tête majeſtueuſe, dans les lieux où ſe trouve le beau Milon; mais quand il les abandonne, le Berger ſéche auſſi-tôt de douleur, & les Troupeaux maigriſſent.

MÉNALQUE.

O toi, le mari de mes Chèvres blanches ! O profondeur immenſe des forêts!.. Et vous mes Chevreaux, venez vous déſaltérer dans ce ruiſſeau : Milon eſt dans ces contrées, & toi qui es privé de tes cornes, cours dire à ce même Milon, que Protée, quoique Dieu, a fait paître les Veaux marins (1).

DAPHNIS.

Je ne deſire point le Royaume de Pelops, ni des tréſors abondans, ni

(1) Le texte dans cet endroit paroît altéré. On peut conſulter à ce ſujet les Remarques de Longepierre.

d'être plus vite à la courſe que les vents : je préfère de chanter des airs champêtres, aſſis près de toi au pied de ce rocher ſourcilleux, & de voir paître d'un côté mes Brebis, & de porter de l'autre mes regards ſur la mer de Sicile.

MÉNALQUE.

LES froids ſont funeſtes aux arbres ; les chaleurs aux ruiſſeaux ; les lacets aux oiſeaux ; les piéges aux bêtes ſauvages ; & aux hommes, une paſſion ardente pour une jeune Beauté. O Jupiter ! O Souverain Maître des Dieux ! Je ne reſſens pas ſeul les feux de l'amour ; tu brûles auſſi toi-même pour des mortelles.

Tels furent les chants que firent entendre ces deux jeunes Bergers : Ménalque commença ainſi ſon dernier couplet :

MÉNALQUE.

EPARGNE mes Chevreaux, Loup

cruel, épargne mes Brebis qui viennent de mettre bas ! Ne m'enlève rien, quoique je fois jeune & le gardien d'un Troupeau nombreux ! O Lampure, comment peux-tu dormir auſſi profondément ? Un chien fidèle ne doit point ſe livrer ainſi au ſommeil, lorſqu'il accompagne un jeune Berger à la tête de ſon Troupeau. Et vous, mes chères Brebis, raſſaſiez-vous ſans crainte d'herbe tendre ; elle renaîtra bientôt ! Paiſſez ſans inquiétudes ! Paiſſez ſans alarmes ! Rempliſſez de lait vos mamelles, afin que vous puiſſiez en fournir ſuffiſamment à vos petits, & qu'il en reſte encore aſſez pour remplir quelques vaſes !

Daphnis chante à ſon tour un air mélodieux.

DAPHNIS.

HIER une jeune Bergère, dont les ſourcils étoient parfaitement beaux,

me

me regarda, lorſque je paſſois devant ſa grotte avec mes Geniſſes : elle répéta deux fois que j'étois charmant. Je ne lui fis point alors une réponſe dure & impolie ; mais je baiſſai auſſitôt les yeux, & je continuai lentement ma route. Les Veaux, les Geniſſes & leurs mères mugiſſent agréablement, & leur haleine a beaucoup de douceur. Quel agrément d'être couché pendant les grandes chaleurs, ſur les bords verdoyans d'un ruiſſeau qui coule avec un doux murmure ! Les pommes ſont l'ornement des pommiers, & les glands celui des chênes : les jeunes Veaux augmentent le prix de leurs mères, & les Troupeaux ſont la richeſſe des Bergers.

C'eſt ainſi que chantèrent ces deux Bergers ; & celui qu'ils avoient pris pour juge, parla en ces termes :

LE BERGER.

QUE ta voix eſt agréable, ô

Daphnis ! Que tes chants ſont harmonieux ! Il eſt plus doux de t'entendre chanter, que de ſavourer le miel ! Reçois ces deux flûtes : elles ſont le prix de ta victoire. Si tu veux m'apprendre à chanter, quand je ferai paître mes Chèvres auprès de ton Troupeau, je te donnerai cette Chèvre dont les cornes ſont briſées : elle a du lait en abondance.

Daphnis, joyeux de ſa victoire, ſaute & bat des mains : il reſſemble à un Faon qui bondit autour de ſa mère. Le Berger vaincu demeure au contraire triſte & confus, comme une jeune Epouſe le jour de ſes noces. Depuis cet inſtant Daphnis a toujours tenu le premier rang entre les autres Bergers ; & quoique jeune alors, il épouſa une Bergère remplie de graces & d'attraits.

IDYLLE IX.

DAPHNIS, MÉNALQUE, UN BERGER.

LE BERGER.

DAPHNIS, chante un air champêtre ! Fais entendre le premier, des chants bucoliques ! Commence Daphnis ; & que Ménalque te réponde ! Bergers, mettez auparavant vos tendres Veaux sous leurs mères : rassemblez vos Taureaux & vos Genisses, afin qu'ils ne puissent s'écarter du reste du Troupeau ! Daphnis, chante le premier un air pastoral ; Ménalque te répondra ensuite.

DAPHNIS.

LES mugissemens des Veaux & des Genisses ont de la douceur : le son de

la flûte eſt doux : le chant des Bergers eſt mélodieux ; ma voix eſt harmonieuſe : j'ai aux bords d'un frais ruiſſeau un lit ſur lequel ſont étendues pluſieurs belles peaux de Geniſſes blanches, qu'un vent impétueux précipita du haut d'un rocher, où elles broutoient l'arboiſier. Je me ſoucie autant des chaleurs brûlantes de l'Eté, qu'un fils amoureux eſt ſenſible aux reproches de ſes parens.

Tels furent les chants de Daphnis ; & Ménalque lui répondit ainſi ;

MÉNALQUE.

L'ETNA me ſert de retraite : j'habite une grotte charmante, taillée dans le flanc de cet immenſe rocher. Je poſſède tous les tréſors qu'un ſonge flatteur peut offrir pendant le ſommeil, des Brebis, des Chèvres en grand nombre, & des peaux ſur leſquelles je repoſe mollement. Je fais cuire mes

alimens avec un feu de bois de chêne : l'Hiver je me chauffe avec des morceaux secs de hêtre. Je ne redoute pas plus la rigueur du froid, qu'un homme sans dents craint de manger des noix, lorsqu'il a devant lui une nourriture liquide.

LE BERGER.

J'APPLAUDIS aux chants de ces deux Bergers, & aussitôt je leur fis des présens. Je donnai à Daphnis une grosse massue, que la Nature seule avoit formée dans les champs de mon père : les plus habiles n'auroient pu y découvrir le plus léger défaut. Ménalque reçut une belle coquille que j'avois trouvée au milieu des rochers de la mer Icarienne. Je partageai avec quatre autres Bergers la chair du poisson qui étoit dedans, & nous la mangeâmes.

Ménalque fit sur le champ résonner cette coquille.

Je vous ſalue, Muſes paſtorales! Publiez la chanſon que je répétai autrefois devant ces deux Bergers! Depuis long-temps je garde le ſilence.

La Cigale eſt chère à la Cigale; la Fourmi à la Fourmi: les Vautours aiment les Vautours, & moi je chéris les Muſes, & je prends plaiſir aux tendres chanſons. Puiſſe ma cabane retentir toujours de ſons mélodieux! Puiſſe-t-elle ſervir d'aſyle aux Muſes!

Ces Déeſſes me ſont plus agréables que le ſommeil, que la ſaiſon nouvelle, & que les fleurs aux Abeilles; Circé ne peut rien avec ſes enchantemens contre ceux qu'elles rendent joyeux par un coup d'œil favorable.

IDYLLE X.

LES MOISSONNEURS.

MILON, BATTUS.

MILON.

MALHEUREUX Moiſſonneur, quel accident fâcheux te trouble? Tu ne coupes pas la moiſſon avec une adreſſe auſſi prompte qu'autrefois. Tu reſtes bien loin derrière les autres : tu reſſembles à une Brebis bleſſée par une épine, & qui ſe traîne lentement après le troupeau. Que feras-tu donc pendant les chaleurs brûlantes du midi, & ſurtout au coucher du ſoleil, puiſque, en commençant, tu ne dévores pas les épis avec ta faucille (1)?

(1) L'expreſſion Grecque eſt des plus

BATTUS.

MILON, ouvrier infatigable, & plus dur qu'un quartier de roche, ne t'eſt-il jamais arrivé de deſirer un objet abſent ?

MILON.

JAMAIS : Eh ! Quel deſir peut avoir un homme ſérieuſement appliqué à ſon ouvrage ?

BATTUS.

EST-CE que l'Amour ne t'a jamais empêché de dormir ?

MILON.

QUE les Dieux m'en préſervent ! Il

---

fortes & des plus énergiques : *Puiſque tu ne dévores pas le ſillon.*

eſt trop dangereux de ſe livrer à cette paſſion (1).

BATTUS.

POUR moi, ô Milon, j'aime depuis près de onze jours.

MILON.

TU puiſes à une ſource abondante, tandis que j'ai à peine un peu de boiſſon déſagréable.

BATTUS.

VOILA pourquoi tout eſt inculte & négligé au devant de ma cabane.

MILON.

QUELLE Bergère cauſe ton tourment ?

---

(1) Milon ſe ſert d'un proverbe qui ſignifie mot à mot, *il eſt dangereux qu'un Chien mange des entrailles.*

BATTUS.

La fille de Polybotas, qui jouoit dernièrement de la flûte avec les Moiſſonneurs d'Hippocoon.

MILLON.

Les Dieux puniſſent enfin le coupable : tu éprouves ce que tu as deſiré ſi long-temps. Cette habile glaneuſe partagera donc ton lit ?

BATTUS.

Tu veux me railler : Plutus n'eſt pas la ſeule Divinité aveugle : le crédule Amour l'eſt auſſi : laiſſe-là le ſtyle emphatique !

MILON.

Je ne parle point avec emphaſe. Pour toi, coupe ces épis, & commence quelque Chanſon amoureuſe à

la louange de ta Bergère : ton travail en ſera bien plus doux : autrefois tu chantois aſſez ſouvent.

BATTUS.

MUSES, chantez avec moi mon aimable Bergère ! Tout ce que vous touchez prend entre vos mains une grace nouvelle. O charmante Bombycé, tous diſent que tu es maigre, noire & brûlée par le Soleil, tandis que je ſoutiens ſeul que tu es parfaitement blonde. La violette & l'hyacinthe ſont noirs ; cependant on préfére ces fleurs pour former des couronnes. La Chèvre cherche le Cythiſe ; le Loup court après les Chèvres, la Grue ſuit la charrue, & mon amour pour toi trouble ma raiſon. Je voudrois poſſéder autant de richeſſes, qu'en eut autrefois Créſus ! nos deux ſtatues d'or feroient bientôt placées dans un Temple de

Vénus : tu tiendrois à la main soit une flûte, soit une rose, soit une pomme : & moi, couvert d'un riche vêtement, j'aurois une chaussure d'un goût nouveau. Adorable Bombycé, tes pieds sont blancs comme l'ivoire, & ta voix est douce & flexible. Je ne puis trouver d'expressions pour peindre ton caractère.

MILON.

Ce Moissonneur m'a surpris par la beauté de ses chants. Quelle douceur ! Quelle mélodie ! Mais, insensé que tu es, la raison n'accompagne donc pas cette barbe épaisse ? Ecoute maintenant les Chansons du divin Lityersas.

Cérès, Déesse des fruits & des bleds, procure-nous une moisson bien mûre, & des plus abondantes !

Moissonneurs, rassemblez promptement ces épis, & liez-les ensemble, de

peur que l'on ne vous dise en passant : *Hommes lâches , vous ne gagnez pas l'argent que l'on vous donne !*

Que les tuyaux de vos gerbes entassées, soient tournés vers le Nord, ou vers le couchant : cette position est très-favorable pour les épis.

Ouvriers qui battez le bled, gardez-vous de dormir en plein midi : c'est l'instant où le grain se sépare le plus aisément de son enveloppe.

Les Moissonneurs doivent se mettre à l'ouvrage dès que l'alouette est éveillée, & ne quitter les champs que lorsqu'elle se livre au sommeil : mais ils peuvent prendre quelque repos pendant les grandes chaleurs du jour.

Jeunes Bergers, que le sort d'une Grenouille est digne d'envie ! Elle ne dépend de personne pour se désaltérer : elle a toujours de l'eau en abondance.

Avare, crainte de te couper les doigts,

en voulant nous partager un pois, il ſeroit plus prudent de faire cuire une quantité ſuffiſante de lentilles !

Voilà les chanſons que doivent répéter les Ouvriers expoſés aux ardeurs du Soleil : mais pour ton amour inſenſé, tu peux, ô Battus, en entretenir ta mère, afin de la rendormir, quand elle s'éveille trop matin.

IDYLLE XI.

LE CYCLOPE.

Nicias, il n'exiſte aucun remède contre l'Amour : les Muſes ſeules, je crois, peuvent l'adoucir & le calmer. Quoique ce remède doux & léger naiſſe au milieu des hommes, il n'eſt pas facile de le trouver, vous le ſçavez parfaitement, Nicias, vous le Diſciple

d'Esculape, & le tendre favori des neuf Sœurs.

Le Cyclope, l'antique Polyphème, dont les joues & le menton étoient à peine déjà couverts d'un léger duvet, eut recours à ce rémède, lorsqu'il brûloit pour la belle Galatée. Son Amour bien loin d'être heureux, & de lui procurer des jours calmes & sereins, troubloit, & déchiroit cruellement son ame (1). Il négligeoit, il oublioit tout. Souvent ses Brebis quittèrent d'elles-mêmes les pâturages, & s'en retournèrent à leur bercail. Pour lui, tout entier en proie à son amour, il se consumoit en vains regrets sur le rivage de la mer, & chantoit dès l'Aurore sa chère Galatée. La puissante Vénus lui avoit percé le cœur & fait une plaie profonde.

---

(1) *Il aima non avec des roses, des pommes & des fleurs.*

Polyphème assis sur le sommet d'un rocher élevé, d'où il portoit ses regards sur la mer, chantoit ainsi pour charmer ses ennuis.

O charmante Galatée, pourquoi dédaignes-tu ton Amant ? Tu es plus blanche que le lait, plus tendre qu'un Agneau, plus légère qu'une Genisse, & plus amère que le raisin verd. Tu as coutume de venir ici quand je suis livré aux douceurs du sommeil, & tu t'éloignes aussitôt que je m'éveille : tu prends alors la fuite, comme une brebis timide à l'aspect d'un loup farouche. Je t'aime depuis le jour où tu vins avec ma mère cueillir sur la montagne des feuilles d'hyacinte : je vous servois de guide. Depuis le moment fatal que je t'ai vue, je n'ai plus été le maître de mon cœur : tu le possèdes tout entier : mais, ô Ciel, tu le méprises ! Je sçais, aimable Galatée, pourquoi tu me fuis, & d'où

naissent tes dédains. C'est que mon sourcil est épais & hérissé ; qu'il couvre mon front, s'étend & se prolonge jusques à mes oreilles ; que je n'ai qu'un œil, & que mon large nez descend sur mes lèvres. Mais, tel que je suis, je fais paître un troupeau de mille Brebis, & je bois du lait excellent. J'ai des fromages en abondance, l'Eté, l'Automne, & même pendant les plus grands froids de l'Hiver, & mes éclisses en sont toujours remplies. Je sçais jouer de la flûte beaucoup mieux qu'aucun autre Cyclope. Je te célèbre tous les jours dans mes chants, ô charmante Galatée, & souvent même j'interromps le silence de la nuit. Je te nourris quatre petits Ours, & onze Brebis qui te donneront toutes incessamment des Agneaux. Viens me visiter, & je te les donnerai : laisse la mer se briser contre le rivage : tu passeras la nuit

plus agréablement dans ma grotte : des lauriers, de hauts cyprès, du lierre noir, & des branches de vigne chargée de doux raisins, la tapissent & l'ombragent. Une Fontaine rafraîchissante, formée par les neiges des forêts de l'Etna, coule au milieu, & me fournit une eau pareille au nectar des Dieux. Qui pourroit préféret la mer & les flots à un tel séjour ! Si je te parois trop hideux, j'ai du bois de chêne, & du feu qui couve sous la cendre ; tu peux brûler mon ame, j'y consens, & même ce que j'ai de plus précieux, mon œil unique. Que je suis malheureux ! Si la Nature m'avoit donné des bras propres à nager, j'irois te joindre au sein des flots, j'imprimerois des baisers sur ta main, si tu ne me permettois pas d'en cueillir sur ta bouche, & je te porterois ou des lis éclatans, ou de tendres pavots, dont la graine est

dorée : mais je ne pourrois t'offrir ces fleurs ensemble ; car l'une fleurit l'Eté, & l'autre pendant l'Hiver. Si quelque Etranger aborde sur ce rivage avec son vaisseau, j'apprendrai alors à nager, afin de connoître quel plaisir tu trouves à demeurer au fond des mers. Quitte les ondes, ô ma chère Galatée ; viens ici, & oublie ensuite de t'en retourner, comme je le fais moi-même, pendant que je suis assis sur la cime de ce rocher ! Consens à venir avec moi faire paître mes Troupeaux ! Tu t'occuperas à traire mes Brebis ; tu presseras le lait épais, & tu en formeras des fromages.

Ma mère a causé seule mon malheur ! Je n'en accuse qu'elle. Jamais elle ne t'a parlé de moi d'une manière favorable. Quand elle s'appercevra de ma maigreur : je lui dirai que je souffre cruellement de la tête & des pieds. Je veux l'inquiéter, la tourmenter elle-

même, puisqu'elle est cause de tous les maux que j'endure.

O Cyclope, ô Cyclope, qu'est devenue ta raison? Tu serois bien plus sage, si tu tressois des corbeilles d'osier, & si tu cueillois de tendres feuillages pour tes Agneaux! Jouis des biens que tu possèdes, sans desirer un objet qui te fuit ! Tu trouveras peut-être une autre Galatée, & même encore plus belle! Plusieurs jeunes Bergères veulent folâtrer avec moi pendant la nuit. Lorsque j'y consens, elles expriment leur joie par des ris immodérés : il faut donc que j'aie encore quelque mérite.

C'est ainsi que Polyphème adoucissoit son amour par ses chants (1), & il vivoit plus heureux que s'il eût prodigué l'or.

---

(1) On peut traduire d'une autre manière : *Polyphème chantoit ainsi son amour, en faisant paître ses brebis.*

IDYLLE XXI (1).

LES PÊCHEURS.

LA pauvreté ſeule, ô Diophante, éveille l'induſtrie, excite au travail. Les inquiétudes importunes ne permettent pas aux Artiſans de dormir. Dès que ces hommes laborieux ſe livrent un inſtant au ſommeil pendant la nuit, les

(1) Cette Idylle eſt d'une ſimplicité admirable : c'eſt dans ſon genre un chef-d'œuvre. Cependant M. de Fontenelle n'en faiſoit pas grand cas ; & c'eſt peut-être le plus bel éloge de cette pièce. Voici comme s'exprime le Détracteur des Anciens : » Deux Pêcheurs » qui ont mal ſoupé, ſont couchés enſemble » dans une méchante petite chaumière, » qui eſt au bord de la mer. L'un réveille » l'autre pour lui dire qu'il vient de rêver

soucis les assiègent aussi-tôt, les troublent & les réveillent.

Deux vieux Pêcheurs dormoient ensemble sur un lit d'algue desséchée, dans une cabane couverte de chaume & construite de branches & de feuillages. Ils avoient auprès d'eux tous les instrumens de leur profession, de petites corbeilles, des roseaux, des hame-

---

» qu'il prenoit un poisson d'or; & son com-
» pagnon lui répond qu'il ne laisseroit pas
» de mourir de faim avec une si belle pêche.
» Etoit-ce la peine de faire une Idylle? »
Oui, assurément! puisque cette même Idylle sera toujours les délices des personnes de goût par tous les détails qu'elle renferme, & qui sont puisés dans la Nature, cette source du vrai & du beau. Il ne faut pas juger d'un tableau simplement par le sujet, mais par la manière dont il est exécuté. C'est le dessin, c'est le coloris qui annoncent le grand Peintre.

çons, des filets, des lignes, des seines, des labyrinthes d'osier, des lacets, une peau de brebis & une vieille barque sur des rouleaux. Leur tête étoit appuyée sur une natte étroite, sur leurs habits & leurs bonnets. C'étoient-là tous les instrumens de ces Pêcheurs : C'étoient-là toutes leurs richesses. Ils n'avoient aucun vase de terre ; pas même un chien. Tout cela leur paroissoit superflu, inutile pour leur pêche. La pauvreté étoit leur seule compagne : ils n'avoient pas un voisin : mais la mer venoit baigner doucement de ses flots leur humble chaumière. Le char de la Lune n'avoit pas encore fourni la moitié de sa carrière, que l'amour du travail éveilla ces deux Pêcheurs. Pendant qu'ils s'efforçoient de chasser le sommeil de leurs paupières, ils eurent ensemble cet entretien.

ASPHALION.

AMI, tous ceux qui ont ſoutenu que les nuits étoient les plus courtes dans les plus longs jours d'Eté, ont voulu nous en impoſer. J'ai déjà eu pluſieurs ſonges, & cependant l'Aurore ne paroît point encore. Me ſerois-je trompé ! Que ſignifie ce prodige? Ou bien les nuits coulent-elles plus lentement qu'à l'ordinaire?

NAUCRATÈS.

ASPHALION, tu te plains à tort des beaux jours de l'Eté : le cours des Saiſons n'a point changé ; mais les inquiétudes, en interrompant ton ſommeil, t'ont fait paroître la nuit beaucoup plus longue.

ASPHALION.

N'AS-TU pas appris à interpréter les ſonges? J'en ai eu des plus avanta-

geux

yeux ; il faut que je t'en fasse part : nous partageons notre pêche ; il est juste que nous partagions également tous nos songes. Personne n'a plus d'esprit que toi, & il faut beaucoup d'intelligence pour expliquer les rêves. D'ailleurs nous avons le temps : que peut-on faire en effet, lorsqu'on est couché sur des feuilles au bord de la mer, & que l'on dort difficilement sur un lit aussi dur ? L'esprit doit nécessairement être toujours occupé (1).

NAUCRATÈS.

RACONTE-MOI le songe que tu as fait cette nuit. Découvre tout à ton Compagnon.

ASPHALION.

LORSQUE je me fus endormi hier au soir, accablé des fatigues de la

(1) Le texte paroît être altéré.

mer, (j'avois pris fort peu de nourriture; car, s'il t'en souvient, comme il étoit déjà tard, nous soupâmes très-légérement) je me voyois moi-même gravissant sur un rocher, après m'être assis, j'épiois les poissons, & j'agitois l'appas trompeur suspendu à ma ligne. Aussitôt un poisson monstrueux l'avale. (Lesc hiens pendant leur sommeil songent à des os, & moi, je rêve à des poissons.) Ce poisson, dis-je, s'accroche à l'hameçon; le sang coule; ma perche se plie & se courbe, j'étends la main: l'animal se débat; je doute alors si je pourrai me rendre maître de ce gros poisson avec un fer aussi foible, & dans l'instant je m'imagine qu'il peut me blesser. *Me blesseras-tu*, m'écriai-je? *Mais je te blesserai bien davantage.* Comme je m'apperçois qu'il ne prend pas la fuite, j'étends une seconde fois la main: je sens que le combat est fini, & je tire hors de l'eau un poisson d'or

maſſif. La frayeur s'empare de moi : je crains que ce ne ſoit peut-être un poiſſon chéri de Neptune, ou enfin le tréſor d'Amphitrite : je le détache doucement de l'hameçon, afin qu'il ne reſte point d'or au fer de ma ligne : je le traîne enſuite ſur le rivage : j'ai juré que déſormais je ne mettrai plus le pied ſur la mer, que je demeurerai toujours ſur la terre, où je veux vivre comme un Roi, avec mon or. Je me ſuis alors éveillé. Fais bien attention, ô mon ami, à cette dernière circonſtance : car je ſuis effrayé du ſerment que j'ai fait !

NAUCRATÈS.

NE crains rien : tu n'as point juré ; & tu n'as vu, ni pris de poiſſon d'or. Tous ces rêves ne ſont que des menſonges. Préſentement que tu ne dors point, & que tu es bien éveillé, vas viſiter ces lieux ; tes belles eſpé-

rances vont bientôt s'évanouir ; &, si tu ne veux mourir de faim avec tes songes d'or, il faudra que tu retournes à la pêche des poissons ordinaires.

IDYLLE XXXI.

LA MORT D'ADONIS.

Dès que Vénus apperçut Adonis les cheveux épars, les joues pâles & ternies, & les yeux fermés pour toujours à la lumière ; elle ordonna aux Amours de lui amener le Sanglier, auteur de tous ses maux. A l'instant les Amours volent, se répandent dans les forêts, trouvent l'odieux animal, s'en saisissent, le lient & l'enchaînent. L'un tient en lesse, & traîne le redoutable captif : l'autre le presse par derrière, & le frappe durement avec son arc. Le Sanglier marche d'un pas timide & chancelant ;

il redoute la colère de Vénus. Bête féroce & cruelle, lui dit cette Déesse irritée, tu as donc déchiré la belle cuisse d'Adonis ? tu as donc mis en pièces mon Epoux ? Je jure, ô Vénus, lui répond le Sanglier, je jure pas vos divins appas, par votre Epoux, par ces liens, par tous ces Amours, que je n'ai pas eu le dessein de faire périr le charmant Adonis. Je l'ai pris pour une belle statue : sa cuisse d'albâtre étoit découverte ; alors poussé par une aveugle passion, & cédant aux feux brûlans dont j'étois consumé, j'ai voulu la couvrir de baisers. Telle est la cause funeste de mon malheur. Je vous présente ces défenses coupables : arrachez-les ! A quoi me serviront-elles désormais ? Et si cette punition est trop légère, vengez-vous encore, ô Vénus, sur mes lèvres. Ces mots attendrirent la Déesse : elle ordonne aux Amours de couper les liens qui en-

chaînent le malheureux Sanglier. Depuis cet instant il suit Vénus : il n'a jamais reparu dans les forêts, & s'est puni lui-même, en brûlant ses défenses criminelles.





VIES
DE BION ET DE MOSCHUS.



Bion et Moschus parurent quelque temps après Théocrite, deux cens cinquante ans avant l'Ere vulgaire. On ignore les détails, & les circonstances de leur vie. L'on sçait seulement que Bion étoit de Smyrne en Ionie. Ses talens excitèrent l'envie & la haine d'un grand nombre d'ennemis redoutables qui le firent périr par le poison. Moschus, son disciple naquit en Sicile.

Suidas prétend qu'il fut lié d'une amitié très-étroite avec Ariſtarque.

Ces deux Poëtes ſe rendirent célébres par leurs Poëſies paſtorales, dans leſquelles on apperçoit plus d'art & de fineſſe, plus de choix & d'apprêt, que dans celles de Théocrite. Bion & Moſchus ne placent jamais leur Scène à l'ombre d'un bois antique & ſolitaire, ni ſur les bords champêtres d'une fontaine, bordée de mouſſe & de gazon. Ils offrent dans leurs Idylles le portrait délicat & ingénieux de l'Amour; l'effrayant tableau d'Hercule en fureur, maſſacrant ſes enfans : ou

une jeune Princeſſe folâtrant au milieu des prairies émaillées, avec le cortége voluptueux de ſes aimables compagnes : ou Vénus en proie à la douleur, à l'aſpect d'Adonis, bleſſé, déchiré, exhalant ſon dernier ſoupir. Jamais ils ne peignent des bergères ſimples, naïves, des troupeaux bondiſſans, la fraîcheur du matin, les moiſſons jauniſſantes, le concert harmonieux des habitans de l'air, ni des ruiſſeaux ſerpentans à travers les prés fleuris, ni les diſputes, les combats, & les amours des Bergers. On ne peut appliquer à leurs Idylles ces vers charmans de Boileau.

Telle qu'une Bergère au plus beau jour de
fête,
De ſuperbes rubis ne charge point ſa tête,
Et ſans mêler à l'or l'éclat des diamans,
Cueille en un champ voiſin ſes plus beaux
ornemens.

Les Idylles de Bion & de Moſchus ſont ingénieuſes, agréables, brillantes, délicates, gracieuſes. Elles pétillent d'eſprit; l'art perce toujours. Leur ſtyle trop fleuri, trop recherché, éblouit.

C'eſt un défaut dont on ne peut ſe garantir quand on eſt plus occupé de l'eſprit, que du cœur. Le langage de la nature eſt toujours préférable; il eſt même

néceſſaire dans l'Idylle (1), qui choiſit ordinairement ſes ſujets au milieu des champs, & parmi les Bergers.

Théocrite peignit la nature ſimple, négligée, agreſte: Moſchus l'embellit & orne tous ſes ſujets: Bion ſe diſtingue par un coloris ſéduiſant, des peintures recherchées, un ſtyle riche, & peut-être trop brillanté. Pour réuſſir parfaitement dans l'Idylle, il faudroit poſſéder les différentes qualités de ces trois Poëtes; réunir par un mêlange heureux la ſimplicité champêtre de Théo-

(1) *Idylle* ſignifie une peinture dans le genre doux & gracieux.

crite, les agrémens de Moſchus, l'art & le brillant de Bion. Il nous reſte très-peu d'Idylles de ces deux derniers Poëtes : mais elles ſont très-précieuſes, & leur beauté fait regretter toutes celles que le tems nous a ravies.





IDYLLES DE BION.

IDYLLE I.

Le tombeau d'Adonis.

Je pleure Adonis : il n'est plus ! le bel Adonis n'est plus (1) ! les Amours en versent des pleurs. Vénus quitte ces voiles de pourpre : lève-toi, Déesse

(1) On peut traduire différemment, & le sens est également beau. *Les Amours s'écrient en pleurant : il n'est plus le charmant Adonis.*

infortunée ! prends des habits de deuil : frappe ton ſein : dis à toute la nature : Adonis, le charmant Adonis n'eſt plus.

Je pleure Adonis ; les Amours ſont baignés de larmes.

Le bel Adonis eſt étendu ſur ces montagnes ; une dent cruelle a déchiré ſa cuiſſe d'albâtre ; il reſpire à peine : Vénus en eſt déſolée. Un ſang noir coule ſur ſa peau blanche comme la neige ; ſes paupieres s'appeſantiſſent ; ſes yeux s'éteignent : les roſes de ſes lèvres s'effacent, & avec elles meurt un baiſer, que Vénus s'efforce de recueillir. Elle trouve encore de la douceur dans ces froids embraſſemens ; mais, hélas ! Adonis y eſt inſenſible.

Je pleure Adonis : les Amours ſont baignés de larmes.

Adonis a reçu à la cuiſſe une cruelle, une affreuſe bleſſure ; Vénus en porte une bien plus profonde au-dedans de

son cœur. Près de ce jeune Berger, ses chiens attendris ont poussé des hurlemens. Les Nymphes des montagnes sont éplorées. Vénus accablée de tristesse, les cheveux épars, les pieds nuds, erre à travers les forêts, & les ronces sont teintes de son sang divin. Elle parcourt les vallons, les fait retentir de ses cris, appelle à haute voix son Epoux, nomme le jeune Adonis. Cependant un sang noirâtre s'élance en bouillonnant de la blessure d'Adonis, & rougit l'ivoire de son sein.

Les Amours s'écrient en pleurant: ah! Vénus, ah! Vénus.

Vénus, en perdant le charmant Adonis, a perdu ses attraits. Qu'elle étoit belle, lorsque son Epoux vivoit! hélas! la mort d'Adonis a détruit tant de charmes! Les échos des forêts & des montagnes répètent ce cri lugubre: Adonis, le bel Adonis n'est plus! Les

fleuves partagent la douleur de Vénus: Les fontaines par leur murmure plaintif semblent pleurer Adonis. Les fleurs n'ont plus d'autre couleur que celle du sang. Les collines retentissent, la Ville est remplie des accens douloureux de Vénus.

Ah Vénus! ah Vénus! le charmant Adonis n'est plus.

Quel cœur n'a pas été attendri de l'extrême amour de Vénus! Ah! quand elle apperçut l'énorme blessure d'Adonis; quand elle vit son sang épanché sur sa cuisse inanimée, elle étendit les bras, & dit d'une voix plaintive: arrête, cher Adonis, demeure infortuné Adonis; ne me fuis pas pour toujours! Que je t'embrasse encore! que je colle mes lèvres sur les tiennes! ouvres les yeux! embrasse-moi pour la dernière fois! embrasse-moi, tandis que tu respires encore; mes lèvres recueilleront ton dernier soupir; il passera au fond de

mon cœur; il pénétrera dans mon ame; je ſavourerai ce doux philtre ; je m'enivrerai d'amour ; je conſerverai ce baiſer comme ſi c'étoit toi-même, cher Adonis tu me fuis pour toujours, infortuné ! Adonis tu fuis loin de moi ; tu deſcends ſur les bords de l'Acheron, chez le cruel & terrible Roi des Enfers : & moi, malheureuſe, je vis ; je ſuis Déeſſe ; je ne puis t'accompagner. Proſerpine, reçois mon Epoux ; ton pouvoir l'emporte ſur le mien ; tous les objets agréables ſont précipités dans ton empire ; mon infortune eſt à ſon comble ; je ſuis accablée de douleur ; je pleure Adonis, il eſt mort pour moi, je ne le reverrai plus, & je te crains, redoutable Déeſſe. Tu meurs, charmant Adonis ; mon bonheur a paſſé comme un ſonge : Vénus eſt ſans Epoux ; les Amours ont déſerté mon Temple ; ma ceinture a péri avec toi ; jeune téméraire, pourquoi

chaſſois-tu ? Comment, avec tant de charmes, as-tu oſé attaquer des bêtes féroces ? Ainſi gémiſſoit Vénus ; les Amours verſoient des pleurs.

Ah Vénus ! infortunée Vénus, le charmant Adonis n'eſt plus !

Vénus répand autant de larmes, qu'Adonis perd de ſang. En tombant ſur la terre, le ſang donne naiſſance à la Roſe, & les pleurs à l'Anémone (1).

---

(1) Cette Idylle tendre, douloureuſe, contient des tableaux touchants, des détails ingénieux, des ſituations triſtes, & cependant gracieuſes. Toutes les beautés, toutes les graces ſe trouvent réunies dans cette Idylle charmante. On pourroit reprocher à Bion quelques jeux de mots, trop d'eſprit, trop d'art dans quelques endroits de ce chef-d'œuvre.

Adonis étoit un jeune homme d'une rare beauté, fruit du commerce inceſtueux de Cinyre & de Myrrha. Vénus l'aima paſſionnément. Elle le métamorphoſa en Anémone.

Je pleure Adonis : le charmant Adonis n'eſt plus !

Vénus, ceſſe de pleurer ton Epoux. On a préparé un lit de verdure, pour recevoir Adonis privé de la lumière. O Vénus, quoiqu'il ſoit environné des ombres de la mort, ſa beauté, ſes charmes brillent encore : il paroît ſommeiller. Place-le ſur ce lit ? qu'il y repoſe ſur ces vêtemens précieux, avec leſquels il goûtoit pendant la nuit dans ta couche dorée, un ſommeil divin. Malgré ſa pâleur, ô Vénus, aime toujours Adonis ! Étends-le ſur les

On inſtitua en ſon honneur des jeux célébres, qui furent tranſportés en Grèce, après avoir été répandus dans l'Aſie & l'Egypte. C'étoit la coutume dans ces ſortes de fêtes de placer Adonis ſur un lit ſuperbe. Une fauſſe Vénus imitoit l'amour, la douleur, l'accablement, les tranſports, l'anéantiſſement de la véritable Vénus.

guirlandes & ſur les fleurs. Hélas ! à ſa mort toutes les fleurs ſe ſont flétries. Prodigue les odeurs : fais pour Adonis un bain de parfums & d'eſſences. Que tous les parfums ſoient anéantis, puiſque ton doux parfum, Adonis n'eſt plus ! le bel Adonis eſt étendu ſur des vêtemens de pourpre. Autour de lui pleurent & gémiſſent les Amours. Ils ont coupé leurs cheveux ſur le lit d'Adonis. L'un foule aux pieds ſon arc : l'autre ſes fléches : un troiſième rompt ſon carquois : celui-ci délie la chauſſure d'Adonis : celui-là porte de l'eau dans des vaſes d'or : un autre lave la cuiſſe ; un autre agite ſon aîle ſur le front d'Adonis & le rafraîchit.

Les Amours verſent des pleurs pour Vénus elle-même.

Hyménée a éteint ſon flambeau à la porte du Temple; il a briſé la couronne nuptiale. Il n'eſt plus d'Hyménée : on ne chante plus l'hyménée: on n'entend que ces cris lugubres : Hélas, Adonis ! Ah !

ah ! infortuné Adonis ! Hélas ! Hyménée ! ô Hyménée ! les Graces pleurent le fils de Cinyre : elles répétent à haute voix ; hélas, il n'eſt plus, le charmant Adonis ! le bel Adonis n'eſt plus ! O Vénus, leurs cris plaintifs ſont plus perçans encore que les tiens ! Les Parques mêmes, devenues ſenſibles, regrettent Adonis : elles veulent le rappeller à la vie par des chants magiques : c'eſt en vain : il ne les entend point ; l'inflexible Proſerpine ne veut pas le rendre.

Taris tes larmes, ô Vénus ! fuis dans ce jour les feſtins : tu dois gémir & pleurer tous les ans.

Ceux qui aiment la belle Poëſie nous ſauront gré, ſans doute, de retrouver ici les vers ſublimes & énergiques de la Fontaine (1).

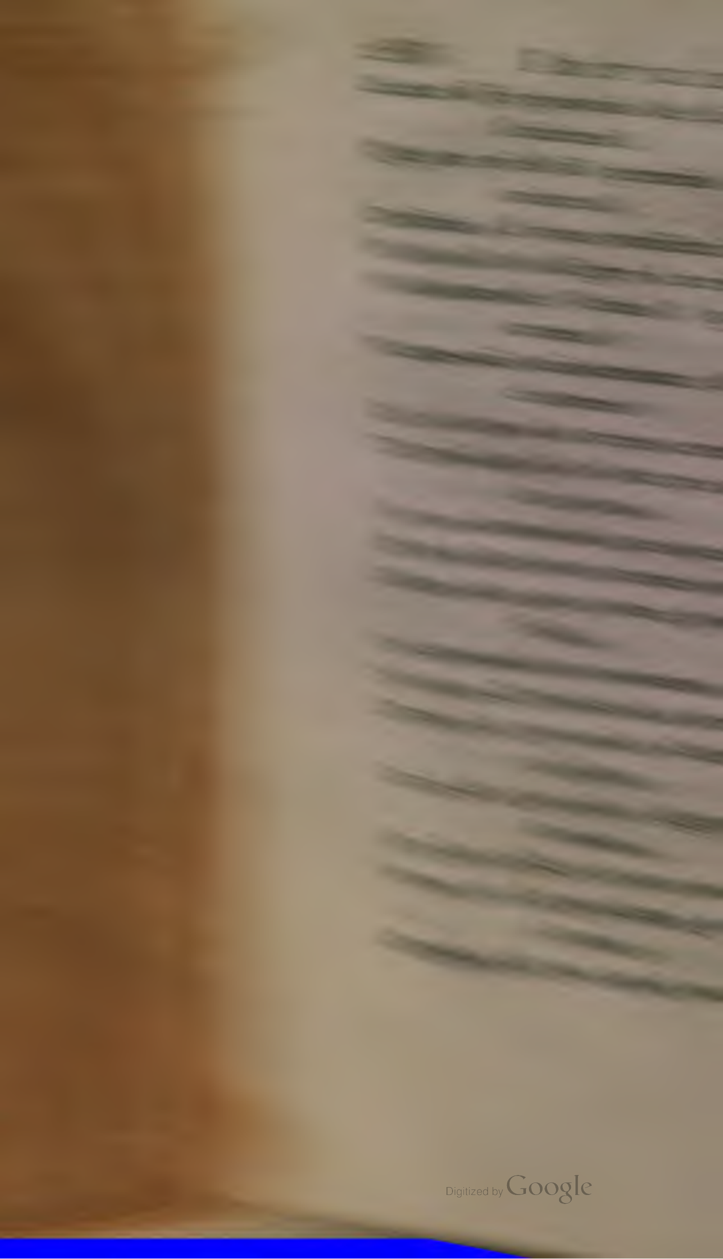
(1) L'Adonis du *Fablier* François eſt un

J'ai voulu célébrer l'Amant de Cythérée ;
Adonis dont la vie eut des termes si courts,
Qui fut pleuré des Ris, qui fut plaint des Amours....
Tantôt sur des Tapis d'herbe tendre & sacrée,
Adonis s'endormoit auprès de Cythérée....
Et quelquefois assis sur le bord des fontaines,
Tandis que cent cailloux luttans à chaque bond
Suivoient les longs replis du cristal vagabond....
Enfin, de ces forêts l'ornement & la gloire,
Le plus beau des Mortels, l'Amour de tous les yeux,
Par le vouloir du sort ensanglante ces lieux.
Le cruel animal s'enferre dans ses armes,
Et d'un coup aussi-tôt il détruit mille charmes....
De ses yeux si brillans la lumière est éteinte ;
On ne voit plus l'éclat dont sa bouche étoit peinte ;

---

des plus beaux morceaux de Poësie que nous ayons dans notre langue. La Fontaine étoit dans toute la vigueur de l'âge, quand il composa ce Poëme.

On n'en voit que les traits, & l'aveugle trépas
Parcourt tous les endroits, où regnoient tant d'appas ....
Prêtez-moi des soupirs, ô vents, qui sur vos aîles
Portâtes à Vénus de si tristes nouvelles.
Elle accourt aussi-tôt, & voyant son Amant,
Remplit les environs d'un vain gémissement..
Vénus l'implore en vain (l'*Enfer*) par de tristes accens;
Son désespoir éclate en regrets impuissans:
Ses cheveux sont épars, ses yeux noyés de larmes ....
Après mille sanglots enfin elle s'écrie:
Mon amour n'a donc pu te faire aimer la vie!
Tu me quittes, cruel! au moins ouvre les yeux;
Montre-toi plus sensible à mes tristes adieux;
Vois de quelles douleurs ton Amante est atteinte.
Hélas! j'ai beau crier, il est sourd à ma plainte,
Une éternelle nuit l'oblige à me quitter.
Mes pleurs, ni mes soupirs ne peuvent l'arrêter:



Quoi ! vous me refufez un préfent fi léger !
Cruels, fouvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, Antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs fi fecrètes :
Grottes, qui tant de fois avez vu mon Amant,
Me raconter des yeux fon fidele tourment ;
Lieux, amis du repos, demeures folitaires,
Qui d'un tréfor fi rare étiez dépofitaires,
Déferts, rendez-le moi ? deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monftre, auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point ! Adieu donc, ô belle ame !
Emporte chez les Morts ce baifer tout de flamme.
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis.
Ainfi Vénus ceffa ; les rochers à fes cris
Quittant leur dureté, répandirent des larmes.
Zéphire en foupira : le jour voila fes charmes,
D'un pas précipité fous les eaux il s'enfuit,
Et laiffa dans ces lieux une profonde nuit.

Encor si je pouvois le suivre en ces lieux sombres !
Que ne m'est-il permis d'errer parmi les ombres !
Destins, si vous vouliez le voir sitôt périr,
Falloit-il m'obliger à ne jamais mourir ?
Malheureuse Vénus ! que te servent ces armes ?
Vante-toi maintenant du pouvoir de tes charmes ?
Ils n'ont pu du trépas exempter tes amours,
Tu vois qu'ils n'ont pu même en prolonger les jours.
Je ne demandois pas que la Parque cruelle,
Prît à filer leur trame une peine éternelle.
Bien loin que mon pouvoir l'empêchât de finir,
Je demande un moment, & ne puis l'obtenir :
Noires Divinités du ténébreux Empire,
Dont le pouvoir s'étend sur tout ce qui respire ;
Rois des peuples légers, souffrez que mon Amant,
De son triste départ me console un moment.
Vous ne le perdrez point ; le trésor que je pleure
Ornera tôt ou tard votre sombre demeure.
Quoi !

Quoi ! vous me refufez un préfent fi léger !
Cruels, fouvenez-vous qu'Amour m'en peut venger.
Et vous, Antres cachés, favorables retraites,
Où nos cœurs ont goûté des douceurs fi fecrètes :
Grottes, qui tant de fois avez vu mon Amant,
Me raconter des yeux fon fidele tourment ;
Lieux, amis du repos, demeures folitaires,
Qui d'un tréfor fi rare étiez dépofitaires,
Déferts, rendez-le moi ? deviez-vous avec lui
Nourrir chez vous le monftre, auteur de mon ennui ?
Vous ne répondez point ! Adieu donc, ô belle ame !
Emporte chez les Morts ce baifer tout de flamme.
Je ne te verrai plus ; adieu, cher Adonis.
Ainfi Vénus ceffa ; les rochers à fes cris
Quittant leur dureté, répandirent des larmes.
Zéphire en foupira : le jour voila fes charmes,
D'un pas précipité fous les eaux il s'enfuit,
Et laiffa dans ces lieux une profonde nuit.

IDYLLE II.

L'AMOUR ET LE JEUNE OISELEUR.

Un jeune Oiſeleur tendoit un jour des embûches aux oiſeaux dans un bois épais. Il vit le volage Amour ſur une branche de buis. Comme cet oiſeau lui paroît fort gros, il unit ſoudain avec joie tous ſes gluaux, obſerve l'Amour qui voltige çà & là. Au déſeſpoir de ſon peu de ſuccès, le jeune Oiſeleur jette de dépit ſes gluaux, court vers un vieux Laboureur, dont il avoit appris cet art, lui raconte ſon malheur, & lui montre l'Amour poſé ſur une branche. Le vieillard ſourit en ſecouant la tête, & répond au jeune Berger : laiſſe ta pipée; ne pourſuis plus cet oiſeau; fuis loin de lui; il eſt trop

redoutable. Tu ſeras heureux, tant que tu ne le prendras point. Mais quand tu ſeras dans l'âge viril, cet oiſeau qui fuit & voltige, fondra tout-à-coup ſur ta tête, & s'y repoſera de lui-même ?

IDYLLE III.

L'ÉCOLIER MAITRE.

Je dormois encore, lorſque je vis la puiſſante Vénus, tenant par la main ſon fils Cupidon qui baiſſoit les yeux. Elle m'adreſſa ces mots : Berger que je chéris, reçois l'Amour, apprends-lui à chanter : elle dit, & diſparut. Et moi, quelle folie ! j'enſeignois à l'Amour mes chanſons ruſtiques, comme s'il eût voulu les retenir. Je lui apprenois comment le Dieu Pan avoit inventé le chalumeau paſtoral ; Minerve la flute ; Mercure la lyre ; Apollon le tendre

luth. Telles étoient mes leçons. Cupidon les dédaignoit, me chantoit des ſujets érotiques, les amours des hommes & des Dieux, & les actions de ſa mère. J'oubliai tout ce que j'avois appris à l'Amour, & je ne me reſſouvins que des chanſons amoureuſes de Cupidon.

M. de la Monnoie a traduit en vers cette Idylle.

Je vis un jour en ſonge Cythérée,
Qui par la main tenoit Amour ſon Fils,
Baiſſant les yeux. Berger, dit-elle, agrée
Ce jeune enfant pour élève, & l'inſtruis.
Moi bonnement je me mis à lui dire,
Mes premiers airs ; comment un tel Dieu ſçut
Tourner la flute ; un tel autre la lyre :
Tel le hautbois ; tel la harpe, ou le luth.
De tout cela rien au Galant ne plut.
Berger, dit-il, tu ne t'y connois guère :
Ecoute-moi, je l'entends un peu mieux.
Il m'entonna les bons tours de ſa mère,
Et les amours des hommes & des Dieux,

Je fus pour moi ſi charmé de l'entendre,
Qu'en ce moment me ſortit de l'eſprit
Ce qu'à ce Dieu je prétendois apprendre,
Et n'oubliai rien de ce qu'il m'apprit.

IDYLLE IV.

LES MUSES COMPAGNES DE L'AMOUR.

LES Muſes loin de craindre le cruel Amour, le chériſſent & ſuivent toujours ſes pas. Si quelqu'eſprit froid & glacé (1) veut chanter des vers, elles s'éloignent de lui, & ne daignent pas l'inſtruire. Un Poëte enflammé par l'Amour, fait-il entendre des chants harmonieux, toutes l'inſpirent à la fois. Je l'éprouve moi-même. Si je veux célébrer un Héros, ou un Dieu, je

(1) Un bel eſprit.

m'exprime avec peine, ma voix eſt foible, embarraſſée. Mais quand je chante ou l'Amour ou Phyllis, je fais entendre alors les chants les plus tendres & les plus agréables.

IDYLLE V.

SUR LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

SI mes Poëſies légères ſont bonnes, elles augmenteront ſeules la gloire que j'ai déjà acquiſe dans le commerce des Muſes. N'ont-elles aucun agrément? pourquoi travaillerois-je davantage? Si Jupiter, ou la Parque aveugle, qui frappe ſes victimes dans tous les rangs, nous euſſent donné deux eſpaces de tems à vivre, l'un au milieu de la joie & des plaiſirs; l'autre dans les travaux accablans: alors nous aurions pu faire ſuccéder le repos aux fatigues. Mais les

Dieux impitoyables n'ont accordé aux hommes qu'un jour, qu'un inſtant de vie. Pourquoi donc, inſenſés que nous ſommes, nous conſumer par les peines, & les travaux ! Juſques-à-quand cultiverons-nous les arts, toujours entraînés par l'appas du gain, & des richeſſes, pour en amaſſer de plus conſidérables que celles que nous poſſédons déjà ? Ah ! nous avons oublié ſans doute, que nous ſommes tous nés mortels, & que par l'arrêt du ſort, notre vie n'eſt qu'un moment rapide.

IDYLLE VI.

L'AMITIÉ EST LE VRAI BONHEUR.

HEUREUX celui qui aime, quand on le paye d'un ſincère retour ! Théſée l'étoit même chez l'inflexible Pluton:

l'intrépide Pirithoüs l'accompagnoit. Oreſte goûtoit le bonheur parmi les peuples cruels de la Taurique : ſon cher Pylade le ſuivoit dans toutes ſes courſes lointaines. Pendant que Patrocle vivoit, Achille étoit heureux. Il le fut encore après la mort de ſon ami, en le vengeant d'une maniere éclatante (1).

(1) Ce vers eſt ſuſceptible de pluſieurs ſens : on peut conſulter les notes de Longepierre.



IDYLLE VII.

SUR LE PRINTEMS.

CLÉODAMUS ET MYRSON.

CLÉODAMUS.

QUELLE ſaiſon, du Printems, de l'Hiver, de l'Automne, ou de l'Été, t'eſt la plus agréable, ô Myrſon? laquelle préfères-tu? eſt-ce l'Été? il met fin à toutes nos fatigues. L'Automne? ſes fruits abondans calment la faim. L'Hiver, qui ſuſpend les travaux; où l'on jouit près d'un bon feu du repos & de la tranquillité? Les beaux jours du Printems te plaiſent-ils davantage? dis ce que ton cœur aime le mieux! nous avons le tems de nous entretenir enſemble.

MYRSON.

Il ne convient pas aux mortels de juger les ouvrages des Dieux. Ils sont tous agréables, & portent l'empreinte de la divinité. Cependant, Cléodamus, je te dirai (pour t'obéir) quelle saison me plaît davantage : ce n'est pas l'Été ; ses chaleurs sont trop brûlantes : ni l'Automne ; ses fruits procurent de cruelles maladies. L'affreux Hiver apporte des tourbillons de neige : je crains les froids rigoureux. Que le Printemps, l'unique objet de mes ardens désirs (1), régne l'année entière ! ni le froid, ni la chaleur ne nous incom-

---

(1) Il y a dans le grec le *Printems trois fois désiré*, dans le même sens que le *terque beatus* des Latins, trois fois heureux : c'est-à-dire très-heureux, on ne peut plus heureux. Cependant le Poëte veut peut-être

modent dans cette saison. Au Printemps toute la nature enfante : toutes les plus belles productions se développent, & les nuits sont égales aux jours.

IDYLLE VIII.

ACHILLE ET DÉIDAMIE.

MYRSON ET LYCIDAS.

MYRSON.

VEUX-TU chanter, ô Lycidas, un air Sicilien, doux, tendre, harmonieux, érotique, semblable à celui que le Cyclope Poliphème répétoit pour Galatée ?

---

faire entendre que Myrson désire le Printemps, à chaque autre saison, & par conséquent trois par an. Ce sens peut se soutenir.

LYCIDAS.

VOLONTIERS. J'aime à jouer de la flûte. Quel sujet chanterai-je?

MYRSON.

CHANTE, ô Lycidas, la chanson de Scyros? Raconte le vif amour du fils de Pélée, ses baisers furtifs, ses caresses nocturnes? Dis comment, sous un habit de fille, il déguisoit son sexe, goûtoit des plaisirs enchanteurs? Dis comment Déidamie enflammoit, brûloit son cœur au milieu des jeunes Princesses de la Cour de Lycomède, & lui faisoit couler dans l'obscurité des jours sans gloire?

LYCIDAS.

UN Berger enleva autrefois Hélène, & conduisit sur le Mont Ida, cet objet

de la douleur amère d'Œnone. Sparte irritée de cet affront, aſſemble les peuples de l'Achaïe. Les habitans de Mycène, de l'Elide, de la Laconie, tous les Grecs quittent leurs foyers, courent à la vengeance, portent par-tout le fer & le feu. Achille caché ſeul au fond du Palais de Lycomède, étoit armé d'une quenouille. Confondu parmi de jeunes Princeſſes, il apprenoit à filer la laine. Ses mains délicates s'occupoient alors à des ouvrages de femmes. L'éclat & les charmes de la beauté brilloient ſur ſon viſage. Son air & tout ſon extérieur paroiſſoient efféminés. Son teint étoit formé de lis & de roſes. Il avoit la démarche d'une jeune fille, cachoit ſes cheveux ſous un voile léger, réuniſſoit dans ſon cœur le courage de Mars, & l'amour d'un Héros. Il adoroit Déidamie depuis le lever de l'Aurore, juſqu'à la nuit; im-

primoit quelquefois des baisers de feu sur ses mains d'albâtre ; pressoit souvent entre ses bras cette Beauté ; chérissoit les larmes qu'elle répandoit ; ne mangeoit qu'avec elle, & employoit tous les artifices pour partager son lit......

IDYLLE IX.

A Vénus.

Charmante Cythérée, fille de la Mer & du Souverain de l'Olympe, pourquoi traites-tu les hommes & les Dieux avec tant de cruauté ? mais que dis-je avec cruauté ! Ah ! mon expression est trop modérée. Quel ressentiment a pu te déterminer à donner naissance à l'Amour, à ce Dieu barbare, farouche, impitoyable, dont l'esprit

répond ſi peu aux charmes avec leſquels il nous ſéduit ! Pourquoi, cruelle, lui donner des aîles, & la puiſſance de lancer ſi loin ſes traits ! nous ne pouvons plus éviter ſes bleſſures terribles.





FRAGMENS.

SUR HYACINTHE.

LA peine que ressent Apollon dans ce moment le rend muet, l'anéantit. Il emploie tous les remédes : il appelle à son secours les secrets de la médecine. Il met de l'ambrosie, il verse du nectar sur la blessure, pour calmer, pour adoucir la douleur ; mais hélas ! les remédes ne peuvent rien contre la mort.

SUR DIVERS SUJETS.

UN goutte d'eau, selon le proverbe, tombant continuellement sur la pierre, la mine & là creuse insensiblement (1).

(1) L'onde se fraye une route,
En s'efforçant d'en chercher ;
L'eau qui tombe goutte à goutte,
Perce le plus dur rocher. QUINAULT.

La beauté ſied bien aux femmes, & la force aux hommes.

Que l'Amour appelle à ſa ſuite les Muſes : que les Muſes accompagnent l'Amour : que les Muſes m'inſpirent, au gré de mes déſirs, un chant doux, mélodieux : c'eſt le plus agréable, & le plus ſûr de tous les remédes.

Il ne convient pas, mon ami, de recourir à un artiſte pour toute ſorte d'ouvrages, & d'employer une main étrangère. Façonne toi-même ta flûte ; tu le peux aiſément.

En continuant de marcher doucement, je ſuis parvenu ſur le penchant de cette colline. Je ſoupire ſur ce

rivage désert. Je tâche de fléchir la cruelle Galatée. Je ne perdrai pas l'espérance, même jusque dans la vieillesse la plus avancée.

❧

Ne me laissez pas sans récompense. Apollon a souvent accordé pour prix, le don de chanter. L'honneur porte les ouvrages à leur plus grande perfection.

Fin de la premiere Partie.



